Georges BALANDIER [1920 -]

Ethnologue et sociologue français
professeur émérite de La Sorbonne, Directeur d'études au [Centre d'études africaines](#) à l'ÉHESS.

(1977)

Histoire d'Autres

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F., 3e éd. 1971.
Sociologie des Brazzavilles noires, Paris, A. Colin, 1955.
Afrique ambiguë, Paris, Plon, dernière éd., 1969.
La Vie quotidienne au royaume de Kongo du XVIe au XVIIIe siècle,
Paris, Hachette, 1965, en réédition.
Anthropologie politique, Paris, P.U.F., 2e éd., 1969.
Sens et puissance, Paris, P.U.F., 1971.
Georges Gurvitch, sa vie, son œuvre, Paris, P.U.F., 1972.
Anthropo-logiques, Paris, P.U.F., 1974.

PRINCIPAUX OUVRAGES SOUS LA DIRECTION DU MÊME AUTEUR

- Le « tiers monde » : sous-développement et développement*, Paris,
P.U.F., 1956.
Changements techniques, économiques et sociaux, étude théorique,
Paris, P.U.F., 1959.
Dictionnaire des civilisations africaines, Paris, F. Hazan, 1968.
Perspectives de la sociologie contemporaine, Paris, P.U.F., 1968.
Sociologie des mutations, Paris, Anthropos, 1970.
Questions à la sociologie française, Paris, P.U.F., 1976.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges BALANDIER

Histoire d'Autres.

Paris : Les Éditions Stock, 1977, 320 pp. Collection : Les grands auteurs.

[Le 28 janvier 2008, M. Georges Balandier, par l'intermédiaire de M. [Jean Benoit](#) nous accordait sa permission de diffuser quelques-uns de ses livres ainsi que tous les articles publiés dans les Cahiers internationaux de sociologie. M. Balandier n'a pas d'adresse de courrier électronique, mais on peut lui en adresser un au Centre d'études africaines, Bd Raspail, à Paris. On peut contacter la secrétaire de ce centre, Elizabeth Dubois, au 01 53 63 56 50 ou la secrétaire des Cahiers internationaux de sociologie, Christine Blanchard au 01 49 54 25 54.]

Courriels : Mme Élisabeth Dubois, sec. de direction,
Centre d'études africaines (ÉHESS) : stceaf@ehess.fr
M. Jean Benoit : oj.benoist@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 8 mars 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Georges BALANDIER [1920 -]

Ethnologue et sociologue français

professeur émérite de La Sorbonne, Directeur d'études au [Centre d'études africaines](#) à l'ÉHESS.

Histoire d'Autres

Paris : Les Éditions Stock, 1977, 320 pp. Collection : Les grands auteurs.

Table des matières

Ailleurs

Première partie. Le kaléidoscope

1. Les cercles proches
2. Les cercles lointains
3. Les cercles lointains et proches

Deuxième partie. L'écriture et la parole

4. Les cahiers d'écriture
5. Le côté cours

Troisième partie. La tête chercheuse

6. Le plain champ
7. La lecture du texte social

Quatrième partie. La grande fabrique

8. La règle du jeu
9. La puissance du sens.

Ici

Histoire d'Autres (1977)

AILLEURS

[Retour à la table des matières](#)

Un ethnologue est mobile par fonction ; je le fus, je le reste, pour cette raison et surtout par choix. Ma présentation de moi-même est une auto-bio-géo-graphie. Elle m'impose les questions auxquelles mes premiers livres tentaient déjà de répondre. Pourquoi court-on le monde ? Pour échapper à soi-même, ou pour fuir quelque chose, quelque lieu, quelqu'un. Ou, à l'inverse, pour trouver, en conduisant le plus loin possible un grand nombre d'expériences. C'est davantage la conscience encore obscure que le monde est partout présent, qu'il est désormais installé dans l'espace de la vie quotidienne ; il l'affecte, la menace, l'envahit. Plutôt que de subir sa présence insidieuse, il faut prendre le risque de sa découverte. C'est une course sans fin, trop de parcours doivent être accomplis. La quête risque de se transformer en un savoir de surface, en une rhapsodie d'impressions. La tentation arrive alors de s'établir ailleurs, dans un univers inconnu qui à son tour se fait familier et engendre un nouvel enfermement.

On ne débusque jamais ce qui se cache derrière cette recherche inquiète. Une obscure volonté, qui pousse à tout embrasser, à tout prendre et posséder.

Une passion qui choisit de vivre l'encyclopédie universelle au lieu de la lire. Un besoin insatisfait d'entreprises toujours changeantes : cette impulsion qui incitait Saint-Simon, le sociologue, à se mettre en autant de situations nouvelles, vécues ou imaginées, qu'il lui était possible de le faire. Une découverte aussi, celle qu'il n'y a de connaissance que par la différence : l'Autre n'est pas seulement reconnu en lui-même, il est aussi constitué en révélateur de soi. Une manière de donner formes, signes et visages, à l'imaginaire ; les paysages du voyage se transposent alors en scènes intérieures. C'est, enfin, l'essai d'effacer le temps par la mobilité dans l'espace, car chaque lieu à découvrir provoque une nouvelle naissance.

L'homme qui vient d'ailleurs, du chaud, du froid, a été transformé selon la perception de ceux qui restent les sédentaires de sa société d'origine. Il est nomade et initié : il a parcouru des pays et des territoires culturels étranges. Il a quelque chose de plus. Pour le sociologue Georges Gurvitch, à l'époque de nos premières rencontres, j'étais le voyageur, l'Africain. Celui qui avait affronté des épreuves, pris des risques, fréquenté des « sauvageries ». Celui qui avait connu l'école des Autres autant que les bibliothèques où reposent les auteurs. Depuis que le dépaysement se vend à l'étalage des agences de voyages, son effet social s'affaiblit. Il tient maintenant à la quantité - au compte des pays où l'on a circulé ou résidé. Les derniers lambeaux de prestige s'attachent à une compréhension plus profonde des hommes estimés exotiques. La connaissance du monde s'acquiert à un prix plus élevé.

Le bilan d'une existence nomade ne s'établit pas comme un itinéraire, en rapportant sa chronologie, en décrivant ses points d'intérêt. Il ne se fait pas, non plus, à la façon d'un montage ou d'un collage des papiers de route ayant enregistré la réflexion au long des étapes. Il résulte des dépôts d'expériences conservés en mémoire, en esprit et en corps. Il est à trouver en soi, comme le produit d'un continu travail sur soi, le résultat de cette construction de sa propre « personne » que chaque parcours provoque. Les lieux de notre vie ont moins de réalité en eux-mêmes qu'ils n'en ont parce qu'ils sont devenus une part de

notre propre substance ; espaces du dehors, nous les appropriant imaginativement, nous les transformons en nos espaces du dedans.

Je voudrais les représenter par des tracés de cercles, en procédant du proche au lointain ; c'est ainsi que j'essaie de traduire ma topographie intérieure. Les plus étroits reportent à l'existence singulière, à l'enfance, au temps d'un amour, aux moments intimes d'une vie restituée aux sites de sa culture native ou élue. Ceux qui se définissent par l'appartenance à une civilisation, à une famille culturelle, à une tradition reçue, leur sont immédiatement circonscrits. Au-delà, à plus longue distance, se placent ceux de la véritable découverte, des ailleurs où doit s'accomplir un partiel ou complet réapprentissage. Les premiers relèvent d'une géométrie particulière, de cette poétique du quotidien dont Bachelard m'a enseigné les règles. Ils ont leur existence en eux-mêmes, à part. C'est sous cette forme que je les considérerai, lorsque je tenterai de dessiner ma propre figure, lorsque j'évoquerai les endroits de mon repos et de mon répit. Ils enferment une magie, qui est mon recours lorsque je dois échapper aux agitations et aux assauts qui brisent mon effort et m'empêchent de repartir à la découverte du sens de ce temps.

Première partie

Le kaléidoscope

[Retour à la table des matières](#)

Histoire d'Autres (1977)
Première partie. Le Kaléidoscope

1

Les cercles proches

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette province qu'est devenue l'Europe, j'ai tracé inconsciemment une ligne, établi un partage, reparti des préférences et des réticences. En dehors des périphéries familières, suisses et belges, mes choix marquent l'attrait du Sud ; ils maintiennent l'espace germanique dans les ténèbres, si j'exclus un très bref séjour sur sa marge - en Sarre ; ils ne m'ont guère conduit vers les pays slaves intérieurs, si je considère comme l'exception un voyage en Union soviétique où Leningrad, plus que Moscou, a excité ma curiosité - sans doute parce que j'y ai vu une ville méridionale qu'une sorte de renversement topographique a fixée sur les rives du Nord. Par contre, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Yougoslavie par ses côtes dalmates et surtout la Grèce m'ont attiré et imposé leur marque. Une amie me disait naguère que ce serait là ma pente, car mon signe de naissance m'y entraîne ; elle me faisait Sagittaire errant sous les soleils. Les raisons de mes préférences sont évidemment d'une nature plus complexe, bien que j'aie le besoin - et d'abord physique - des pays de lumière et de chaleur. Ce qui est essentiel relève davantage de l'imagerie personnelle, de la mythologie de fabrique individuelle qui trouve ses éléments dans des lieux, des morceaux d'histoire, des monuments et des œuvres, des visages. Toute une

construction où s'emploient, s'agencent et se transforment les pièces par lesquelles s'accomplit l'établissement dans une région culturelle.

Cette part de mes paysages intérieurs a pour cadre la Méditerranée. Non pas celle qu'elle est devenue, bétonnée et bordée de colonies vacancières, porteuse de nos déchets, ouverte aux cargos du profit et aux navires de la dissuasion, mais celle qui reste fixée dans sa vérité. La scène liquide où se dresse le décor des îles et des rives autrefois ouvertes aux héros et provocatrices de tous les voyages, de tous les embarquements. La « mer médiane » qu'a reconnue Léopold Senghor, centre vers lequel les civilisations ont convergé. Où elles se sont mêlées, métissées, se découvrant toutes fécondantes et fécondées. Une mer qui a fait naître : la Mère Méditerranée, comme l'a nommée Dominique Fernandez. Elle est ainsi une figure des origines, la génératrice des archétypes culturels dont chacun fait usage selon son besoin. Elle m'a laissé toute une population d'« imaginaires », elle est enfouie au plus profond.

Plus en surface, ce qui paraît, c'est l'ensemble des tableaux, des traits, par lesquels une vie quotidienne se définit, avec des éléments communs et des variantes marquant les différences. Les maisons et les rues où se joue le double jeu du dedans et du dehors, les foules colorées, les odeurs et les bruits, les langages et leur musique. Quartiers de Barcelone, du vieux Tunis, de Marseille, du vieux Menton, de Naples ou d'Alexandrie et d'autres villes du pourtour qui se trouvent inscrits en moi comme des images mixées. Ils composent, d'une certaine manière, la ville selon mon choix ; le paysage urbain de mes rêveries. Il s'y surimpose des personnages, des visages qui remontent en conscience sous la forme de ces grands portraits commémoratifs que déplacent les foules politiques en marche. Il ne s'agit pas de constituer l'album de ces figures, mais d'illustrer le retour des souvenirs.

Ainsi, la Marseille de ma mémoire en porte trois. Celle de Gaston Berger, car ce fut le cadre de notre première rencontre. Je le vis dans le bureau vieillot et un peu triste de sa revue, les *Études philosophi-*

ques ; je venais lui proposer un texte qu'il publia tout aussitôt. Il m'a accueilli avec une attention chaleureuse, il m'a séduit. Je ne savais pas que c'était l'origine d'une influence réciproque, et d'une longue fréquentation sans que j'aie jamais eu à m'insinuer dans sa vie personnelle. Je connus très peu ses proches, je ne fis qu'apercevoir ses fils, dont le petit Béjart. J'ignorais au départ que l'Afrique nous liait. Berger, sur le moment, avait l'avantage, car je lui avais appris que je rentrais du Sénégal après un séjour d'étude. De ce pays, précisément, où avait vécu son aïeule noire, et plus encore de Saint-Louis, la capitale ensablée de la vieille colonie où elle fit souche. Par la suite, Léopold Senghor nationalisa la mémoire du philosophe en lui donnant une place dans le panthéon des Sénégalais illustres. L'effet du hasard nous associa dans l'inventaire de deux des domaines où se situent mes recherches : le monde africain et le territoire de la modernité, qui m'occupe depuis une dizaine d'années. Un véritable attrait des contrastes qui m'incita, par la suite, à suivre Berger lorsqu'il créa le Centre d'études prospectives, à Paris. La conjonction de nos préoccupations devint alors une connivence.

Ma deuxième figure marseillaise est celle de Jean Ballard, le fondateur des *Cahiers du Sud* ; cet homme que son métier - il était peseur - juré - ne conduisait en rien à devenir le maître inlassable d'une maison littéraire. Il y fallait plus que du talent. À chaque visite, j'aimais gravir l'escalier étroit qui donnait accès aux locaux de la revue. J'en tirais une véritable excitation. Elle commençait, dès l'abord, par le plaisir des lieux : le bassin du Vieux-Port avec l'ouverture de sa porte d'Orient, les bateaux des pêcheurs, l'encadrement des façades classiques masquant des entrepôts et des ateliers d'artisans. J'y imaginais tout un passé animé par des commerces exotiques plus ou moins honorables, du luxe et des Souffrances, du pouvoir et des passions. Mais ma véritable émotion naissait en poussant la porte donnant accès au domaine des *Cahiers*. Un autre monde où tout me semblait particulier : l'odeur de papier et d'encre fraîche, l'architecture des livres en piles, les couleurs posées sur les murs par les tableaux reçus des amis peintres ; tout un environnement occupé par des présences réelles ou

évoquées. Parmi les dernières, celle de Joë Bousquet, véritable héros meurtri et immobilisé dont les écrits et les propos nouveaux étaient régulièrement rapportés et révévés. C'était à deux ans de sa mort, et le reclus de Carcassonne me désignait sans le savoir des espaces poétiques inconnus et les voies de l'ésotérisme hérité des Cathares. Les présents étaient surtout des poètes : Tortel, Toursky, L.-G. Gros et le jeune Libérati, parfois Henri Pichette illuminé par la gloire de ses *Épiphanies*. Je participai à l'œuvre commune par quelques textes, publiés durant les premières années 50 ; et notamment par la fabrication d'un « fronton » (comme il était dit) couvrant un choix de récits tirés des traditions orales de l'Amérique indienne. Je plaçais là un jalon symbolique sur les routes d'un continent que je découvris beaucoup plus tard. Ma dernière image de Ballard reste celle d'une rencontre fortuite au festival d'Aix-en-Provence ; il était vieilli, tête blanche, corps plus tassé, toujours vif, mais prêt à mettre un terme à sa longue lutte contre les difficultés d'édition. Il sut faire mourir sa revue dans une sorte de suicide d'honneur, avant de disparaître lui-même.

Comme une photographie un peu floue, apparaît ma troisième image marseillaise. Celle de Léon Bancal qui gouvernait le quotidien *Le Provençal*. J'allai lui proposer - je crois que c'était en 1952 - une série de reportages où je relatais mes impressions de voyages et d'enquêtes en Afrique occidentale et centrale. Je mêlais là un peu de littérature, des émotions et des indignations, aux premiers éléments de ce qui devait devenir ma critique de la situation coloniale. Bancal, qui connaissait bien son métier de journaliste, qui savait en faire la pédagogie sans y paraître, m'enseigna les manières de presse. Il voulut m'apprendre à lutter contre une tendance à trop dire dans l'économie des phrases, à ne ménager aucun repos du lecteur. Il n'y parvint pas entièrement, mais les articles furent accueillis avec intérêt et me valurent quelque gloire locale ; certains de leurs fragments m'ont inspiré dans la rédaction de mon *Afrique ambiguë*. Ce que j'aimai en cette rencontre, c'était une découverte et une réminiscence. Je pénétrais, sous la conduite d'un guide compétent, dans cet univers de la presse qui m'attirait comme aurait fait un territoire insolite ; je découvrais ses

machines, ses techniques et ses recettes, sa « population » et ses règles. Je passais les portes que je n'avais pas forcées à Paris, les rares fois où Albert Camus m'avait donné rendez-vous au journal *Combat*. Ma part de passé tenait à ce que le journal marseillais me reportait, par sa coloration politique et la présence de Gaston Defferre, à ma « jeunesse socialiste » du temps du collège, à mon militantisme dans nos colonies africaines qui me mettait en relation avec les responsables les plus « ouverts », des fonctionnaires inscrits à la S.F.I.O. Les bureaux de la rue Davso furent un temps l'endroit où mes souvenirs (encore bien jeunes) et mes attentes se réassociaient dans le mouvement des discussions, le commentaire des événements. Je croyais naïvement que l'esquisse de l'avenir se trace à l'encre d'imprimerie.

Afin de donner une dernière illustration de cette surimposition de figures aux paysages urbains construits par l'imaginaire, je susciterai une ville des rives africaines de la Méditerranée. Tunis et sa région. La cité capitale, je la tiens en mémoire sous l'aspect de sa médina où les rues et ruelles canalisent une foule animée, conduisent aux mosquées et aux medersas, enclosent des espaces réservés ou ouvrent sur les patios à céramiques des grandes demeures à demi ruinées, alignent les boutiques et répartissent selon leur emploi les échoppes et les entrepôts des artisans. La lumière blanche s'arrête aux terrasses des toitures, la pénombre et les couleurs créées par les hommes et leurs produits entrent au-dessous dans des compositions mobiles. Le spectacle cesse au-delà des nombreuses portes.

C'est à l'exploration de cette vieille cité alors enfermée dans ses murs, comme dans les siècles qui la formèrent, que j'allie les figures de mes initiateurs : celles de Roger Bastide qui la parcourut à la recherche des signes sacrés, mystiques et ésotériques, et surtout de Jean Duvignaud qui élargit sa place dans mon amitié en me donnant les clés de cette société, libre comme un marché et pourtant secrète. Si bien que plusieurs lieux nous associent.

En arrière-plan, l'appartement parisien de la rue Vaneau où résidait Gurvitch ; nous nous y retrouvions tous trois, complices et impétueux, unis par une même irrévérence à l'égard de la pensée établie et calculatrice. En surimpression, Tunis, et surtout le village proche de Sidi-Bou-Saïd où Duvignaud avait établi sa demeure. Une maison de style hispano-mauresque avec coupole blanchie à la chaux, patio et petit jardin en terrasse faisant balcon sur la mer, avec une porte cloutée peinte en bleu ciel et des fers forgés aux fenêtres. C'était un endroit, « d'ailleurs », où les rêves peuvent se libérer, et de généreux accueil.

J'y fis des rencontres de personnes et d'ombres. Proche, se trouve le café des nattes où nous nous rendions le soir pour siroter le thé à la menthe. Un large et haut escalier conduit à une salle presque vide de meubles, car les banquettes y ont été maçonnées, qui donne vue sur la montée de la rue principale, la mosquée voisine où se trouve le tombeau du saint, et des maisons en gradins. La musique du *malouf* couvre les bruits et les conversations. On anime l'image de ceux qui sont venus là. De Gide qui reste, peut-on dire, le souvenir vedette : héros frileux enveloppé dans sa gloire. Pour moi, de l'écrivain dont l'œuvre avait aidé ma libération ; du vieillard difficile rencontré à Paris lorsque la revue *Présence africaine* fut fondée ; du « grand homme » fixé par la mort dans sa posture définitive et auquel je rendis hommage le jour même par un témoignage publié dans *Combat*. Une autre figure est totalement imaginée : celle de Paul Klee, qui vint en Tunisie parce que « la couleur le possède », et qui s'y découvrit peintre en toute certitude. Longtemps après sa visite, je recoupais sa route et j'eus le désir de le mieux connaître, de mieux fonder ma curiosité née d'une obstination à comprendre sa rencontre avec un lieu et la modification qu'elle provoqua.

La maison de Sidi-Bou-Saïd était un havre et un point de départ. Duvignaud réglait notre mise en route au petit jour, le bruit du moteur de la Land-Rover et les voix détonnaient comme une impolitesse. Je partais dans l'attente impatiente de nouvelles découvertes ; je voulais saisir la Tunisie dans la diversité, dans son passé et ses entreprises

actuelles. Au cap Bon, traversant les paysages ordonnés au cours des siècles et porteurs des ruines et traces anciennes, ou arrivant aux petits ports que l'usage européen dit « barbaresques », je voyais la sédimentation des civilisations. Une histoire en quelque sorte racontée par la géographie. Il en fut de même à Kairouan, où la Grande Mosquée m'impressionna par la variété, qui aurait pu être hétéroclite, de ses éléments grecs, romains et arabes andalous ; par l'harmonie de ce que Jacques Berque a qualifié de « système de remplois ». Ces voyages nous conduisaient aussi aux rives. Celles de la mer où s'échelonnent, nombreuses, les villes-villages et les cités, bâties pour la plupart sur les apports historiques successifs et paraissant pourtant neuves ; notamment Sfax qui aligne des maisons à colonnes, toutes luisantes et astiquées. Confins du plat pays sahélien et de la montagne où survivent les vieilles cultures berbères ; Chebika s'y place, village où Duvi-gnaud enquêta, petit groupe de paysans accrochés aux roches grises, nourris par l'eau descendant de la falaise, protégés par le marabout de Sidi-Soltane. Et puis les rives du désert, faites de sable ou de grandes nappes salées, où les oasis sont des ports et des jardins bruissants, bruyants, fleuris : Tozeur, Nefta. Sur le parcours des routes qui mènent à ces limites, nous traversions les vastes domaines agricoles, les oliveraies disposées en damier jusqu'à perte de vue, la steppe où glissent des nomades que tentent de fixer les villages de sédentarisation. Peu de pays m'ont donné, comme la Tunisie, installée sur son espace étroit, la représentation visuelle du travail effectué et accumulé par les hommes au long des siècles.

Il faut une dernière fois revenir à Sidi-Bou-Saïd à ce site revu sous l'aspect qu'il avait avant que la mode ne le « tropéziise ». Le village bleu et blanc occupe un piton rouge, vieux poste de guet dominant le golfe de Tunis, création d'un passé que traversèrent corsaires barbaresques, Andalous et croisés de Saint Louis. À peine à l'écart, un petit cimetière aux tombes de guingois envahies par les herbes surplombe la côte. J'y fis visite à plusieurs reprises, et à la faveur de l'un de mes derniers séjours tunisiens j'y retournai en compagnie de Michel Foucault. Il résidait alors dans une grande maison proche aux murs de

pierre brute, aux dalles colorées. Il avait disposé sa table à écrire devant une fenêtre ouvrant sur ciel et mer ; il travaillait, me semble-t-il, à son *Archéologie du savoir*. Nos conversations itinérantes obéissaient aux caprices de la pensée buissonnière, coupées par de longs silences qui révélaient la faiblesse des mots devant la force du site.

Ma dernière image de Sidi-Bou-Saïd est prise d'avion, vue en surplomb sur un village perché, regroupé, très blanc avec des taches de couleurs. Je l'ai associé à mes souvenirs de l'Andalousie, non seulement parce que les deux rives méditerranéennes imposent des ressemblances, mais aussi parce que l'histoire y a apparenté l'œuvre des hommes ; les mêmes éléments se sont un temps mêlés ici et là. Cette relation, je l'établis avec l'Andalousie campagnarde et rocailleuse, et de manière plus surprenante avec celle des villes. Plus précisément avec Cordoue l'ancienne, enfermée dans son enceinte percée de portes et faisant décor à la statue d'Averroès ; un enchevêtrement de quartiers, de rues étroites qui mènent à la mosquée des huit cent cinquante colonnes de marbre. Monument glorieux du temps du califat, où la Reconquête tenta d'insinuer la cathédrale de la revanche, laide, mal ajustée à un habit qui n'est pas le sien, écrasée par la gloire d'un islam encore présent.

L'Opera Mundi, pour ce que j'en connais par mes activités nomades, se fixe dans ma mémoire par associations d'images, les unes tirées du passé, des lieux, les autres à l'inverse reçues des entreprises de la modernité. Certaines prédominent et de manière souvent arbitraire. Je ne peux dissocier Barcelone des réalisations de Gaudi : son architecture onirique, ses réalisations multiformes, son impulsion entraînant la Catalogne dans l'entreprise de l'Art nouveau. J'y ajoute maintenant la découverte d'une puissance « romane » où s'est renforcée la personnalité de la province, et celle du jeune Picasso qui illustrait le peuple et la quotidienneté. À Lisbonne, je vis moins la ville reconstruite par le marquis de Pombal que celle, antérieure, ravagée par le tremblement de terre ; le centre d'où fut lancée la première possession du monde sous l'impulsion d'Henri le Navigateur ; le point de départ

des routes maritimes dont je retrouvai les escales sur les côtes occidentales de l'Afrique et au Brésil. Aujourd'hui, il s'y surimpose l'image d'une ville restituée à la liberté où fut cherchée, dans la coulée des mots et par la ritualisation politique, l'invention d'une autre société. De l'Italie, où mon inclination m'a souvent entraîné, je retiens moins Rome, ou Venise, ou Naples, que des villes et endroits en apparence plus discrets. Ils sont davantage en résonance avec mon humeur et ma façon de capitaliser pour l'imaginaire. C'est surtout la Toscane qui me reste présente comme une terre désirée, sinon promise. Sa campagne où s'organisent longues collines et pieds-monts ; celle que l'on voit dès la sortie de Florence ou depuis les jardins qui dominent la ville et ouvrent la vue jusqu'à Fiesole ; celle que je découvris depuis une vieille demeure du Chianti, appartenant au duc de San Clemente, qui fait alterner l'ordre des vignes, celui des arbres rangés et des bois, selon les mouvements du relief. Les villes toscanes provoquent une recherche sans fin ; elles ont tout tenté, tout réussi, et elles ont monopolisé la gloire ; elles résument et synthétisent les apports et les métissages culturels qui nous ont formés. Mais je leur associe plus l'exaltation de la *libertas* que la magnificence des Médicis.

L'espace méditerranéen reste celui qui régit ma géographie sentimentale de l'Europe, et des cultures orientales et africaines qui lui sont associées. Lieux des convergences, des brassages, des portes, où se formèrent des langages communs et où la vie de relation fut élevée à un niveau supérieur. Voici quelques années, la télévision italienne me questionna ; elle produisait une série de courts métrages centrée sur les interrogations de l'avenir. La question du futur des pays européens fut inévitablement posée. Je répondis, en donnant l'impression de pousser le paradoxe, que l'Europe des peuples est indissociable de celle des cultures apparentées en profondeur : ce sont elles qui font et lient les nations ; et que les régions ouvrant sur la Méditerranée possèdent cette propriété au plus haut degré. Europe méridionale des turbulences, des risques, mais aussi des audaces créatrices qui libèrent de la soumission dévote à la Raison des techniques et des organisations.

Par contraste, l'univers anglo-saxon devait me paraître totalement exotique, voisin et pourtant au loin de mes paysages familiers. Je l'abordai par Londres, une capitale qui excita ma curiosité ; sans doute parce qu'elle est devenue un centre international de l'innovation depuis que Paris rabâche. Je ne connus que le quartier sud-oriental de l'Angleterre, découvert durant une première période à partir de quelques-unes de ses petites cités. Dorchester, banale, Bournemouth, étalée à l'arrière d'une plage misérable, qui s'appuient sur des plaines utiles et des reliefs modestes, encore sauvages, où les rhododendrons fleuris et les bruyères font le printemps. Brighton aussi, qui se projette dans la Manche, ville fanée, galerie sur la mer entrecoupée par les constructions Belle Époque et les parcs de loisir d'aspect vétuste ; j'y associe le souvenir de Graham Greene et l'impression que tout cela n'existe que pour montrer à quel point la puissance et la gloire peuvent vite se terminer. En arrière-plan, le Sussex corrige l'image ; il étend ses terres à cultures, ses vergers, ses villages astiqués dont les petites églises flanquées de cimetières verdoyants marquent le foyer.

Très récemment, je résidai plusieurs mois dans la région d'Oxford et de Reading, que la vallée de la Tamise pénètre en étalant des prairies mouillées et des sections de berges-promenades où s'alignent des saules. C'est une campagne pour citadins, où se dispersent des « Londoniens » que les trains déversent chaque soir. Tout est ordonné, nettoyé, calibré - jusqu'à donner l'impression que les couleurs et la brume d'automne sont moins là par la course des saisons que par l'effet d'un jardinage collectif. Rien, ou peu, ne se trouve abandonné aux caprices sauvages ; c'est un pays plus apparenté aux paysages flamands qu'à ceux de la campagne française. Les petites villes, que commencent à encercler les banlieues banalisées, font étalage de leur centre protégé et peint à vif ; les façades y luisent comme les intérieurs. Lieux des décors maintenus, ravivés au cours des siècles : grand-rue du vieux Dorchester, quais et long pont de Henley - venir là, c'est s'abandonner au dépaysement par un., recul dans le temps.

Mais je dois surtout évoquer Oxford ; j'y ai vécu l'une de mes expériences les plus « ethnologiques ». Je me trouvais dans un endroit de nulle part, parce qu'il n'est comparable à aucun autre, et établi hors du temps, parce que les siècles s'y télescopent. Du moins, dans l'Oxford ancienne, qui délimite l'espace universitaire autour de quoi tout s'organise. Le reste occupe le pourtour et les alentours : les usines automobiles de British Leyland-Morris à Cowley, les quartiers de résidence populaire à l'est et au nord, les îlots d'activité économique entre chemin de fer, canal et vieille ville ; la Tamise vagabonde ouvre un passage vers les grandes prairies de l'Ouest.

Hors des deux voies principales qui la traversent, la cité académique apparaît comme un ensemble préservé excluant les intrus. C'est un enchevêtrement de collèges construits à partir du XIII^e siècle ; rues, ruelles, grilles et hauts murs tracent des frontières, enclosent des territoires où les bâtiments se disposèrent de siècle en siècle autour des pelouses, des jardins, des parcs et des cours quadrangulaires. Des portails flanqués de loges de gardiens filtrent les entrées, et des itinéraires fléchés, des signalisations, indiquent la séparation des lieux publics et privés. Une hiérarchie complexe ordonne ces établissements -et classe leurs blasons - selon l'ancienneté et la richesse, la renommée et les performances, le recrutement ; les plus récents sont implicitement de la classe roturière.

Oxford a gardé de ses origines son allure de ville sainte et cléricale ; née des études de logique et de théologie actives au XII^e siècle, elle resta un temps placée sous la double protection des papes et des rois d'Angleterre, elle fut le centre de célèbres débats portant sur la scolastique, le dogme et la nature de l'Église. Et les noms des collèges rappellent la forte présence de la tradition religieuse : Jesus, Christ Church, Corpus Christi, Saint Cross, Trinity, All Souls, et quelques saints particuliers. Lorsque le soir tombe, les cloches des chapelles et des églises sonnent, carillonnent, se répondent, annonçant les processions des universitaires en longues robes noires qui se dirigent vers les hautes tables des halls où se tiennent les dîners. Un cérémonial im-

muable règle ceux-ci : une bénédiction les ouvre, des conversations conventionnelles expriment la civilité, des grâces les clôturent. Ils sont suivis d'un « dessert » intimiste et plus libre, pris dans des salons à coin de feu ; chacun fait circuler les délicatesses et les fruits, les vins et notamment le porto vieux. En somme, une cérémonie de clercs, suivie de la réunion de membres d'un club dont les usages et les convenances maintiennent une contrainte insidieuse. Le sacré et le profane sont séparés, le changement de lieu et de comportement le montre.

L'Angleterre - celle d'ici particulièrement - reste par excellence un univers des codes et des disciplines. Le parler désigne l'origine, l'appartenance de classe, sans échappatoire ; et le jeu des petites phrases devient souvent celui de la cruauté domestiquée. Le vêtement et la manière de le porter relèvent des arts de l'expression : affirmation des générations et des conditions, des métiers et des positions sociales ; révélateur des circonstances et de l'humeur ; proclamation des façons d'être - dans la banalité confortable, la désinvolture, le mauvais goût recherché ou l'extravagance. Les espaces se différencient en territoires où les mélanges sociaux ne se produisent guère. Des limites discrètes séparent, spécifient, établissent des distances, y compris entre les sexes. Des hiérarchies patinées par le passage du temps, plus qu'usées par le courant de l'histoire, se maintiennent paradoxalement dans le respect des particularités individuelles.

A Oxford, plus qu'ailleurs, la vie quotidienne se soumet à des rites ; depuis les mineurs qui règlent les heures du thé ou les pratiques jardinières, jusqu'aux majeurs qui entretiennent les grandes appartenances, religieuses et autres. La tradition des Collèges et leur renommée, protégée par chacun comme le bien de tous, contribuent à cette stricte ritualisation ; et à la sauvegarde du respect reçu à l'extérieur. J'ai appris le cérémonial des jours en tant que membre « visitant » du plus prestigieux d'entre eux : *All Souls College*, fondé par le roi Henri VI et l'archevêque Chichelée en 1438, afin de contribuer par la prière au salut de « toutes les âmes » prises au combat durant la guerre de

Cent Ans. Ce furent de riches heures, coulées dans un univers préservé où des gardiens du savoir érudit et des prix Nobel rencontrent des lords et des sirs. Je faisais par moments figure d'ethnologue de cette compagnie enfermée dans ses règles, soucieuse de sa prééminence, jalousée par les exclus. On m'en adressa une fois la remarque.

Deux personnages fort différents s'associent à ces souvenirs. Chaque jour, en accédant à mon cabinet de travail, je passais devant un buste de T.E. Lawrence rappelant sa période oxonienne et surtout son séjour à *All Souls*. Il est là en bonne compagnie (celle dont son père s'était séparé par dissidence matrimoniale), une sorte de sentinelle insolite chez les clercs. Je le « voyais » et j'étais déçu, car je trouvais seulement dans cette image figée la preuve de son ambiguïté. Mes interprétations anciennes en étaient bouleversées ; celle des aventures arabes, celle de l'homme caché sous les habits du soldat Ross ou Shaw et briseur de sa propre gloire, et surtout celle du maître d'écriture que j'ai admiré et dont je me souviens d'avoir entretenu Georges Bataille à plusieurs reprises. Un conquérant, un politique, un moine en salopette militaire, un artisan, un écrivain sans faiblesse : c'était tout cela ; un vaste théâtre imaginaire animé par un seul. Ce n'est plus que la pièce ternie d'un décor.

Chaque jour, mon activité au Collège me faisait retrouver des lieux et des itinéraires parcourus par le célèbre anthropologue, sir Evans-Pritchard - E.-P., pour ceux qui lui furent proches. Je l'avais un peu connu, j'admirais l'œuvre plus que la personne. Ici, je découvris sa légende et son culte. Il avait fasciné, jusque dans la dernière étape de sa vie marquée par un auto-abandon pitoyable et dionysiaque. L'Institut d'anthropologie conserve plusieurs de ses reliques, et nombre des activités s'y définissent en termes d'héritage et de conformité aux règles formulées par le fondateur. Les disciples se partagent, non sans compétition, le charisme reçu par participation. Ils le protègent contre les assauts conduits de l'extérieur, et notamment depuis « l'autre endroit » - Cambridge. Ils revivent leurs souvenirs avec une intense émotion ; l'un d'eux m'évoqua, lors d'une soirée au coin du feu, des épisodes de

la vie du maître, puis il pleura doucement, longtemps. Seules, la religiosité et la sensibilité anglaises permettent cette sorte de culte des héros intellectuels. Ailleurs, les héritiers deviennent vite ravageurs et, pressés, ils anticipent.

Mes séjours en Angleterre ont élargi mes amitiés - John, Michelle, Godfrey et quelques autres. Ils ont aussi installé en ma mémoire une collection de figures, de caractères semblables à ceux que *Punch* a caricaturés, tant la fantaisie individuelle exprime en ce pays la force de la liberté au-delà des conventions. Mais mon expérience anglaise doit sa singularité à tout autre chose. À la découverte d'une Europe qui n'est pas celle de mes enracinements. Ce qui me paraît le plus remarquable, vu d'Oxford ou de Cambridge, c'est le constant effacement des ruptures dans un pays qui en a pourtant connu de nombreuses, et dont les principales fondèrent le Parlement, l'Église nationale, la démocratie moderne, la société industrielle et urbaine. Tout bouge en maintenant une tradition, comme si l'histoire se faisait paradoxe. Les Collèges des deux capitales universitaires imposent, à cet égard, une expérience exemplaire. Ils n'ont jamais cessé d'être les mêmes lieux vivants, occupés par la jeunesse lettrée et les sages depuis le lointain moment de leur établissement, et l'on s'attend à y croiser une des figures illustres du passé. C'est bien là ce qui déconcerte, le sentiment d'avoir perdu son époque, la reconnaissance d'une modernité qui ne multiplie pas les musées sauvages. Je me souviens d'une promenade d'après dîner, en compagnie de Rodney, dans les cours et les jardins de Merton College ; l'insolite venait croissant, car notre errance se transformait en. recul dans le temps, et d'autant plus vite que mon guide soudain hanté se disait clerc des siècles lointains. Je compris mieux pourquoi les étudiants d'Oxford n'eurent pas de mai 68 ; il leur était impossible de toucher aux pavés. Cette force de la tradition explique celle de la religion, dans les pratiques et dans les débats - y compris ceux que la télévision diffuse. Et même dans la contestation. À Luton, ville ouvrière proche de Londres, une église populaire entretient sous la conduite d'un jeune prêtre inspiré l'emprise des *spiritual songs*, et provoque les voyages imaginaires par la possession collec-

tive. C'est plus une protestation (déroutante) contre l'ordre des usines qu'une anesthésie par l'Esprit.

Ma pratique des États-Unis a été différemment éclairée par cette récente expérience anglaise ; je vis mieux ce qui lie encore les États de la vieille colonie - ceux de la côte orientale - à la culture de l'ancienne métropole. L'université de Harvard, plus que celle de Princeton, me devenait ainsi explicable. La Charles River correspond à la Cam de Cambridge. Les maisons où les étudiants résident sous la responsabilité des *Maîtres* évoquent les *Collèges* anglais, jusque dans leur construction qui fait pointer des dômes ou des clochers aux toitures de couleur bleu, blanc, rouge, or, jusque dans les blasons, les signes distinctifs, les luttes pour le prestige et le code du langage. Le vieux quartier universitaire, le Yard, regroupe des bâtiments et des pavillons de style anglais, des témoignages de toutes les époques architecturales. C'est ainsi que se maintient une cité du passé dans la ville. Mais cette dernière, Cambridge, est rude, pauvre et dure pour les « minorités », dangereuse parce que le meurtre descend souvent dans la rue. L'impression de vieille Angleterre s'efface vite en parcourant les quartiers qui se succèdent en direction de Boston ; et l'on peut se demander si elle n'a pas été aussi trompeuse que la statue de John Harvard portant un visage qui n'est pas le sien. Ou aussi fausse que la reconstitution commémorative de l'escarmouche qui ouvrit la guerre d'Indépendance, à laquelle j'assistai sur l'esplanade de la ville. Dans cette partie, la plus anglaise de l'Amérique, s'imposent déjà les contrastes et l'insolite ; celui-ci par les figures de la rue et les rencontres que le hasard provoque : un trimardeur tout en poil qui me suit, sans évidemment me connaître, en sifflant inlassablement *La Marseillaise* ; une belle fille blonde échevelée qui écoute un orchestre folk de Harvard Square, puis, prise par la danse, se déchausse, jette son caban jaune, et entraîne les badauds dans son mouvement.

C'est à Philadelphie, lieu de fondation de l'Amérique moderne, que la sédimentation des époques, la coexistence insolite du beau et du hideux me semblent les plus apparentes. Celle aussi de ce qui se veut

encore aristocratique et de la pauvreté ouvrière, sous la protection de la surprenante statue qui surmonte le clocher de l'hôtel de ville : William Penn en habit quaker, inventeur naïf de la « Ville de l'amour fraternel ». Alors qu'à partir de là, et à simple distance de promeneur, se répartissent les rues miséreuses et dangereuses, évitées dès que le jour décline.

Que l'on découvre la ville quadrillée en venant de ses environs immédiats ou de l'aéroport, en partant des quais de la rivière Delaware ou, plus simplement, en la surplombant depuis un étage élevé, c'est la même impression qui s'impose. Un paysage industriel sans limites, et des fumées partout, que seules les lumières de la nuit transfigurent. J'en ai été gêné, mais moins qu'à Cleveland où je suffoquai dès l'arrivée et pris la décision de ne pas y séjourner plus de quarante-huit heures. En fait, les secteurs protégés de la rage de produire se trouvent très à l'extérieur et au centre. Là, des morceaux de campagne, des domaines et des manoirs, des criques où s'établirent des forges artisanales, des traces indiennes ; et puis les vieilles communautés du refus, celles des Amish et des Anabaptistes qui adorent un Dieu germanisé et les techniques naturelles. Ici, le cœur historique, la place des commémorations, les bâtiments de style colonial où sont rassemblés les souvenirs illustrant George Washington et Benjamin Franklin et où tentent de se maintenir les souches aristocratiques.

Mon activité à Philadelphie me faisait traverser des espaces sociaux aussi fortement contrastés que les quartiers urbains. Territoires ethniques ou raciaux, taudis des exclus, alignements des logements pauvres, « voisinages » des gens des classes moyennes établis en périphérie, isolats des patriciens ou des esthètes colonisant les vieilles aires rénovées ; et, à part, concentration de la jeunesse universitaire dans un enchevêtrement de bâtiments disparates, de zones vertes contingentées et de jardins insolites. Il en résulte un foisonnement de sociétés séparées, une topographie des inégalités, un télescopage des phases historiques et une force de vie poussée jusqu'à la violence. L'enquête sociale n'en finit pas d'interroger cette ville ; et l'on com-

prend qu'Erving Goffman s'y soit établi, observateur inlassable d'une vie quotidienne jouée sur toutes ces scènes. Cependant que la plus ancienne des compagnies savantes, *l'American Philosophical Society*, reste ici le défenseur d'une science de bonnes manières et la gardienne d'archives et de bibliothèques rares. Je la fréquentai et j'y fus agrégé en qualité de membre étranger.

Philadelphie n'est que l'une des pièces de la mégalo-polis américaine où j'ai mesuré, avant de connaître Tokyo et São Paulo, la poussée industrielle et urbaine ravageuse d'hommes et de sol ; conservant en mémoire certaines des villes les plus dégradées ou les plus abîmées dans la monotonie : Buffalo, Newark, Baltimore. C'est Washington qui marque la limite méridionale de cette région ; son dessin de capitale et les influences du Sud aimable la rendent singulière. New York ne s'évoque pas et ne se décrit pas ; c'est *la* ville, indéchiffrable. Ma première image fut celle de Manhattan, vu de la route venant de l'aéroport, en découpe sombre sur un ciel rouge de couchant ; j'en restai fasciné, ému, anxieux - et, depuis, je ne peux jamais y résider sans réveiller une inquiétude mal endormie. J'avais alors un guide infatigable, mon ami Alfred Métraux qui m'hébergea dans son appartement de Greenwich Village, à proximité de l'Hudson. Je garde le souvenir de trois semaines harassantes où je tentai de m'approprier les morceaux de cet univers démesuré ; j'eus le sentiment que tout m'échappait. A chacun de mes séjours ultérieurs, je subis la même insatisfaction : je grignotais New York. Et, pourtant, je me retrouvais toujours avide, séduit par cette ville de villes où se concentrent tous les apports humains et où se tentent toutes les expériences, toutes les fuites aussi, à l'abri d'îles urbaines comme l'est le Chelsea Hotel.

Pas plus que New York, l'Amérique ne se décrit. Il faut toujours la survoler, puis piquer sur une vaste agglomération, une région, et reconnaître chaque fois l'impossibilité de l'exploration méthodique. L'espace reste gagnant. J'en ai tiré des images éclatées, auxquelles correspondent les grandes toiles des peintres de *l'action painting*. Lacs immenses sur les routes du Nord, géométrie agraire des interminables

plaines du centre, assaut vertical des Rocheuses, mer intérieure salée dont Salt Lake City est le port, delta du Mississippi où l'eau, la terre (« 730 milliards de tonnes par an de dépôts solides ») et la forêt tropicale se mêlent. Au bout du voyage aérien, des villes qui, pour la plupart, montrent une autre démesure au ras du sol bâti et ceinturé d'autoroutes.

Los Angeles est la plus redoutable, sans limites, sans ordre apparent, sans ciel nettoyé, sans piétons ; on n'y marche que dans les quartiers à trottoirs contingentés, ou aux abords de la Vieille Place espagnole ; autrement, on roule pendant des dizaines de kilomètres dans une cohue automobile continue. C'est la cité sur roues. Je suis resté là deux semaines environ, logé auprès de l'université de Californie, à proximité (relative) de la colline où se répartissent les villas des acteurs et de Sunset Boulevard. C'est l'accumulation des artifices, des décors, du luxe outré, du clinquant, qui me fut d'abord révélé ; passé hispano-mexicain en fausse survie, empreinte des grandes vedettes de naguère, trompe-l'œil des « reconstitutions » destinées au tournage des films, et pour clore l'itinéraire, parc abritant la douteuse féerie de Disneyland. En contraste avec les collines et les jardins de la futilité, je découvris progressivement les territoires de l'industrie, du travail, où cessent les jeux d'illusions ; ils s'élargissent jusqu'à former de véritables colonies ouvrières dans les nouvelles extensions. Par une sorte d'ironie, cette ville des longues distances se consacre surtout à la fabrication des moyens de transports : bateaux, automobiles, avions, et leur complément, le pétrole. Cette configuration en nébuleuse, cette collection de fausses cités, allongée entre Océan, montagne et désert, me posait une seule question : celle de son développement, du passage d'une oasis à vergers et jardins maraîchers à une accumulation bétonnée que crèvent encore quelques trous de verdure. C'est la question de l'agglomération urbaine et de son impérialisme dévorant à laquelle l'Amérique entière est soumise ; à Los Angeles plus que dans toutes les autres villes. Je me demandais comment des rencontres y restent encore possibles.

Du moins celles que l'on désire, et non celles qui naissent du seul hasard. Je retrouvai des amis africanistes, Leo et Hilda Kuper. Je fis, à l'occasion d'un repas, la connaissance d'Angela Davis. Belle et réservée, souveraine, éloquente et combattante. C'était peu de temps après que le quartier noir de Watts eut poussé fort avant -sa révolte ; c'était mon premier contact avec le grand refus nègre en Amérique. Par l'intermédiaire de deux chercheurs français, j'acquis aussi quelque connaissance des groupes et des activités de *l'Underground*. Ce qui donnait sens vécu et visages à la contre-culture, à la dissidence des « enfants de la technocratie » - ainsi que les nommait Theodore Roszak.

Je n'ai pas connu vraiment la Californie, et je ne sais toujours pas si je le regrette. Mon autre point d'accès fut San Francisco, où je ne fis qu'une escale de deux jours sur la route qui me conduisait à Honolulu, artifice des artifices, couleur mers-du-Sud. De la cité des nombreuses collines et de la Porte d'or, je n'ai conservé que des images de cinéma : une baie éblouissante et ses Îles, les célèbres rues montantes et les *cable-cars* désuets, la seule « ville chinoise » qu'il m'ait été donné de parcourir. Je crois que j'aurais aimé San Francisco, parce qu'elle s'associe à mon imagerie des Sud et que toutes les différences s'y trouvent poussées à l'extrême.

Les grandes agglomérations américaines m'inquiètent comme une réalisation des anti-villes qui nous sont partout promises. Je n'apprécie que les villes mesurées, qui portent en elles-mêmes une longue histoire et n'ont pas à la confiner entre les murs des musées. C'est par cet aspect que le Sud des États-Unis a pu me séduire. J'y ai voyagé en automobile, me laissant trop complaisamment envahir par l'élégance et le charme d'autrefois, alors que ces pays furent ceux de l'extermination indienne et du colonialisme des plantations. L'inattendu, le cocasse et le mauvais goût n'en sont pas absents non plus. Dans la Virginie des grandes maisons de briques à colonnades et frontons blancs, le vieux Williamsburg a été refait sur l'initiative de Rockefeller Junior ; sortes de scène et décor géant, dressés dans la nature, où l'on se

trouve à la fois spectateur et acteur, vêtu des fripes du passé. Ce n'est que l'un des aspects de la passion commémorative de l'Amérique. J'ai mesuré la parfaite dérision à Raleigh, capitale de la Caroline du Nord, où s'élève un Capitole néo-grec qui semble exprimer par la pierre les phantasmes des messieurs du tabac.

J'ai surtout, et plus heureusement, fréquenté les villes selon mes goûts. Charleston, que je voyais sous l'aspect de *la* cité du Vieux Sud, annoncée par les maisons des anciens planteurs et entourée de jardins où tout éclate en fleurs ; la ville des résidences en déclin, parées de camélias et de buissons d'azalées, où a surgi la guerre de Sécession. C'est aussi Savannah, en Géorgie, précédée par une suite d'estuaires marécageux piqués d'arbres sombres d'où pendent les barbes de la « mousse espagnole » ; le port, autrefois opulent et dont les quais pavés de galets se couvraient de grosses balles de coton, entouré de vieux quartiers commerçants et résidentiels ; la ville fondée pour accueillir les insoumis de l'Europe du XVIII^e siècle. Sur la côte ouest de la Floride, j'ai atteint la baie de Tampa-Saint Petersburg et ses longues plages de sable où courent des petits oiseaux intrépides, les *sandpipers* ; villes endormies dans les parcs tropicaux jusqu'au moment du réveil industriel de la première, et de la colonisation gérontocratique de la seconde. Le rêve s'achève, après avoir montré ses dernières images dans le petit square consacré à Jules Verne et à l'un de ses voyages imaginaires.

C'est dans le Sud que j'ai effectué le plus long de mes séjours américains : une année, à Duke University, en marge de l'empire de l'American Tobacco, aux abords de Durham, une ville médiocre. Les bâtiments universitaires à prétention gothique se répartissent dans des jardins et des pièces de forêt. Tout est riche ici : un hôpital renommé, une bibliothèque luxueuse, des équipements généreux et des étudiants pour la plupart d'origine fort aisée. On rappelle que si Richard Nixon fut l'un des plus modestes d'entre eux, par sa famille, il devint l'un des plus illustres, par la présidence ; tout en signalant que le monde universitaire est plutôt de conviction démocrate, dans la version tempé-

rée. J'ai beaucoup appris de cette expérience prolongée. À commencer par la découverte de la singularité d'un Sud qui n'a pas oublié le drapeau de la Confédération et qui se dit le seul lieu de la civilisation. Il oppose ses derniers gentilhommes aux affairistes nordistes - et le sociologue Edgar Thompson, dans son enracinement, sa passion du passé, son style de vie, sa manière à la fois aristocratique et familière d'être lié aux « gens de couleur », m'a paru être la parfaite illustration des premiers.

J'ai pu connaître une société noire devenue fort complexe, moins unie par l'identité raciale que divisée par les inégalités -celles qui séparent une bourgeoisie fortunée des classes pauvres ou miséreuses. J'ai constaté la nécessité et la force des engagements, dans des mouvements, des associations, des cercles et des réseaux de solidarité ; ils exercent une emprise totale sous la forme religieuse ou mystique : fraternités des églises nègres, *revivals* des paroisses blanches, cultes populaires de possession fondés sur la manipulation des serpents sacrés. Et puis, en périphérie, des communes de jeunes, peu nombreuses et fragiles, auxquelles je pus accéder.

Cette participation partielle comme la simplicité de l'accueil m'ont apporté plus que des relations ; en dehors des rencontres de circonstances, comme celle de Jane Fonda qui était venue réchauffer, avec un succès limité, l'opposition à la guerre du Viêtnam. Je me suis lié d'amitié à des universitaires de qualité et à quelques-unes des personnalités de la société noire. J'ai renforcé mon attachement aux Tiryakian, lui sociologue, elle historienne, tous deux lancés dans une recherche quasi initiatique portant sur les formes cachées, les aspects ésotériques des cultures. Ils m'entraînaient dans l'univers des signes, la forêt des symboles, et leurs cheminements m'ont fait retrouver un moment les routes du pays cathare.

La durée de mon établissement dans le Sud m'a permis de préciser mes impressions américaines. Si je tente de les raviver, elles paraissent en nombre, se recouvrent et interfèrent les unes avec les autres. Il

faut simplifier. Les États-Unis me semblent être l'espace où l'Europe d'abord, le reste du monde ensuite, ont déversé leurs émigrants contraints ou volontaires, et avec ceux-ci leurs cultures, sur les ruines des peuples et des sociétés autochtones. C'est une sorte de résumé du monde qui en a résulté, et qui se retrouve dans les multiples musées dont l'Amérique accapareuse est couverte, avec des conjonctions de races et de différences, des conjugaisons et des séparations, des métis-sages ou mixages et des frontières multiples. C'est un mélange qui ne finit pas de se faire, un univers social en expansion ; ce qui implique violence, compétition, instabilité - et poussées conquérantes au-dehors. Sous les apparences uniformisantes des maisons, des manières de vie quotidienne, des langages et des codes culturels, j'avais l'impression de découvrir des États pas encore unis, des sociétés multiples et mal liées. Je n'ai pas échappé, plus que d'autres, aux effets de la taille, de la dimension américaine, qui fait estimer au retour toute chose européenne rabougrie. Tout se perçoit hors mesure, la plupart des paysages comme la plupart des villes ; j'ai dit de ces dernières à quel degré elles sont révélatrices de la crise urbaine actuelle, de l'impossibilité où l'on se trouve d'y vivre ensemble. Dans ce contexte, ce qui paraît également remarquable, c'est le jeu infini des contrastes ; d'une nature révéree - qui donne par exemple à l'un des États, la Caroline du Nord, deux de ses symboles : un oiseau pourpre, le cardinal, et un arbre à grappes de fleurs blanches somptueuses, le *dogwood* - et d'agglomérations polluées ; d'un modernisme conquérant, affolé, et d'une fidélité parfois naïve, souvent commémorative, à des traditions mal enracinées ou déracinées ; d'un moralisme teinté de religiosité et d'expérimentations multiples conduites bien au-delà des conformismes. La liste pourrait être longue. J'ajouterai une dernière impression. Celle d'un pays où toute recherche, et pas seulement de l'ordre technologique ou scientifique, est possible ; l'innovation se réalise dans le gaspillage, y compris celui de vies individuelles. La force d'être, de créer, d'aller en avant ne s'est pas encore épuisée ; elle reste active et parfois folle. C'est l'Amérique américaine qui m'a imposé pratiquement, et avec toute sa véhémence, la question de la modernité. J'ai souligné ce thème dans un entretien donné au magazine *L'Express* à la

fin de 1972 ; j'y ai montré les États-Unis sous l'aspect « d'une société de plus en plus expérimentale ».

La première fois où je me rendis en Amérique canadienne, c'était vers la fin des années 50, à l'occasion d'un enseignement aux universités de Québec et de Montréal. C'était à l'automne, au moment où la forêt des Laurentides se couvre de couleurs où domine le rouge des érables, à la saison où les deux villes montrent le mieux leur mariage à la beauté du site. Montréal, vue du haut de la colline du mont Royal, paraît établie dans un paysage d'eau : sur une île entre le Saint-Laurent et la rivière des Prairies, et sur les rives basses du fleuve. Québec, que domine la vieille ville haute enclose dans une enceinte et d'où se découvre l'estuaire du fleuve, à partir d'une terrasse-promenade et des parcs aménagés dans les plaines d'Abraham, semble plus secrète et moins américaine. Je la retrouvai, voici cinq années, en février, au plein de l'hiver ; elle se présentait en noir et blanc, éclairée par les sculptures et les monuments de glace qui jalonnent les itinéraires du carnaval ; elle dressait en périphérie ses extensions bétonnées, ses chantiers, ses témoignages de l'entrée dans le nouvel âge.

Lors de mon premier séjour, je fus le spectateur du commencement de la fin d'une époque et d'un règne, celui de Duplessis. Dans un décor de vrai ancien : vieilles maisons de la rue Saint-Louis et couvent des Ursulines, et de néo : néo-gothique et néo-Renaissance, et style Canadian-Pacific de la forteresse-hôtel dite château Frontenac. La vague démographique retombait. L'Église exerçait moins bien son emprise, mais les formes et les simulacres se maintenaient : les petites filles portant des bas de coton noir à grosses côtes, dans les écoles religieuses ; le carton, sur le bureau des salles de cours de la vieille université Laval, enjoignant aux professeurs de faire précéder leur enseignement de la récitation du Pater et de l'Ave ; les prêtres enseignants, et les enseignants laïcs, dont certains simulaient l'assistance à l'office dominical en partant ostensiblement, et en famille, de leur maison ; la messe du Saint-Esprit ouvrant la rentrée solennelle et imposant de prêter le « serment anti-moderniste ». Le développement matériel s'accélérait

sous l'impulsion étrangère, en direction de Montréal et surtout dans la région de Chicoutimi que domine une des capitales mondiales de l'aluminium. La protestation contre les « maudits Anglais » montait, et les intellectuels québécois commençaient à raviver la conscience nationale en multipliant les études historiographiques et sociales.

La réflexion politique progressait aussi, en occultant parfois une formation reçue des Américains, au pays des dominateurs. Léon Dion poursuivait une recherche sur les totalitarismes, Gérard Bergeron sur l'État - mais il ne songeait pas encore, autant que je m'en souviens, à esquisser le portrait du Canada français. Yves Martin n'avait pas accédé aux fonctions gouvernementales. Fernand Dumont était mon initiateur et mon interlocuteur privilégié. Nos discussions ont forcé sa réserve et m'ont introduit dans son amitié. Elles étaient interminables, soutenues par la consommation quasi rituelle de bière froide ou « chaude » ; elles me faisaient entrevoir une conquête douloureuse, celle d'un homme qui tente de retrouver ses sources spirituelles et de se constituer pédagogue d'un peuple appelé à renaître. Il voulait libérer la parole en passant « de l'autre côté des mots », la restituer à ces Canadiens qu'une autre langue menaçait de dépersonnaliser. Je l'ai retrouvé ensuite, à diverses reprises, au sein de sa famille entièrement militante du Québec. J'ai constaté son importance intellectuelle dans tout le pays : il en était devenu, par ses écrits et ses témoignages, le veilleur de nuit.

C'était la posture d'un sage, alors que le mouvement lancé en 1960 semblait devoir tout emporter. Les barrières de la morale paroissiale s'effondraient, et les anciennes petites filles à gros bas noirs découvraient la liberté de leur corps. L'Église était brocardée ; et j'ai le souvenir d'une visite à l'oratoire Saint-Joseph de Montréal, qui permit à mes guides de ridiculiser une foi qui s'illusionne par sacrés-cœurs de plastique rouge illuminés et par commémoration des activités de guérisseur du modeste F. André. La revendication culturelle se transformait en création effervescente, surtout à Montréal moins retenue par la réserve provinciale. La revue *Parti pris* justifiait son titre et son

existence ; j'y rencontrai des poètes, notamment Paul Chamberland qui criait son refus de « vivre à moitié » dans un « demi-pays ». Et aussi les poètes de la chanson qui devenaient les héros populaires de ces temps nouveaux : Claude Léveillée, Gilles Vigneault et Pauline Julien. Plus tard, je participai avec cette dernière à une réunion internationale fondant un regroupement culturel francophone, à Niamey, au Niger ; elle assista à une seule ouverture de séance officielle - celle où Malraux prit la parole - pour y lancer le cri devenu célèbre. « Vive le Québec libre ! » ; et puis elle se retira, suivie de son entourage. Durant les années 60, j'ai vu monter les turbulences du roman québécois, les effets d'écriture de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme. J'ai aussi été un témoin de la diffusion des idées socialistes et de l'audience de la revue, nouvellement créée, qui les exprimait ; et du débat sur les étapes : reconquête culturelle qui se disait affirmation d'une « québécoisité », libération nationale qui se formulait par les thèses indépendantistes et les actions choc, révolution sociale qui se justifiait par le préalable d'une transformation économique et d'une rupture de la domination américaine.

Le vent du changement soufflait fort. Il semblait avoir emporté les faiblesses maintenues durant la première moitié du siècle, les sentiments d'isolement absolu, d'échec, d'impuissance. L'issue paraissait proche. On se risquait à la prévision de dates ; et un intense travail idéologique nourrissait l'espérance, encouragée par l'exemple des autres décolonisations et de leurs théoriciens, dont Frantz Fanon et Jacques Berque. Toutes ces entreprises culminaient, d'une certaine manière, dans la bataille pour le français ; conduite en tous lieux, et génératrice de métamorphoses parfois surprenantes - ainsi, celle qui a fait que le personnel du vieil hôtel d'Angleterre, où je résidai quelque temps à Montréal, a retrouvé en quelques heures sa connaissance de notre langue. La rue suivait mal ; mais une « révolution » se faisait en profondeur - dans les têtes et dans les mœurs, l'enseignement, les revendications -, et pas seulement en surface sous une forme bavarde et tapageuse. Les dernières élections l'ont montré, en remettant tout en mouvement.

J'ai pour le Québec un profond attachement, qu'entretient ma relation à des amis dont plusieurs furent mes étudiants ou mes collaborateurs. Je regrette de ne pas y séjourner plus souvent. Certaines de mes préoccupations y ont été avivées ; certaines de mes questions en surgissent, et aussi une interrogation sur l'aventure périlleuse de cette nation de tradition française isolée sur le continent américain. En observant les derniers moments de la quasi-théocratie québécoise (si présente dans les esprits qu'un athée tendanciel s'écriait : « Dieu ne nous lâche pas ! »), j'ai mieux compris la connivence du pouvoir et de la religion, leur apparemment essentiel. Ce rapport incessant et fluctuant qui a fait paraître ici tantôt des curés entrepreneurs et messianiques ou des cardinaux « nationaux », tantôt des clercs complaisants à l'égard du gouvernement « étranger ». J'ai vu, poussé à l'extrême, le débat-combat de la tradition (dite en français) et de la modernité (faite à l'américaine). J'ai été témoin d'une transition durant laquelle tout bouge ; les possibles se multiplient et les antagonismes s'exaspèrent. Mais ce qui m'a le plus surpris, ce furent les termes dans lesquels les Québécois disaient leur problème national. Ils s'affirmaient colonisés, comme les Africains, avec la seule différence d'une colonisation plus douce ; ils se proclamaient, par la poésie de Jacques Brault et de quelques autres, « les seuls nègres aux belles certitudes blanches ». Je découvrais, par cette expérience, qu'il n'y a pas seulement une dépendance et une aliénation des pauvres ; celles que les pays du tiers monde m'avaient montrées. J'étais contraint d'affiner ma théorie de la situation coloniale et de la domination.

Histoire d'Autres (1977)
Première partie. Le Kaléidoscope

2

Les cercles lointains

[Retour à la table des matières](#)

Les univers extérieurs, je les ai abordés par l'Afrique occidentale durant l'été 1946. Je revenais de loin, et j'étais pourtant poussé par l'impatience de partir ailleurs. Mon voyage antérieur venait de s'effectuer à travers une guerre et une recherche personnelle. La première m'avait constitué réfractaire, puis résistant auprès des paysans de mon terroir d'origine - cette région de prairies et de forêts vallonnées où se rencontrent la Franche-Comté, la Lorraine et l'Alsace. La seconde, durant une année vécue comme cinq, avait été conduite dans l'effervescence parisienne. Michel Leiris, qui est celui de mes aînés à qui je dois le plus, m'y avait introduit. Je m'agitais et je me montrais, je parlais beaucoup et j'écrivais. Dans mon roman *Tous comptes faits*, achevé en 1946 et publié l'année suivante, j'ai présenté le bilan rageur de cette période. C'était mon inventaire avant liquidation, clos par cette phrase : « Alors, je tire un trait, j'additionne et je pose zéro. »

Les cheminements qui me menèrent à l'Afrique me semblent encore embrouillés, alors qu'ils ont déterminé ce que je suis devenu. Ils ont leur commencement dans l'imaginaire d'une enfance nourrie des souvenirs exotiques de mes deux familles. Du côté paternel, un géné-

ral entraîné dans les opérations lointaines du second Empire, que l'on me fit connaître par une sorte de sanctuaire - une pièce des reliques conservées à la mairie de Jussey, en Haute-Saône ; et surtout un officier, grand-père de mon père, qui participa à l'aventure impériale au Mexique, fut blessé à l'attaque de Puebla, libéra ses prisonniers mexicains, ce qui le conduisit à la dégradation militaire, puis au retour au village où il s'établit dans la pauvreté et le refus en peignant sur verres les thèmes de son insoumission. Du côté maternel, un parent proche, dont la biographie ne me fut jamais apprise, installé à Madagascar : on disait qu'il avait été « l'ami de la reine des Hovas », il était l'un de ces Bonnet dont les descendants revendiquent le fabuleux héritage depuis un demi-siècle ; un grenier où s'entassaient magazines et ouvrages anciens, parmi lesquels les livres de prix reçus par ma grand-mère d'une institution religieuse : ils me restituaient, pour la plupart, l'épopée coloniale de la France de Jules Ferry ; et puis un voisin, sous-officier retraité des campagnes du Tonkin, qui m'entraînait au voyage à travers ses récits et ses collections de curiosités. Tout m'incitait, par la rêverie, à aller très au-delà de la « ligne bleue » des Vosges.

C'est sur cette terre des souvenirs que poussa ma curiosité ethnologique, après mes études en Sorbonne. Elle était provoquée par le désir de « faire quelque chose » hors les murs de l'occupation nazie, de trouver une sortie. Je travaillai en enseignant ; j'étudiai à l'Institut d'ethnologie, soumis à la séduction de Marcel Griaule. On pratiquait en petit groupe un culte, celui de Paul Rivet, que ses deux sœurs entretenaient en raison de l'absence du maître. On évoquait les disciples éloignés, engagés dans la lutte, et parmi eux Jacques Soustelle. La commémoration ravivait, comme une petite espérance surgie dans le Paris allemand, les temps du Front populaire, de la guerre d'Espagne et des mouvements Amsterdam-Pleyel. Il fallait prendre parti ; je me fis dissident, par une rupture qui me renvoya, comme je l'ai indiqué, à mon pays natal.

L'expérience me marqua profondément, me laissant indécis, dès mon retour à Paris, entre l'« aventure » sur place et celle à conduire

au-dehors. C'est alors que je rencontrai Robert Delavîgnette, libéral du service africain, qui m'orienta vers le musée de l'Homme afin de me préparer à une carrière scientifique en Afrique. J'occupai au département d'Afrique noire un poste technique subalterne, qui aurait dû être tenu par un taxidermiste. Je me passionnai ; les collections d'objets à partir desquelles je m'initiai m'aidaient à attendre le vrai départ. Je reçus certains des moyens de ma formation de Denise Paulme et de son mari, le musicologue André Schaeffner -j'entrevois le monde des musiciens et des peintres auxquels il était lié. Je nouai mes premières relations africanistes, en particulier avec Jean Rouch. Mais la personne qui me fascina fut Michel Leiris. Il occupait l'un des bureaux affectés à l'Afrique noire ; je l'y rencontrais assez souvent, pour des conversations difficiles et lentes par lesquelles je tentais d'obtenir le commentaire de son œuvre. J'étais obsédé par sa passion de la sincérité absolue, une amitié se forma qui me fit le prendre pour guide.

Ma première mission d'étude au Sénégal rompit cette connivence profonde. L'occasion en fut en quelque sorte accidentelle : une affiche placardée en Sorbonne informait d'un recrutement de chercheurs par l'Office de la recherche coloniale. Je fus candidat, agréé, puis affecté à l'Institut français d'Afrique noire de Dakar ; à peu près à la même époque, d'autres prétendants ont eu recours à cette possibilité inattendue, Paul Mercier qui me rejoignit, puis Georges Condominas, Jean Guiart. Nous commençons à constituer la petite promotion de ceux qui allaient professionnellement se partager les continents pour y interroger les différences.

Le voyage était encore une aventure à étapes, lent et pittoresque. Une camionnette chargea en face du ministère des Colonies, rue Oudinot, le groupe hétéroclite des gens à ordre de mission, et les conduisit à l'aéroport. Ce n'était pas un embarquement glorieux. L'avion, un Junker récupéré et mal aménagé, ne laissait pas une grande autonomie de vol. Après une escale à Toulouse, ce fut l'entrée dans le dépaysement : Oran le premier soir, puis Tindouf le second où je connus la nuit saharienne, puis Atar au cœur de la Mauritanie et, enfin, Dakar.

Denise Paulme et André Schaeffner m'y attendaient ; ils me donnèrent l'assistance nécessaire à un nouveau venu. De ce contact initial avec une Afrique tant désirée, il ne me reste que l'impression confuse d'une foule noire aux vêtements bigarrés, de marchés et de petits étalages devant des pauvres maisons, d'odeurs et de bruits ; du contraste brutal, aussi, découvert quand nous sommes parvenus au cœur colonial de la ville, au quartier du Plateau. Je percevais la géographie des inégalités, des coupures et des frontières sociales, avant de céder au plaisir du site - l'avancée du Cap Vert couronné d'îles. Cette ville est l'une de celles qui me sont les plus familières ; j'y ai vécu, j'y suis souvent revenu ; je l'ai vue dans tous ses états : aux temps du colonialisme fané, de la reconquête nationale et de l'expansion moderniste. Elle fut la porte que l'Afrique m'ouvrait.

Mon installation, pourtant, incitait au désenchantement ; dans l'immeuble « néo-colonial » assez laid que l'I.F.A.N. occupait, je reçus pour logement un réduit en sous-sol. Cette pièce était sinistre et inconmode. Alioune Diop, qui devint le fondateur de *Présence africaine*, me sortit de cette situation déprimante. Je l'avais rencontré auparavant à Paris, chez les Leiris ; il occupait maintenant le poste de chef de cabinet du gouverneur général Barthes, un haut fonctionnaire libéral, et il disposait d'une grande villa « de fonction ». Il me proposa de m'établir chez lui, ainsi que Paul Mercier qui venait d'arriver à Dakar. Ce fut l'origine d'une amitié forte avec lui-même et sa femme, Christiane ; et aussi l'occasion d'un étonnement - au sens étymologique du mot - de la société blanche coloniale. Alioune et moi, chacun à notre manière, nous avons franchi la ligne. Le temps passé ensemble me fut doux. Tout m'attirait en lui, son élégance naturelle, sa générosité, sa double culture, sa volonté patiente qui ne redoutait ni les obstacles ni les défis : être catholique bien que fils de lettré musulman, parler à des communautés séparées par les différences, l'inégalité et les discriminations. Nous avons discuté, chaque soir, et il fut ainsi mon instituteur. Des visiteurs venaient, des notables, des imams dakarois, des politiciens locaux dont le socialiste Lamine Guèye, des hommes de culture. Je fis la connaissance de Léopold Sédar Senghor. Il m'im-

pressionna, et j'étais d'autant plus sensible à ses propos que j'avais lu ses écrits. Il disait son enfance *sérère* et l'éducation donnée par son oncle Waly ; il évoquait la formation catholique reçue à partir de l'âge de huit ans, et ses premières révoltes ; il était discret sur ses brillantes performances universitaires. Mais je connaissais ses succès, et je voyais en lui le professeur et l'écrivain sans percevoir clairement son destin politique. Il est vrai que Senghor a toujours exalté la fonction d'enseignement, il me le rappelait encore à l'occasion d'une visite récente. Il voyait la principale révolution africaine sous la forme d'une révolution culturelle. Et c'est dans ce sens que nous avons orienté nos réflexions, lorsque Diop et quelques amis envisagèrent de créer une revue qui donnerait une voix aux civilisations de l'Afrique ; elle se fit un peu plus tard, à Paris, avec un titre suggéré par Sartre qui demandait d'affirmer la *présence* africaine.

Entre-temps, Alioune, devenu parlementaire, avait dû partir. Il avait pu néanmoins me révéler une Afrique autre que celle qui m'avait été enseignée par les maîtres ès sociétés primitives. Celle du mouvement, des revendications et des créations. La relation pédagogique se renversait, j'étais venu pour observer et je me retrouvais élève. J'ai appris, de tous : de mon entourage africain, des instituteurs formés à l'école normale de Sébikotane et notamment du romancier Abdoulaye Sadj, et surtout des pêcheurs lébous parmi lesquels j'effectuai ma première recherche « de terrain ». Ceux-ci occupent aux abords de Dakar un front de mer restreint, un pays d'étendue limitée que l'expansion urbaine n'avait pas encore digéré. Ils étaient principalement gens d'eau, plus orientés vers les plages sablonneuses où leurs belles barques peintes sont échouées, que vers les *niayes* où se casent les petites palmeraies et les jardins.

Nous fûmes trois à réaliser l'enquête ; Paul Mercier et Bohumil Holas, ethnologue tchèque récemment arrivé de Prague, étaient venus me rejoindre. Je tentais de tout voir, de tout noter. Je participais au plus grand nombre d'activités. J'étais à l'école d'une culture - y compris celle des écoliers dès qu'ils avaient abandonné leur cahier ou leur

tablette coranique. À presque trente ans de distance, des figures et des noms remontent du fond de ma mémoire, sans effort. Gens de M'Bao et de Bargny, le chef Masamba Sèk, l'instituteur Diouf, le maître de Coran Ibra Sèk, le paysan Magèt Diop, le jeune Asis, et Aminata, la fille poudrée de blanc, qui voulut m'entraîner dans ses courses au bord de la mer. Les résultats de cette recherche ont été présentés dans un livre écrit en collaboration avec P. Mercier et achevé à la fin de l'année 1948 ; c'était mon premier ouvrage scientifique. Le titre - *Particularisme et Évolution* - exprimait mon choix : questionner la rencontre de la tradition et du changement.

Le texte me paraît aujourd'hui maladroit, mais la capacité anticipatrice du propos demeure : l'essai de lier mon apprentissage de la culture lébou à celui que reçoivent les enfants et les jeunes, la considération des attitudes et des modèles de comportement qui se révèlent à travers les menues observations de la vie quotidienne, l'étude des conditionnements culturels de la sexualité qui se manifestent par les codes à contenu sexuel. Cette dernière préoccupation sembla suspecte, si les deux autres furent estimées futiles ; et le responsable d'une éphémère revue de géographie humaine et d'ethnologie refusa l'article où je traitais de cette question. La découverte principale relevait du domaine religieux, et pas seulement parce que je me trouvais en présence de l'islam africain. Je mesurais à quel degré la religion imprègne toute chose.

J'étais le témoin, pour la première fois, d'un culte de possession (le *ndöp*) qui emporte les femmes possédées et les génies dans une danse de plusieurs jours, et livre certaines d'entre elles au paroxysme de la transe. Mon étude n'était qu'une ébauche ; elle provoqua, mais avec un long retard, la curiosité des anthropologues analystes et des psychiatres. Le *ndöp* et l'Oedipe africain, les pouvoirs des génies et le pouvoir thérapeutique collectif devinrent durant quelques saisons des figures de la mode.

Mon travail d'enquête au Sénégal fut interrompu par un séjour en Mauritanie, pays au choix duquel mes interrogations de l'islam donnèrent une raison supplémentaire ; je voulais remonter aux sources. Les incitations à cette incursion étaient d'autre sorte et moins explicites : le désir de voir le désert, l'envie de fugue hors d'un milieu trop urbain, et surtout l'influence de deux rencontres. La première fut celle de Théodore Monod, fondateur et directeur de l'Institut français d'Afrique noire. Sec, noueux et noué, avare de mots, plus sensible au temps de la géologie qu'à celui des hommes, encyclopédiste et méditatif, parfois facétieux, il en imposait par sa seule présence. Sa légende renforçait cette impression ; elle en faisait le Saharien, le technicien des méharées, le savant mystique qui lit la surface et le ciel du désert comme un livre. Je souhaitais connaître une partie de la scène où se jouait cette aventure personnelle. La deuxième rencontre fut celle d'un érudit maure, Moktar Ould Hamidoun, qui devint et reste aujourd'hui l'une des personnalités prestigieuses de son pays. Il débarqua un jour de 1947 dans mon bureau de l'I.F.A.N., silhouette grêle drapée de blanc, que raye le bleu d'une longue pièce de cotonnade jetée sur l'épaule. Il portait un balluchon fait d'un torchon de cuisine noué enfermant les manuscrits consignants son savoir, car il cherchait les moyens d'ordonner et de transmettre son érudition. Nous avons travaillé ensemble pendant des journées entières ; comme les pièces d'un puzzle s'ajustent, l'histoire de la Mauritanie se construisait à partir de celle des tribus ; et parce que les civilisations sont des jeux de langages, l'apprentissage des théories musicales maures, tout à la fois arithmétique et philosophie savantes, permettait d'accéder à l'un des principaux codes culturels. Mokhtar me préparait à mon expédition mauritanienne, il nourrissait involontairement mon impatience.

Le voyage s'effectua à partir de Saint-Louis, belle ville pas encore entrée dans le XXe siècle, endormie dans les demeures des colonisations défuntes. Le fleuve Sénégal trace la frontière entre deux mondes, sa vallée favorise le contact des races et des civilisations, les métissages, et aussi les inégalités reçues du passé esclavagiste. Je le franchis à Rosso, poste administratif et lieu de négoce où une arche de pierre

symbolisait le passage. C'est l'accès au Trarza ; dès que l'on s'en éloigne, le paysage change vite et annonce le désert. Je me souviens des premières impressions, alors qu'un camion fatigué m'emportait sur une route mal tracée, par étapes. C'était le commencement de l'initiation qui change le sens des gestes quotidiens et débanalise les éléments : l'eau dans l'outre, la viande séchée, le thé et le pain de sucre cassé au marteau, le feu de brindilles rares, les cailloux marquant la place de prière, le sable en mouvement, le temps ralenti. Tout semblait à la fois se simplifier et s'élargir aux dimensions d'un espace distendu.

Je résidai à Méderdra, puis à Boutilimit d'où je me rendis à Nouakchott où la capitale de la République islamique étale aujourd'hui ses quadrillages. C'étaient des centres de colonisation peu peuplés et fragiles, posés sur un pays de campements, de nomadisme et de caravanes. J'avais la certitude que cette mobilité escamotait chaque jour ce que j'étais venu chercher. Je grappillais des notations à propos de l'art de la forge, de l'élevage et du commerce, de la divination dans le sable, de la musique. Ce n'était que la partie apparente et éclatée d'un apprentissage plus profond. Je découvrais une civilisation raffinée sans l'embarras d'un grand nombre de biens durables, mais empêtrée dans les formes et les rhétoriques, un style de vie qui fait large place au silence et à la méditation. J'accédais à une société de la pure hiérarchie, où les positions personnelles sont nettement marquées, où le travail matériel désigne l'infériorité et le décorum la supériorité. En bref, un monde absolument différent, plus déconcertant que celui des paysans noirs qui possèdent un trait commun avec leurs homologues des autres continents, celui d'être gens de la terre et des rythmes saisonniers.

Il me fallut rentrer à Dakar afin de poursuivre la recherche commencée. L'entreprise tourna court, car je subis avant son achèvement l'attaque du typhus. Pendant un mois, dans une salle commune de l'hôpital militaire où l'on mourait beaucoup, je connus la fièvre et ses illuminations, la lutte solitaire pour survivre sans l'aide d'aucune médecine appropriée au cas. Paul Mercier, victime de la même maladie,

était mon voisin de lit, et nos délires tenaient lieu de conversation. Le maquis m'avait donné l'expérience de la mort des autres, cette malchance me donnait celle de la mienne ; ou presque, car pendant une suite de petits matins, les infirmières venaient voir si j'avais passé la nuit ou « passé » pendant la nuit. Je voulais vaincre, et je sortis encore fiévreux et affaibli, mais debout. On m'envoya en convalescence en Guinée, et Théodore Monod me demanda d'assurer après mon rétablissement la direction du centre local de l'I.F.A.N. J'allais à la rencontre d'une autre figure de l'Afrique.

Le voyage restait une aventure ; un escorteur allemand récupéré comme prise de guerre transportait les passagers dans une promiscuité d'exode, selon l'itinéraire des caboteurs. C'était une lente descente vers les tropiques humides, parfois à faible distance des côtes basses où les eaux des fleuves débouchent par des estuaires confus, mêlées à l'enchevêtrement des palétuviers. L'arrivée à Conakry fut un soulagement, avec l'impression de découvrir une ville-verger posée sur la presqu'île que prolongent les îles de Los. Madéra Keita, mon nouveau collaborateur m'attendait au port. Je sus dès ce moment que notre relation serait vraie, et elle devint une amitié, mais je ne pus soupçonner quelle importance elle aurait pour moi et quel destin connaîtrait mon hôte.

Sous le vêtement des cocotiers et des manguiers, Conakry était alors une ville d'allure coloniale, désuète et vétuste, rongée par les eaux. Le centre scientifique dont j'avais la charge y occupait la pointe du Boulbinet, un lieu où la grandeur du cadre naturel masquait mal les installations sinistres reçues des premiers temps de la colonie. Vu d'un petit port de pêche situé à l'abri d'une avancée de rocailles où se brise l'Océan, l'endroit paraissait beau, et d'autant plus qu'il portait la parure d'un jardin botanique. Mais l'accès démentait l'impression. Il se faisait par un chemin séparant deux cimetières, longeant les abattoirs envahis par des oiseaux nettoyeurs, les charognards, et débouchant sur un groupe de bâtiments ravagés et sales répartis entre un lazaret et mon institut. Je campai là, dans une petite maison à pièce unique qui me servait à la fois de bureau et de domicile. En dehors des heures de tra-

vail, ma compagnie était celle de malades du dernier stade abandonnés dans le mouroir. Une « corvée » de détenus venait enlever les cadavres, souvent plusieurs fois dans le mois. Je voyais la -misère africaine portée à son degré extrême dans l'horreur et la dérision. Mes tentatives d'obtenir une aide du service de santé furent vaines ; son responsable, un médecin-colonel, avait depuis longtemps déposé le « fardeau de l'homme blanc ». Tantôt je me révoltais, tantôt je fuyais à la faveur de mes enquêtes à l'intérieur du pays. Je ne parvenais pas à échapper à la présence de la mort. Sans que la mode s'en fût emparée, comme c'est le cas aujourd'hui, je pressentais que la critique de l'économie de la mort est la critique absolue des systèmes sociaux. En la circonstance, celle du colonialisme.

Madéra Keita, le premier, me tira de cette solitude. Je fus de temps à autre son hôte, et il m'introduisit dans le réseau de ses relations. Il était le fondateur local et le responsable du « Rassemblement démocratique africain », le mouvement tout neuf dont le symbole de l'éléphant indique la force, et non la domestication par les colonisateurs. Je prenais mieux conscience, je devenais solidaire, l'administration me surveillait - ce qu'elle continua de faire pendant une suite d'années. Conakry s'éveillait à la politique, et il ne fallut qu'une large décennie pour que le général de Gaulle vînt jeter l'indépendance aux « porteurs de pancartes ». Je connus la plupart des militants guinéens de la première génération - tous vus comme des petits cadres en mal d'ambition, alors qu'ils étaient enthousiastes, impatients de changement, généreux, éloquents à la manière de nos chefs républicains du siècle passé. À part se situait Sékou Touré, imposant sa beauté, son talent et sa capacité d'organisateur, impétueux et maître en mots, jeune et pourtant riche d'une expérience acquise dans l'action syndicale et les voyages politiques à l'étranger. Plus que les autres responsables considérés ensemble, il inquiétait le pouvoir colonial ; et, en effet, quelques années plus tard, en 1952, il conquiert l'appareil du parti pour ne plus l'abandonner. Je le retrouvai en 1954, dans une conjoncture de turbulences où je pus constater son emprise presque amoureuse sur des foules à forte présence féminine, puis, une dernière fois, en 1958, en un mo-

ment d'incertitude avant la décision qui le constitua dissident et héros radical.

Conakry n'était pas une grande capitale ; l'information y circulait facilement par rumeurs, naissait de quelques lieux publics, tel le restaurant du *Rat palmiste* où je prenais parfois mes repas. Mon africanisme africain fut vite connu, suscitant des méfiances, des sympathies et des curiosités. J'étais devenu un personnage, une manière de Blanc-Noir, sans être pour autant exclu de la société coloniale, car une tolérance paternaliste régissait les relations entre notables de races différentes. Ma renommée nie fit accueillir par des hommes de couleur établis dans la ville, mais étrangers à la Guinée : Me Pinto, un temps sénateur ; Me Anani Santos, à la veille d'être le leader des jeunes « radicaux » du Togo ; Guy Tirolien, d'origine guadeloupéenne, insolite administrateur et poète venu à la recherche de « l'âme du noir pays où dorment les ancêtres ». Des Blancs de ma génération, inégalement engagés mais tous libéraux, m'aidèrent d'une véritable camaraderie : une poignée d'inspecteurs du travail, d'agronomes et d'ingénieurs chargés des services techniques. C'était une lente mise en mouvement à laquelle j'avais contribué. Du côté des planteurs, des « bananiers » comme on disait, c'était ou le rejet ou l'acceptation curieuse - ce qui me valut l'appui de « la Baronne » (d'Empire, précisaient les malveillants), jeune femme énergique et influente.

Madéra Keita restait mon interlocuteur le plus proche, un conseiller amical et discret. Il fut, pour une part, mon instituteur en décolonisation, m'informant, m'organisant des rencontres locales, m'introduisant dans un milieu politique où je connus progressivement la plupart des acteurs francophones des indépendances. A commencer par Gabriel d'Arboussier, l'un des deux fondateurs du « Rassemblement démocratique africain » de Bamako, en 1946, futur ministre sénégalais, dont j'assurai l'accueil pour quelques jours à Conakry. C'est par son intermédiaire que je rencontrai, plus tard, Félix Houphouët-Boigny.

Les conversations avec Madéra Keita ne le portaient jamais au procès de la France, mais d'un système. Sa modération de propos ne révélait guère cette résolution qui devait ensuite le condamner à des arrestations répétées, puis à un radicalisme politique et à une fermeté dans le pouvoir lorsque, rentré au Mali, il y devint le ministre le plus puissant. Il était avec Modibo Keita, tous deux porteurs d'un nom historique chargé d'un lourd prestige, l'une des deux figures dominantes du nouveau régime ; le coup d'État militaire les emporta ensemble, vers l'enfer des prisons et des détentions-châtiments.

Chaque fois que j'en trouvais la possibilité, je partais de Conakry afin de procéder à une reconnaissance de la Guinée et faire ensuite le choix d'un territoire de recherche. Le pays est l'un des plus beaux de l'Afrique occidentale ; la tradition coloniale le disait déjà et, sur ce point, elle avait raison. J'ai appris là, plus qu'ailleurs, la diversité africaine, dans ses milieux naturels et ses paysages comme dans ses civilisations résultant d'une longue et vigoureuse histoire. Tout s'organise autour de ce massif central qu'est le Fouta-Djalou, château d'eau, montagne à forêts ou à pentes et plateaux dénudés où se répartissent les villages des Peuls planteurs d'orangeries. En direction de la mer, s'étendent les rivières du Sud auxquelles on accède progressivement en traversant les plantations et maintenant les exploitations minières : paysages d'eau à palétuviers, à rizières, et à cocotiers en bordure des cordons sablonneux. En direction de l'Est, des plaines rouillées dominées par des collines de schistes isolées conduisent à la vallée du Niger, aux grands itinéraires suivis par les héros historiques - dont Samory fut l'un des plus récents, et que Sékou Touré place dans son ascendance - et par les marchands. C'est aussi le pays de l'or, dont on dit qu'il est matière vivante et rusée, richesse qui a entretenu les échanges lointains et exalté les imaginations autant que les cupidités, à un tel point qu'un traité arabe ancien affirme que le fabuleux métal est cultivé sous la forme de « deux plantes aurigènes ». En direction du Sud intérieur, c'est la région des forêts que domine le massif glabre du mont Nimba où se rencontrent la Guinée, le Libéria et la Côte-d'Ivoire. Des peuples différents s'y sont bousculés sous la poussée des

conquérants successifs, s'y sont brassés et réfugiés derrière les enceintes des villages fortifiés ; ils ont construit un autre univers, celui des communautés placées sous la sauvegarde des génies et des dieux que ni l'islam ni le christianisme n'ont pu abolir ; ils illustrent une Afrique totalement africaine.

Je tentai tout d'abord d'« interroger » la société peule ; j'étais attiré par les sites du Fouta-Djalon et le paysage humain composé par des féodaux pieux et érudits qui me rappelaient, d'une certaine manière, ceux que j'avais rencontrés en Mauritanie. Je les questionnai et j'entrepris de reconstituer l'histoire de leurs provinces ; je visitai leurs capitales, mais je butai sur deux obstacles : celui de la langue savante et celui de la dérobade, courtoise mais toujours efficace, en présence d'une curiosité trop poussée. C'était un jeu de ruse où je me montrais le plus faible ; j'appris ensuite que je n'étais pas le seul, car la défense peule n'a jamais été réduite. Ma recherche ne fut cependant qu'à demi ratée. C'est en cette circonstance que je pris conscience du sens politique africain, de cette intelligence appliquée au gouvernement des hommes. Après un long travail d'enquête, d'information indirecte et d'interprétation, j'ai acquis la certitude que l'histoire politique du continent noir jusqu'au moment du gel colonial a été plus inventive, et donc plus diversifiée, que celle de l'Europe. Sur cette connaissance, j'ai fondé une anthropologie politique. Mon séjour au Fouta-Djalon me révéla la surprenante présence, malgré sa mort, d'un administrateur disparu : Gilbert Vieillard. Les Européens disaient qu'il avait été « perdu pour l'Occident » ; ce qui portait condamnation sans appel. Les docteurs peuls, les *karamokos*, évoquaient par contre sa fine utilisation de la langue et son savoir. Il est vrai que celui-ci était immense, j'ai pu le constater en étudiant les manuscrits qui le consignent, gardés en archives à Dakar. Vieillard me faisait reconnaître un aspect quelque peu oublié de la période coloniale, l'existence des administrateurs et des militaires moins préoccupés du pouvoir blanc que des civilisations noires ; ils les épousaient selon toutes les acceptions du terme. Maurice Delafosse et Bernard Maupoil, parmi les anciens, Hubert

Deschamps, Raymond Mauny, Pierre Alexandre et Yves Person, parmi ceux qui ont accompli une mutation de carrière.

Après l'enquête peule inachevée, je m'orientai vers la Guinée forestière ; vers cette région de frontières, de contacts et donc de marchés, qui m'attirait pour cette raison, et aussi parce que le massif du Nimba en forme le décor insolite, mont chauve où dormaient encore les richesses minérales, cependant que les dieux veillaient et en interdisaient l'accès. Je fis le choix d'une petite patrie, le pays Kono - ainsi nommé d'après le peuple qui l'occupe, et dont mes « parrains » parisiens doutèrent de l'existence lorsque je les en informai, trouvant en cette dénomination une preuve de cette même facétie qui mena Henri Michaux à la poétique des ethnologies imaginaires. Les villages y étaient nombreux, composés de « cases » rondes ornées sur leurs murs extérieurs de figures teintées, coiffées d'une toiture d'herbes surmontée d'un faite végétal en hérisson. Ils avaient une personnalité désignée par des noms expressifs et commentée par des légendes de fondation. Ils abritaient des hommes restés soumis aux rythmes anciens, gens de la terre et du feu des grandes chasses, du travail lent et des fêtes, des signes et du lyrisme du corps. Je vécus là auprès d'une véritable paysannerie africaine, plus anarchique (au sens premier du terme) que hiérarchique, plus soucieuse de produire du sens que de la richesse matérielle. Je découvris ainsi que la société peut se donner à elle-même son propre spectacle, se « dire » par le drame collectif des grands rituels publics, et transposer sa réalité en faisant surgir périodiquement la compagnie fantastique des masques. J'acquis la certitude qu'elle est constituée d'ombres collectives autant que d'êtres matériels, d'imaginaire autant que de pratiques codifiées. Je devais ensuite faire place à cette constatation en élaborant mon interprétation de la nature sociale.

Mes turbulences guinéennes entraînèrent mon retour à Paris pour quelques mois, afin d'y attendre un nouveau poste. Ce fut Brazzaville, avec la charge de créer une section de sociologie à l'Institut d'études centrafricaines. La décision me déçut d'abord, car j'avais le sentiment

d'une déchéance. Cette Afrique-là n'était pas noble selon le code colonisateur, plutôt un cœur des ténèbres longtemps confié aux médiocres ou aux talents déviants ; mais la marque de la France libre et de Félix Éboué avait corrigé la mauvaise renommée. À vrai dire, je n'étais pas entièrement mécontent, parce que j'avais ainsi la possibilité d'effectuer mon propre « voyage au Congo », et surtout parce que j'allais me retrouver capable d'entreprendre. Déjà, à Conakry, j'avais apprécié ma liberté d'initiative, celle de mon engagement comme celle de mon travail scientifique qui me fit fonder une revue, les *Études guinéennes*. J'ai toujours eu la passion des commencements, du nouveau et de l'invention ; mon nomadisme a été, pour une part, ma réponse obstinée à la contrainte des routines.

Je me rendis au Congo par le paquebot *Pasteur*, un habitué épuisé des routes maritimes coloniales, dont ce fut un des derniers voyages. Lors du débarquement, Pointe-Noire m'évoqua curieusement, par le style des constructions officielles, une sorte de Deauville équatoriale, placée au terme de la série des escales plus exotiques : Casablanca, Dakar, Conakry, Monrovia, Abidjan, Libreville. Ce me fut l'occasion d'une lente approche d'un monde central africain entièrement différent ; plus distendu - les hommes peu nombreux se perdant dans l'espace -, plus saccagé par la traite et la troque, plus marqué d'Europe en raison de relations fort anciennes et de l'active colonisation missionnaire. J'accédais à des civilisations nègres que l'islam n'avait pas touchées, mais que nous avions tenté de nous asservir en les blanchissant.

Pendant plusieurs années, j'ai essayé de reconnaître cette autre Afrique, souvent par de longues marches durant lesquelles je désespérais de parvenir à un village d'étape. De Brazzaville à Douala, j'ai beaucoup observé, j'ai appris par le corps et l'émotion et non seulement par la raison. La détresse de certains peuples en déclin me rendait d'autant plus apparente la force du milieu naturel et des sites. Des paysages d'eau : le Congo, élargi en un lac - le Stanley Pool - où dérivent des îlots d'herbes, de papyrus, de jacinthes bleues, coule vers les cassures de rochers où se brisent ses eaux brunâtres ; l'Ogooué, fleuve

aux rives grises sous un ciel plombé, étalé dans la torpeur, partage le Gabon en deux territoires culturels distincts ; les lacs du Sud gabonais, beaux dans leurs découpures et leurs reliefs de fjords équatoriaux, encerclés par la forêt, se situent au centre des exploitations de bois ravageuses. Des contrastes de paysages physiques et humains : « plateaux batékés » presque vides, au-dessus de Brazzaville, qui alignent de longues collines aux colorations bleutées ; pays de Boko, au sud de la capitale congolaise, où s'est développée une civilisation du palmier et des vergers ; savanes désolées, où les villages dépeuplés étaient condamnés à l'abandon misérable, dans le Midi gabonais ; régions caçaoyères à cheval sur Gabon et Cameroun, rassembleuses d'hommes moins pauvres et plus entreprenants, qui commençaient à subir la banalisation par le progrès. J'ai fait le compte de ces partages et destins inégaux, à plusieurs reprises en compagnie d'un géographe, Gilles Sautter.

Mon point fixe était Brazzaville, je choisis d'étudier cette capitale parallèlement à mes recherches extérieures. J'y étais d'autant plus incité -que j'habitais alors en collectif dans une grande bâtisse délabrée et ouverte aux chèvres, ancienne résidence du gouverneur Laurentie, toute proche de la plus grande des villes noires. Chaque nuit, les bruits montaient de cette dernière en une confusion coupée de phrases musicales rythmées ; ils rappelaient l'existence d'une autre vie quotidienne. Je voulus voir, comprendre, m'associer ; je fus lancé dans une enquête de sociologie urbaine pionnière, et par là même exemplaire. La mode vint ainsi à la ville, après l'avoir longtemps été aux communautés villageoises.

Brazzaville s'étirait en bordure du Pool sur plus de dix kilomètres, d'abord en plaine où se fixèrent les activités économiques, puis en montée conduisant progressivement au « plateau », selon l'ordre de localisation des fonctions coloniales -missionnaires, militaires et administratives. Les deux Brazzaville noires initiales - Poto-Poto et Bacoongo - se trouvaient en périphérie, à chacune des extrémités, basse et haute. C'était une simple projection dans l'espace des hiérarchies du

colonialisme, une géométrie des répartitions et des séparations, poussée jusqu'à la caricature dans les cités africaines où la structure en damier se décomposait en « blocs » et « lots » numérotés. La vie s'échappait de ces casiers, au moment des marchés et des rites, et chaque jour dès que l'envol des perroquets criards annonçait le crépuscule et l'abandon des jeunes citadins noirs à la danse.

À cette époque, de 1948 à 1952, la capitale congolaise connut l'expansion ; elle digérait les villages proches ; elle attirait les ruraux à la recherche de travaux salariés ; elle poussait. Un urbaniste et un architecte contrôlaient et exploitaient cette croissance. On avait l'impression d'assister à la naissance d'une ville, comme si tout auparavant n'avait été qu'une illusion. La passion bâtitrice répondait à un défi : celui d'« en face », de Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa), cité déjà puissante dressée sur l'autre rive comme un nouveau monde opposé à un ancien. Un jeune haut-commissaire entreprenant, estimé ou contesté en tant que gouverneur d'une sorte d'âge des « lumières », Bernard Cornut-Gentile, entretenait et orientait ce mouvement ; et celui, plus lent, d'une libéralisation naissante qui l'incitait à porter intérêt aux activités de science sociale dont j'étais l'animateur. Brazzaville tentait une mutation, encore sous l'impulsion et le prestige de sa période gaulliste dont les traces restaient nombreuses : depuis la case De Gaulle, austère résidence plantée à l'écart, jusqu'au culte du *N'Gol* qui associait à l'efficace traditionnel - pour lequel tout se fonde sur le *ngolo*, la force - celui du héros militaire. Poto-Poto prenait la figure, selon la formule d'un journaliste enthousiaste, d'un « Quartier latin équatorial ». On y avait une fringale de lecture et d'écriture. Le cercle culturel stimulait les initiatives et publiait une revue : *Liaison* ; les jeunes peintres transposaient à la gouache un ordre ancien devenant danses cérémonielles, hommes-insectes, femmes-plantes et formes imaginaires ; les catholiques dressaient la haute nef de briques de la cathédrale Sainte-Anne-du-Congo et produisaient la « messe des piroguiers » ; les inventeurs culturels multipliaient les associations ou construisaient les chapelles des nouvelles religions.

Tout bougeait, mais dans la précarité. Dès 1952, le chômage progressait dans les Brazzaville noires, les décors des bâtisseurs étaient progressivement enlevés, les grands projets se rétrécissaient. Je revins au Congo en 1961, à l'occasion d'un enseignement de formation de cadres. C'était le temps d'une indépendance encore neuve, mais déjà désenchantée, inquiète des violences et des désordres maintenus sur l'autre rive du fleuve ; et, ébranlé par le choc de la mise à mort de Lumumba, qui devenait le modèle d'opposants adolescents portant la barbe « à la manière de Patrice ». Plus qu'aucun autre des pays africains où j'ai travaillé, le Congo m'a donné la connaissance pratique d'une période de transition, de mouvements contraires, de progrès et de ratés. et celle de personnages mêlés actifs sur les scènes politiques. L'histoire accomplissait son travail, selon des règles déconcertantes, dans la cuvette congolaise.

Ses artisans changeaient à mesure que le colonialisme ancien régressait. Du côté de la société blanche, c'était la montée des modernistes tous terrains, des conseillers ou experts manipulateurs, et des premiers progressistes à la recherche d'une grande transformation. Du côté de la société noire, c'était une situation encore confuse et mouvante, caractérisée par des antagonismes multiples, des compétitions individuelles, et surtout par la recherche en tous sens d'autres formes de culture et de nouveaux rapports de pouvoir. J'ai été lié à nombre de ceux qui constituaient alors les élites - selon la médiocre terminologie en usage - et aussi à certains des innovateurs. Du lettré écrivain J. Malonga au fondateur de secte, du politique anticolonialiste au responsable local d'un parti français, à l'abbé Fulbert Youlou, les distances étaient grandes. C'est plus tard, avec le développement d'une vie politique moins dépendante et la multiplication des étudiants, que s'est formé un groupe plus homogène de techniciens de la modernisation.

Fulbert Youlou fut certainement la plus déconcertante (et la plus inquiétante) des personnalités africaines qu'il m'ait été donné de fréquenter. Un homme qui n'en imposait pas, mais qui sut s'imposer « à l'ancienne ». Vicaire d'une paroisse blanche, il se conciliait une partie

de la jeunesse africaine par le contrôle de ses mouvements, et il renforçait son enracinement en captant le courant mystique national issu de son propre peuple. C'était un prêtre peu embarrassé de sa prêtrise - il fut d'ailleurs suspendu en 1956 -, mais attaché aux attributs de la fonction ; il conserva son titre et continua de porter la robe ecclésiastique, avec des fantaisies et la marque des bons faiseurs lorsqu'il eut accédé au pouvoir. Il en garda l'usage lorsqu'il fut expulsé de la présidence par la révolte brazzavilloise des « Trois Glorieuses », en 1963, et condamné à l'exil. J'ai le souvenir d'une visite que j'eus à lui faire au palais présidentiel en 1961, à une heure tardive de la journée ; je dus franchir les obstacles des gardes armés, des conseillers européens chargés de missions obscures, et de l'entourage soumis à l'autorité d'une puissante gouvernante des lieux. Ce fut la dernière rencontre ; elle me donna l'impression d'un pouvoir du crépuscule. Et la plainte des paysans, que j'avais souvent entendue durant mon séjour, prenait tout son sens : « L'indépendance est pour eux, pas pour nous. » Autant Fulbert Youlou m'apparut être un prêtre ambigu, autant son rival qui lui succéda à la présidence, Alphonse Massamba-Debat, me sembla être un maître d'école selon le modèle de notre III^e République. Lorsque je fis sa connaissance, il présidait l'Assemblée législative. Il remplissait cette charge en moraliste et en instituteur ; ce qui le conduisait à être, bien que solidaire du régime, un censeur. Sa maison, où je fus plusieurs fois reçu, révélait selon le code des arts d'intérieur cette même application : je m'y sentais chez un notable du temps de Jules Ferry. L'impression était en partie trompeuse, car je m'aperçus que Massamba-Debat avait reçu l'empreinte du savoir et des savoir-faire de la tradition kongo. Il m'adressa une longue lettre en 1966, après la publication de mon livre : *La Vie quotidienne au royaume de Kongo* ; il me remerciait d'apporter aux dirigeants « la connaissance de leur propre pays ». Il s'intéressait à l'anthropologie historique en tant que pédagogie politique - ses successeurs militaires sont devenus des techniciens de l'histoire à faire.

Ma pratique de la ville africaine fut, au Congo, la plus longue, la plus diversifiée et donc la plus totale, en raison de mes multiples par-

ticipations. J'ai tenté de la restituer dans ma *Sociologie des Brazzavilles noires*, ouvrage qui suscita des recherches similaires et pour lequel C. Lévi-Strauss écrivit un compte rendu présentant mon étude comme une démonstration de la brutale « loi d'airain ». Cette expérience me mit face à l'effervescence religieuse, aux revendications poussées sur le terrain du sacré. Je retrouvais l'obscur relation qui allie politique et religion ; ce fut une rencontre qui n'a pas cessé de m'obséder. Dans les Brazzavilles noires et les régions voisines, les héros du peuple étaient des dissidents d'allure prophétique. La première génération inclut les deux figures majeures : André Matswa, ancien sous-officier des troupes coloniales transformé en guide ethnique - une sorte de Moïse des Kongos, qui « disparut » dans une prison coloniale en 1942 ; Simon Kimbangu, éphémère évangéliste que la révélation fait prophète à action miraculeuse et que la répression coloniale belge constitue en martyr au long de trente années d'emprisonnement - le fondateur d'une Église qui reçut la reconnaissance officielle au Zaïre. Tous deux ont exprimé la revendication de peuples rebelles à la déculturation, mais non aux changements réalisés selon leurs exigences. La seconde génération, plus nombreuse, est celle des héritiers ou des imitateurs ; ils ont provoqué le foisonnement des mouvements, la prolifération des chapelles, les chasses aux sorciers telles qu'elles s'organisaient durant les années 60 sous le signe de la « Croix-Koma ».

Mes enquêtes à l'extérieur de Brazzaville prenaient quelque peu, pour ces raisons, une allure de pèlerinage aux lieux saints. À Mayama, où Matswa mourut, sa présence mystique restait apparente et efficace ; autour de Kinkala, l'affrontement des missionnaires catholiques et des représentants du nouveau prophétisme s'exacerba ; dans le pays de Boko, que domine maintenant une cathédrale kimbanguiste, les disciples du fondateur reconnaissent la terre élue. Partout, le travail du sacré se manifestait et se matérialisait : autels privés dressés dans la plupart des habitations villageoises, équipes de tailleurs actives à confectionner les robes et à broder les insignes exprimant l'appartenance aux Églises, et puis, à l'écart, les champs initiatiques organisés pour la chasse spirituelle, les chapelles et leurs dépendances gé-

rées par des prêtres-prophètes. Je fréquentai plusieurs d'entre eux, dans une sorte de connivence ambiguë, notamment Balouba, le maître fou errant, et Nganga Emmanuel, le bâtisseur, organisateur d'un actif foyer missionnaire. Tous surgissaient à la façon de sauveurs, de fabricants d'ordre nouveau, sur la scène des incertitudes faisant dire aux villageois : « Le pays est foutu. » Et jusqu'à Pointe-Noire, où le « dieu aux bougies » répandait ses illuminations.

L'innovation religieuse en tant que (double) langage du refus et de l'espérance, je la retrouvai au Gabon où je me rendis afin d'étudier les reprises d'initiative paysannes. Mais sous une autre forme. Le pactole minier et pétrolier n'était pas encore exploité. C'était le pays du triste équateur, sous-peuplé et démographiquement ravagé, resté sous les effets d'une mise en concession économique et missionnaire, mal articulé par carence des communications et saupoudré de villages affaiblis ou fantomatiques. Sauf en quelques régions moins défaites : là où une certaine modernisation avait pu s'accomplir, sur la bordure côtière et dans le pays intérieur à cacaoyères ; là où, à l'inverse, l'isolement avait préservé les anciens paysages sociologiques. La beauté des sites faisait encore plus pitoyable le délabrement des groupements humains. Trop usés, ils se laissaient aller en s'abandonnant à une véritable torpeur sociale ; capables de réaction, ils recouraient à l'agression insidieuse de la sorcellerie ou aux transpositions imaginaires mises en forme par les cultes nouveaux.

Le plus important, actuellement en voie de devenir religion dominante, est le *Bwiti*. Les Fangs, le plus nombreux des peuples gabonais, en furent les principaux artisans et les diffuseurs. Ils empruntèrent les thèmes initiaux à la culture religieuse des Mitshogos, restée conservatrice d'un ésotérisme. Ils y associèrent leurs apports propres (accomplissant ainsi un véritable sauvetage culturel) et des figures et éléments chrétiens ; y compris, en ce dernier cas, le modèle d'une organisation par paroisses. C'est un syncrétisme efficace puisqu'il provoqua, et continue à le faire, des adhésions nombreuses : celle des chercheurs d'un autre chose et d'un ailleurs, celle des affamés de révélations. Les

temples où s'accomplissent les cérémonies évoquent ceux du vaudou haïtien avec leur poteaumitan, mais ils sont plus riches de symboles et d'ornements. Le rite devient un spectacle sacré où le prêtre tient le rôle central autour duquel tout s'organise, il porte, ainsi que ses servants, les vêtements de peaux ou de raphia et les peintures faciales qui actualisent le temps des ancêtres. Ils sont les maîtres du cheminement mystique, et donc de toutes ses étapes : la purification par le feu ; la danse, aidée par l'ingestion d'un breuvage hallucinogène, conduisant à l'extase de l'officiant ; la communication montrant le vrai monde et, ses personnages ; la participation générale permettant aux adeptes de passer de l'autre côté du miroir aux apparences. Toute une nuit, plusieurs nuits de suite en certaines circonstances, se poursuit cette recherche des ombres collectives confirmant aux fidèles qu'ils ont la force en eux et sont élus.

Ce culte pourchassé n'a jamais été vaincu ; détruit ici, il repoussait là, plus vivace. Parce qu'il a refait une culture populaire, il fut un donneur de sens ; parce qu'il a proposé une technologie de l'imaginaire, il fut un générateur de vie transfigurée ; parce qu'il a rivalisé avec la civilisation du colonisateur, il fut un facteur de libération. On ne pouvait pas ne pas compter avec son emprise, et sans doute en est-il de même aujourd'hui. J'ai mesuré ce pouvoir en accédant seulement à la propédeutique de la connaissance *bwiti* ; mes initiateurs me liaient progressivement et m'imposaient une mission : obtenir la reconnaissance officielle de la religion.

Celle-ci fut l'occasion d'une lutte insidieuse et longue entre l'administration coloniale et son contestataire, qui devait devenir le premier président de la République gabonaise, Léon Mba ; un prétexte utilisé au nom de la civilisation, afin de ruiner le prestige politique de celui qui était l'opposant. Pour cette raison, je ne le rencontrai jamais sans difficultés lors de mes séjours à Libreville ; à chaque fois, il me fallait ruser. L'homme approchait de la cinquantaine, et c'était apparent. Il semblait effacé, mal à l'aise : une illustration caricaturale de son personnage moderniste - commis comptable et journaliste amateur au

service d'un petit journal. Cette impression était fausse ; elle cachait une grande force, qui fut mise au service d'une main lourde lorsqu'elle frappa les rivaux et les dissidents, après la prise du pouvoir, ainsi qu'une rare connaissance traditionnelle et un savoir-faire politique. J'ai pu les constater. C'était la capacité de coaliser des moyens différents : ceux de la tradition à partir de l'exercice de la chefferie et la pratique du *Bwiti* ; ceux du populisme à la faveur du contrôle des mouvements de rénovation villageoise ; ceux de la politique politicienne par la fondation du parti le plus radicalisé - ensuite transformé en Bloc démocratique. Grâce à eux, Mba a su s'imposer, vaincre et dominer. Il fut redouté. Je revins à Libreville vers la fin de l'année 1974, et je vis alors le tombeau du fondateur, sorte de mausolée sous abri situé au voisinage du nouveau palais présidentiel. Les passants s'en écartaient toujours, par crainte.

Mes recherches m'ont fait passer la frontière gabonaise, afin de travailler dans le Midi camerounais ; là où les christianismes, les plantations et les marchands avaient déjà bouleversé le paysage sociologique. Je suivis les routes et les chemins des modernistes, et le contraste s'imposa d'autant plus vivement que le Gabon venait de me montrer les lieux de la détresse extrême ; les rives du bas Ogooué où la vie s'enlisait, et notamment Kango où ma première rencontre humaine, un soir à l'arrivée, fut un cadavre abandonné dans une vieille pirogue. Le Cameroun m'ouvrait l'accès à une Afrique banalisée, mais moins pauvre ; bien que Douala m'ait donné l'impression d'un chantier urbain désordonné où s'exaspéraient dans un climat extrême les compétitions, les appétits et les malchances. Tout m'y apparut l'inverse de Libreville - la ville libre où les belles métisses avaient leurs Cercles, où les grandes maisons à galeries étaient encore de style colonial portugais, et où se maintenait une sorte d'indolence élégante.

Ces aspects restent présents, en discret filigrane, dans la ville actuelle ; mais l'argent des « affaires » y accomplit son rapide travail. Les hauts immeubles affirment la richesse du Gabon et la puissance des nouveaux riches. La roue de fortune est hâtivement poussée. On

s'exalte - comme je l'ai observé voici une année - de pouvoir acquérir en quelques jours tous les bijoux présentés par les joailliers parisiens et toutes les oeuvres proposées par les émissaires des galeries d'art, et d'entretenir les bonnes manières quotidiennes au vin de Champagne. C'est la reproduction de l'ostentation des forestiers et des miniers fortunés de l'âge colonial, le style des « hautes » époques. Mais c'est davantage, et plus significatif aussi. Tout m'a toujours semblé porté à l'excès, aux extrêmes, en ce pays : les ravages démographiques, la déculturation, l'inégalité des conditions, le renoncement ou la passion modernisante. Et nombre des personnages m'apparurent, aux premiers temps de mon séjour, sous l'aspect de figures directement sorties d'un numéro du « Monde colonial illustré » ; y compris Albert. Schweitzer, souverain autocratique et solitaire, qui gouvernait une pitoyable principauté équatoriale. J'ai dit, voici près de vingt ans, l'ambiguïté de l'Afrique. C'est au Gabon plus qu'ailleurs que je l'ai vue, par l'effet du grossissement.

Mes routes africaines sont longues et diverses. Certaines conduisent à des découvertes rapides : le Libéria, saisi depuis Monrovia et les abords guinéens ; la Haute-Volta, depuis Ouagadougou et par survol des plaines pauvres où se perdent des hameaux mossier. D'autres sont d'abord les chemins menant à des rencontres. Au Ghana, et plus précisément à sa capitale, Accra, j'associe deux images. Celle de Kwame Nkrumah que je vis une dernière fois, enfermé dans son palais, après avoir franchi les barrages et les contrôles assurant sa protection ; d'allure toujours élégante dans son vêtement à la chinoise, réservé et indécis, il paraissait préoccupé. Je sentis le « sauveur » moins assuré d'être la parole du peuple. Je n'ai pas deviné que sa chute serait prochaine et sans résistance ; et qu'elle porterait plus tard au pouvoir, le temps d'un essai, mon collègue Kofi Busia, sociologue de style clérical formé par le traditionalisme ashanti et le puritanisme libéral anglais. La seconde figure est celle de Conor Cruise O'Brien, alors vice-chancelier de l'Université du Ghana. Ce grand Irlandais au teint relevé et au rire facile était vu comme un humaniste d'option socialiste. Il venait des Nations unies, il avait représenté leur secrétaire

général au Katanga durant la période des grands troubles - et c'est en raison de mon expérience congolaise que nos liens se formèrent. J'étais curieux de sa lecture politique de toutes choses, et non seulement des textes qu'il commentait (Orwell, Camus, Joyce) ou écrivait lui-même. L'écriture devenait un acte politique, un instrument de la liberté ; cette dernière avait eu la figure de la libération africaine, il y avait adhéré, mais il commençait à douter de son rôle et de son sort. À l'arrière-plan de ces deux images formées au Ghana, j'ai conservé celles de paysans ashantis et de leurs notables qui maintenaient une personnalité culturelle vigoureuse, à distance du modernisme socialisant de la capitale. Un dangereux contrepoint.

Le Niger, visité à deux reprises, a d'abord l'aspect de Niamey, ville distendue qui domine le fleuve et où le vent soulève selon la saison une brume de poussière ocre. Une campagne pauvre la pénètre, l'entoure en dispersant des habitations, des champs et des arbres que les girafes grignotent. Un vaste marché provoque une pittoresque concentration de personnes et d'étalages ; c'est l'un des plus beaux de ceux que j'ai vus en Afrique noire ; je l'ai exploré en compagnie de Duvi-gnaud, qui fut séduit par le déploiement des couleurs, les jeux marchands et la montre de tous les produits venus du Sahel et du désert. Une quasi-répartition des ethnies selon les quartiers m'a permis d'aborder les Touaregs, moins fixés en ville que campés ; je les retrouvai à Agadez et à Arlit, en marge des mines ; ils ont satisfait par leur présence l'un de mes désirs enfantins : voir les Hommes bleus, tout en m'embarrassant, une fois encore, de l'énigme que tout nomade m'a toujours paru être. Deux personnalités dominent mes souvenirs nigériens, toutes deux portées et récemment emportées par l'histoire immédiate, toutes deux issues de la promotion par la profession enseignante et la politique initialement progressiste. J'avais peu connu Diori Hamani lorsqu'il siégeait au Parlement français. J'eus à le rencontrer alors qu'il était établi à la présidence, massif et puissant, calme et imposant, à l'aise dans le décorum de sa fonction. Très attaché aux civilisations de son pays, il n'en restait pas moins le maître d'école de formation française, et il devint un militant international de la franco-

phonie. Mes relations avec son lieutenant, alors président de l'Assemblée, Boubou Hama, s'établirent de manière plus directe ; historien et ethnologue, il me traita en collègue. Par la carrure et la prestance, les deux hommes se ressemblaient, mais « Boubou » consentait davantage à l'exubérance et au rire. C'était simple, en apparence. J'imaginai des rôles cachés par une bonhomie protectrice ou paternelle selon les interlocuteurs, notamment celui du sage qui tance la jeunesse afin de calmer son impatience et sa turbulence. Un destin contraire a escamoté ces deux figures, il les a dissoutes dans l'ombre des prisons. Une fois encore, la scène africaine devenait celle des pouvoirs foudroyés, alors que la famine et la spéculation conduisaient le jeu.

Au cours de mes cheminement, le Nigeria et davantage la Côte-d'Ivoire m'ont fortement marqué. Le premier, en raison de sa démesure, de sa diversité et de la place qu'il occupe dans l'histoire du continent. Je l'ai traversé par longs sauts, sans trouver jamais les moyens d'une sérieuse étude « de terrain ». De Kano, la cité haoussa, foyer d'une civilisation dominatrice née d'une entreprise militaire et mystique, à Jos au cœur du plateau central occupé par ceux que l'on dit toujours « païens », au port de Lagos ouvrant l'accès du pays Yorouba, j'ai vu la gamme des différences. La ville océane, agglomération fabriquée par l'Angleterre marchande et industrielle, est la façade en trompe l'œil de régions culturelles éclatantes. Ifé, Oyo, Bénin, et puis Ibadan furent et restent les hauts lieux ; ceux de gens qu'il fallut bien reconnaître « civilisés jusqu'à la moelle des os ». Une paysannerie de vieille tradition, des constructeurs de villes ne devant rien à l'impulsion coloniale, des fondateurs de royaumes établissant un pouvoir tempéré et faisant prospérer les arts, tels furent les artisans d'une exceptionnelle réussite. Tout a été capitalisé au cours des siècles, malgré les vicissitudes et les défaites militaires : les hommes, les savoirs, les œuvres.

J'ai visité Ibadan en m'y trouvant dans un état de jubilation. C'est la plus grande des vraies cités nègres, étalée dans une plaine dénudée que domine la colline Mapo, ville sainte et naguère cœur du nationa-

lisme nigérian. Les quartiers modernes n'ont pas éliminé les autres ; une suite d'énormes villages imbriqués où se nichent des boutiques et des échoppes, où se casent des marchés riches et grouillants. Ce sont les espaces du foisonnement religieux et des coexistences ; les deux cent un dieux du panthéon yorouba ont fini par accepter le voisinage des six cents mosquées et des nombreux temples où officient des prêtres chrétiens, des dissidents prophétiques et des responsables de fraternités maçonniques. Une passion créatrice a associé depuis longtemps l'intense travail des hommes et le travail des dieux. Ceux-ci, dans la tradition yorouba, chevauchent leurs fidèles durant les rituels de possession auxquels prépare une initiation progressive. Et la chevauchée mystique les a conduits - Shango, Olokoun, Ogoun, le messager Eshou - jusqu'aux Caraïbes, et au Brésil où je les retrouvai gouvernant les communautés théocratiques du Nord-Est et de Rio. Ils furent mes liens entre les deux continents qu'ils avaient symboliquement réunis. Ils devinrent l'armature de certaines de mes connivences et amitiés avec des passeurs de limites ; Roger Bastide, dont leurs tambours rythmèrent le dernier départ vers un petit cimetière cévenol ; Pierre Verger, de qui la vie dévote a provoqué l'admiration et la « reconnaissance » de prêtres yoroubas et brésiliens ; Jean Ziegler, qui commença à casser la quiétude suisse sous les battements sacrés des *candomblés* et des *macoumbas*.

Les voilà donc, ces civilisations du Bénin dont l'éloge n'est plus à faire. Une exploration du British Museum permet de les rendre un moment présentes et de découvrir leur grandeur, leur vraie richesse. Elles ont tout mis en œuvre, comme si la multiplication des dieux nourrissait la créativité des hommes : c'est une explosion qui fait surgir un art religieux, un art royal, un art populaire, et la variété de styles inventés au long des siècles. Travail de la pierre qui a produit des hauts blocs de granit taillé, des pièces de quartz destinées aux sanctuaires, des têtes naturalistes diffusées par centaines à partir d'Oyo. Art de la terre cuite et du bronze qui a imposé, dès le XIII^e siècle, un déconcertant classicisme évoquant les œuvres majeures de la tradition occidentale. Emploi du bois, matière privilégiée qui est sculptée et

souvent peinte, dès l'instant où la main humaine la façonne et qui - portail, pilier, tambour et masque - compose le livre des savoirs et des usages de la vie quotidienne. Confection des étoffes, lamés ou soie tissée d'or, qui deviennent des toges marquant le rang ou des vêtements rituels. Aucun recensement n'épuiserait le compte des objets issus de ces activités. La vigueur culturelle et les spectacles qu'elle propose captent toute l'attention, en faisant oublier les heures sombres. Celles du passé et celles, récentes, qui ont opposé de part et d'autre du fleuve Niger les deux grandes nations sudistes, la Yorouba et Ilbo. Cette dernière s'est voulue séparée sous le nom de Biafra ; elle a été entraînée dans l'une des guerres les plus horribles et les plus scandaleuses, dont elle souffrit à presque mort. L'historien Diké, ambassadeur itinérant des sécessionnistes, me donna tôt la possibilité d'être mieux informé. Je sus, mais je pouvais peu. J'aidai des transfuges, j'assumai la direction de chercheurs exilés. J'ai retrouvé plusieurs d'entre eux en Côte-d'Ivoire, où ils venaient de se fixer.

C'était, voici quatre ans, à l'occasion d'une réunion de sociologues et d'un retour aux terrains d'étude de mes collaborateurs. Vingt-cinq années après le premier séjour qui, depuis la bordure guinéenne, me permit une sorte d'inventaire social du « cercle de Man ». Cette région était alors un pays de haute forêt et de traditions villageoises régies par la parole des masques. Chacune de mes missions ultérieures me fit mesurer la force des changements - leur nombre, et leur accélération sous l'impulsion initiale d'une colonisation plus entreprenante, puis d'une indépendance impatiente de se transformer en « miracle ivoirien ». De ce dernier, Abidjan veut témoigner. C'est selon moi une ville de type sud-américain, poussée vite, mais bien mariée à son site, orgueilleuse de ses richesses et « affairée » dans tous les sens du terme. Elle est réussie, mais cette réussite n'est accessible au plus grand nombre que par ses vitrines. En périphérie, s'étendent selon un dessin plus confus les villes noires poussées au temps du colonialisme, puis les nouvelles et monotones banlieues. L'Afrique africaine s'y est réfugiée. J'ai aimé Treichville où s'entremêlent rues et ruelles sur lesquelles ouvrent des « cours » grouillantes, où s'accomplissent

encore les gestes anciens et où le bricolage devient création d'art. J'en ai saisi le sens profond lors d'une visite à Hampaté Bâ, l'érudit malien qui faisait retraite après avoir été en Abidjan l'ambassadeur de son pays ; sa maison était modeste et vétuste, mais il l'avait habilement métamorphosée par l'éclat des vieux usages. Il y montrait du savoir-faire et du « savoir y faire ».

En Côte-d'Ivoire, la modernité m'a longtemps paru avancer les yeux bandés. Elle bâtit, efface, refaçonne, pousse ses pointes à travers des espaces encore peu occupés et des cultures paysannes jusqu'alors préservées. Elle dresse partout les scènes du développement. La plus spectaculaire est celle de San Pedro, vaste port entièrement créé au débouché d'une région presque vide, immense chantier fait pour attirer les hommes et les produits : une sorte de frontière de l'Ouest. J'y accédai, depuis Abidjan, par un petit avion militaire qui m'avait été complaisamment affecté. Ce fut le survol de villages nombreux établis au long de la lagune Ébrié ; du centre de Jacqueville dressant haut ses constructions conquérantes au-dessus des traces de la vieille colonisation ; de zones encore sauvages où apparaissaient soudain des éléphants errants ; de la côte des Krous - maîtres navigateurs maintenant désoccupés ; et puis la descente vers les chantiers surgis de la brousse. Le petit aéroport ressemblait à tous ceux des fronts pionniers. Les équipements portuaires ambitieux et l'infrastructure d'une large ville à venir révélaient un optimisme absolu. À l'arrière, se découvrait la réalité présente d'une cité provisoire où s'entassaient les travailleurs et leurs « parasites », dans un faux tohu-bohu de constructions précaires auquel l'ingéniosité bâtisseuse récupératrice de matériaux, les échoppes inattendues et leurs enseignes naïves, les couleurs et les rythmes donnaient un style. Je retrouvais là cet art des citadins campés, créateurs d'une culture née du bricolage et de la pauvreté, impertinente et contestataire par le seul fait de son existence. Plus à l'arrière, après un trajet sur une route où les lourds convois chargés de billes de bois levaient, à vitesse folle, des nuages de poussière rouge, j'atteignis un village de recasement. Des maisons standards récemment alignées, une école, un vaste abri public, des plantations préparées aux engins :

c'était l'espace paysan dessiné selon les normes, et non plus selon les usages reçus du passé.

Je les ai vus ailleurs, notamment en pays Baoulé, où Pierre Étienne fut mon guide, ces « villages du progrès ». Ils effacent lentement, mais sûrement, les architectures anciennes. Ils s'inscrivent dans la configuration des nouveaux paysages. Ceux des routes récemment tracées qui mènent aux villes intérieures en expansion : Yamoussoukro, placée sous le signe du bélier, seconde capitale mystérieuse, où F. Houphouët-Boigny fait retraite en retrouvant les lieux de son enracinement ; Bouaké, où un massif éléphant de ciment peint rappelle la première naissance du Rassemblement démocratique africain chez les planteurs baoulés, où un petit monastère bénédictin propose ses bâtiments afro-modernistes aux chercheurs de répit ou de méditation, où l'industrie commence ; et bien d'autres centres refaçonnés par la croissance.

Les nouveaux horizons deviennent ceux du béton transformé en barrages et en zones industrielles, ceux des vastes plantations qui désignent les riches, et des régions entières où l'industrie agricole des grandes sociétés multiplie les palmiers et les cocotiers. Ceux d'une capitale qui reste l'une des plus modernistes de l'Afrique, étalée derrière le quartier du port, conquérant progressivement l'espace que lui concède la lagune, ébauchant une avenue élyséenne, montant en hauts immeubles. Tout un mouvement de conquête des trois dimensions.

Le paysage sociologique bouge tout autant, par modification du cadre de la vie quotidienne, des vêtements, de la manière d'être ensemble ; par l'activité des organisations qui couvrent le pays de leurs réseaux, et notamment le Parti. C'est à l'occasion d'une mission de recherche en pays Gouro, durant l'été 1958 où je conduisis plusieurs chercheurs sur le terrain, que j'évaluai le poids de l'institution en milieu paysan. Rien ne pouvait se faire sans l'accord, ou la connivence, des représentants locaux du « Grand système ». La nouveauté est aussi introduite par les techniciens du sacré, prophètes, fabricants d'éthi-

que, idéologues populistes, thérapeutes : héritiers directs ou indirects du Libérien inspiré, Wade Harris, qui donna l'exemple de l'audace novatrice il y a plus de soixante ans. La Côte-d'Ivoire a maintenant son Lourdes para-chrétien. C'est Bregbo, ancien village de pêcheurs que le prophète Albert Atcho a organisé en petite cité sainte où il est fait commerce d'eau purificatrice, où la confession publique libère et cure, où la foi du fidèle permet l'insertion économique dans une véritable entreprise. « Monsieur Albert », avec son entourage d'épouses, de parents et d'amis, de fonctionnaires du mystère, gouverne cet univers glorieux. Il convertit l'inquiétude en rites, en ordre, en richesses. Il est reconnu, décoré, célébré - et, chaque année, la fête du 1er Novembre démontre par rassemblements, processions et célébrations, discours et banquets, danses et parades, ses pouvoirs et son pouvoir. C'est alors une image d'Amérique noire, qui redevient plus africaine dès que les décors sont démontés. Le cas reste extrême ; en d'autres régions, des innovateurs religieux plus modestes, qui n'ont pas mis en place des églises du spectacle et des affaires, poursuivent le lent travail du sacré, parallèlement à celui des organisateurs et des constructeurs. Ainsi, coexistent ou se confondent les deux sortes de chantiers, ceux du sens et ceux de la puissance.

La Côte-d'Ivoire me paraît être la partie de l'Afrique où l'histoire présente révèle le mieux ses cheminements déroutants, ses avancées surprenantes et sa manière de servir sous conditions la réussite. Elle semble y sourire aux pragmatismes audacieux. Du pays où a surgi l'initiative de l'indépendance sous la conduite pédagogique de communistes français, elle a fait naître une nation où le refus idéologique conduit à faire outil de tout bois. Du chef baoulé protégé par le bélier des Boigny, Félix Houphouët a gardé la conception religieuse du pouvoir, du parlementaire français, le savoir-faire politicien, du médecin, l'empirisme incitant à ne pas prendre les grands mots pour des grands remèdes. Le défi lancé naguère au Ghana l'a transformé en vainqueur, et non seulement en raison de la disparition de Nkrumah. Sa personnalité m'a toujours attiré, et d'autant plus que l'homme par son apparence discrète semble la contredire ; elle est faite de puissance, d'audace,

d'obstination et de ce talent politique que possèdent seuls les grands manipulateurs de forces sociales.

C'est encore l'incertitude, mais tout a été mis en mouvement ; l'innovation se nourrit d'elle-même, ne serait-ce que par les réactions qu'elle provoque. La société bouge et l'écart s'accroît entre ce pays et ceux du continent où le progrès paresse par impossibilité ou incapacité, et ceux où la décivilisation avance sous la conduite d'autocrates devenus les acteurs d'une histoire à la fois burlesque et tragique. La différence n'en mène pas moins son jeu à l'intérieur, dans l'inégal partage du produit national, des savoirs et des compétences, des commodités et des signes de la modernité ; selon des coupures multiples qui résultent de la localisation et de l'identité ethnique, de l'appartenance aux classes en voie de se faire, du sexe et de l'âge. C'est maintenant le problème. Une bourgeoisie établie ou montante, née du pouvoir et du technocratisme, du capitalisme de l'État et de l'autre, exalte en tous lieux l'entreprise. Elle veille à ne pas couper toutes ses racines rurales, elle donne l'impulsion et mesure encore ses risques. La Côte-d'Ivoire a été l'un des creusets où j'ai vu se préparer ce qu'il faut bien appeler la modernité ; une fabrique qui paraît somme toute moins inhumaine que celles de l'Europe du siècle passé.

Pendant les trente dernières années, ma vie a été associée à celle de certains peuples africains. Ils m'ont « fait » ; ils m'ont donné mes véritables maîtres ; ils m'ont tiré de l'enfermement des civilisations prétentieuses. Je viens d'évoquer des figures célèbres ou notables ; je veux reconnaître ma dette à l'égard de toutes les autres, de tous ceux qui m'ont beaucoup appris au cours des jours, dans la discrétion et la générosité. Des paysans surtout, mais aussi des ouvriers, des jeunes, des lettrés. Ils m'ont révélé des sociétés où la vie collective maintient la place du spectacle, où l'art n'a pas déserté l'univers quotidien, où les revendications du sens tentent par des moyens parfois déroutants de limiter la domination des techniques. Ils m'ont fait reconnaître le rôle de l'imaginaire dans cette recherche, et la force des adhésions qui réduisent ou contournent les obstacles dressés par la pauvreté et les

puissances de domination. Ils m'ont initié à l'expérience la plus complète de la différence, en me permettant de comprendre leurs cultures sans les mesurer au mètre d'aucune autre, en m'imposant de porter un regard plus étonné sur mon propre milieu culturel.

Histoire d'Autres (1977)

Première partie. Le Kaléidoscope

3

Les cercles lointains et proches

[Retour à la table des matières](#)

Dans la topographie de mes souvenirs de nomade, certains d'entre eux ont la forme d'univers paradoxaux, à la fois lointains et proches. Ce sont des lieux où mon dépaysement, qui put aussi être extrême, fut cependant corrigé par la présence de repères, de traces, d'influences qui me les rendaient moins étrangers. J'ai dit comment la Tunisie m'a fait découvrir la parenté des deux rives méditerranéennes. Ma connaissance du Maroc reste plus superficielle, elle a cependant suffi à me donner ces impressions contraires ; et non seulement parce que l'architecte Écochard m'apprit par Casablanca le décodage urbain, et Berque, par sa pratique des paysanneries de l'Atlas, le décryptage des structures rurales.

En fait, la géographie et l'histoire introduisent du connu au sein d'un milieu singulier et difficilement déchiffrable. Le Maroc reste énigmatique, au sens premier du qualificatif ; il est pays de culture et de violence peu domestiquée, de contrastes, d'enracinements africains et de greffes modernistes, de longs affrontements entre le pouvoir et les insoumis. Mes signes de reconnaissance, je les reçus d'abord de ma

curiosité historique ; elle m'avait laissé en mémoire une certaine description du Maroc antique, des jalons berbères et arabes, des souvenirs d'hérésies et une information précise concernant l'action de Lyautey, mais aussi les révoltes paysannes des années 1920 auxquelles fit écho le cri de la solidarité surréaliste aux Rifains.

J'ai toujours eu la curiosité passionnée des paysages, surtout lorsqu'ils sont vus de haut, véritables tatouages distinctifs dessinés par l'histoire humaine sur la surface de la terre. C'est ainsi que j'ai tenté de prendre une première connaissance des plaines atlantiques marocaines où se sont établis les pouvoirs et leurs capitales, Ouest politique surplombé par une « montagne ; génératrice d'indépendances, pays des dominateurs - aristocrates, mystiques, bourgeois. Allant par route de Rabat à Fès, tout ce travail se montre créateur par îlots de vergers et d'olivettes. Un détour par le Sud montagnard fait traverser des forêts que trouent des villes insolites, provinciales et désuètes à la manière de nos stations climatiques du siècle passé - Marie et Azrou. Tout au long de cet itinéraire, le dépaysement s'évanouit.

Il se retrouve au moment de la découverte de Fès, tempéré par cette impression immédiate que j'eus, lorsque la cité idrside m'apparut d'un coup au détour d'une route qui la domine, de la parenté avec une ville d'ailleurs également magnifique. Elle m'était donnée comme Florence saisie depuis les jardins perchés qui la révèlent, comme elle, œuvre d'une dynastie et produit d'une civilisation raffinée et entreprenante, coulée d'histoire dans le creux d'une vallée. Fès la vieille enferme dans ses remparts des rues étroites et tortueuses où survivent des métiers rappelant un artisanat jadis brillant, des foyers où se maintiennent la foi et le savoir, un palais et des demeures où se sont succédées les grandes familles traditionalistes. Plus en amont, c'est l'extension mérinide qui a multiplié les constructions aristocratiques et leurs jardins au contact de nouveaux quartiers populaires. Sur le plateau, l'entreprise coloniale a édifié sa ville de boutiques, de bureaux et de casernes. Cet étalement et cet étagement montrent, aussi clairement que la sédimentation au géologue, la succession des apports de travail

collectif et de civilisation. Ce qui s'accumule malgré les affrontements. L'épaisseur d'un passé qui naît avec éclat à l'époque où l'Europe se refait lentement sous l'impulsion carolingienne. Je suis arrivé à Fès un vendredi, peu avant le milieu du jour, et je vis soudain une vaste cité tout entière soumise à la religion. Les minarets, où sont hissées des bannières, signes lancés de l'une à l'autre des mosquées, imposent leurs voix ; ce sont les appels des *muezzins* qui se répondent, se grossissent les uns des autres, et étouffent la rumeur montant des quartiers. Un instant, toute une agglomération devient prière. Sous la conduite du sociologue A. Lahlou, je tentai d'entrer dans la grande mosquée Qarawiyyîn ; elle me fut interdite malgré l'astuce de mon guide, car il apparaissait aux yeux de tous que je n'étais pas un homme de la foi. Une autre civilisation m'imposait sa clôture ; mais la ville ancienne, avec ses quartiers primitifs des Andalous et des Kairouanais, m'ouvrait imaginativement, de l'Espagne à la Tunisie, cet espace méditerranéen pour lequel j'ai tant d'attachement.

Mon dernier séjour au Maroc, voici peu d'années, se situa à Marrakech ; cité déjà saharienne, plantée dans une plaine où végète une médiocre palmeraie et que dominant les reliefs du Haut Atlas. C'est presque une oasis, piquée de minarets, où la première impression lorsqu'on y accède est celle du mouvement des couleurs - du gris-rose au rouge, au violet passé, selon l'heure. La ville se donne comme décor et spectacle ; elle est la richesse des pauvres qui peuplent ses rues et des fuyeurs du monde industriel qui les ont rejoints. Autrefois capitale d'un empire, âgée de neuf siècles, témoignage de l'extraordinaire épopée des Almoravides, Marrakech me reportait aux cultures que j'avais fréquentées depuis les rives du fleuve Sénégal jusqu'aux régions de l'islam ibérique. Une histoire de grande force où la religion assurait la conduite des arts et des armes, provoquait les mouvements des pouvoirs - et les révoltes, dont celle des puritains almohades qui imposèrent le classicisme austère dont témoigne la mosquée de la Kutùbiyya. Des vestiges, des monuments ruinés, des œuvres spécifiques des périodes successives évoquent l'alternance des entreprises créatrices et des saccages, des temps de paix et des temps d'affrontement, des ex-

pansions et des déclins. Le récit des péripéties de l'Occident musulman se trouve là, fixé ou inscrit dans la brique, la pierre ou les lieux. Les palais cachent les gloires effacées, dont la plus récente, abattue par la décolonisation, fut celle du Glaoui.

Marrakech reste un centre religieux - autrefois ville d'écoles dont la medersa de Ben Youssef rappelle l'éclat, aujourd'hui foyer d'une religion populaire vécue dans la relation aux saints, commémorés par les sanctuaires et les nombreux tombeaux, et dans une expérience mystique naturelle. À certains moments du jour, il m'apparut que la cité appartenait à son peuple, maître des quartiers, des souks, des places. Tout devient alors élément d'une vaste scène où se jouent toutes les pièces du théâtre social. Le travail lui-même semble une part du jeu, bien qu'il soit souvent rude comme celui des teinturiers manipulant les colorants à l'odeur âcre qui leur corrodent la peau, mais étendant pour le séchage les nappes de fils teints qui déploient au-dessus des ruelles leurs couleurs somptueuses. Dans les rues marchandes, sous les claies protectrices qui répartissent les taches d'ombre et de lumière, c'est la montre des produits entassés, la coulée incessante des passants, l'accomplissement des multiples rituels de la vie quotidienne. Mais à Marrakech, le lieu par excellence est Jemâa el-Fna, sorte d'esplanade au débouché des souks. Les personnages du réel et de l'imaginaire s'y mêlent et les cultures y coexistent. Les porteurs d'eau revêtus du costume de leur corporation la parcourent en agitant des clochettes ; les possédés-danseurs *gnaouas* et les charmeurs de serpents font du sacré et de leur art un drame ; les conteurs provoquent l'irruption du fantastique au centre du cercle formé par les badauds silencieux ; les mystiques entourés d'objets insolites et d'oiseaux au riche plumage racontent et miment leur version de la création. C'est la fête des vraies cultures populaires, y compris celle qui se dit par les livres et magazines composant à même le sol l'éventaire des libraires de fortune. Nulle part, autant qu'à Marrakech, je n'ai pu voir l'univers social se présenter tout entier sous les aspects d'un théâtre collectif où chacun tient, à la fois, les rôles de l'acteur et du spectateur.

Voici quatre ans, je retournai à Marrakech pour participer à un colloque traitant du rapport de la tradition à la modernité. Le thème paraissait académique, il fut politique et ne pouvait pas ne pas le devenir. Les participants marocains, universitaires alors tenus en bride et hommes de culture créant sous conditions, montrèrent l'envers du décor. Un autre jeu plus violent où la tradition prenait la figure du peuple et la modernité celle de la classe du pouvoir, où le draine exprimant l'affrontement de ces deux acteurs se substituait à la dialectique des deux concepts. L'espace clos de la réunion s'est ainsi transformé en lieu de libération par les mots, les idées et les rêves.

Ce contraste de la liberté privée, et ainsi confinée, et de la contrainte publique, ravageuse des initiatives et du non-conformisme, je le retrouvai ailleurs. Partout où la marche forcée au progrès s'accomplit par le progrès de la force et la soumission populaire. En Iran, où je me rendis au cours des années 60, alors que la révolution blanche à peine née commençait à se ternir, il s'était établi. Dans la « bonne société », beaucoup pouvait être dit ; dans les autres milieux, tout devait être tu - et leur simple fréquentation prenait une signification subversive, comme je m'en aperçus en parcourant les quartiers pauvres de Téhéran. Un code subtil régissait les relations entre notables ; il tenait à leur place, en marge ou en dessous, les nouveaux promus issus des classes moyennes. Aux grands, beaucoup était permis, et des stratégies subtiles combinaient en associations changeantes leur fidélité inconditionnelle, leur ralliement, leur esquive ou leur dissidence. Ils avaient eu la possibilité de flirter avec le marxisme, il leur était interdit de l'épouser. Ce devait être, au plus, une éducation politique à la manière de nos éducations sentimentales bourgeoises de naguère. Avec le même risque : la mésalliance, qui conduit à l'exil.

L'Iran est un pays de contrastes extrêmes. À commencer par ceux que révèle le survol géographique, des rives aimables de la Caspienne aux montagnes vives et nues des régions moyennes, aux terres brûlées du Sud, d'où jaillit l'huile de pétrole. Dans ces cadres si différents, se sont casées des sociétés multiples et mal liées, tenues par la main forte

des pouvoirs centraux successifs, par celle des dominations locales tirant les fils du clientélisme. Tout se mesure en termes de distance, d'écart, et non seulement les inégalités qui marquent les conditions sociales : nomades des tribus et citadins des vieilles cités, villages en voie de déféodalisation et centres industriels soumis aux féodalités modernes, pratiques archaïques et techniques de pointe, dénuement et ostentation, mysticisme et raison technocratique. Cette liste des séparations, qui définit aussi les savoirs et les hiérarchies, est incomplète. Elle permet néanmoins d'évoquer les effets des poussées modernistes, une avancée du progrès matériel, par le moyen de l'inégalité et de l'ambiguïté, qui procède à la façon des conquérants.

Ce que fut historiquement l'Iran, et dont il a gardé plus que les traces : un espace où se répandirent et d'où naquirent les conquêtes ; le lieu de l'une des plus longues histoires, brassant les peuples, mêlant leurs civilisations et prélevant chaque siècle son tribut de sacrifices. Le rêve de la puissance et de ses fastes s'est poursuivi au-delà de ces nuits que furent les temps des défaites et des déclinis. Dans les ruines encore grandioses du palais de Darius, à Persépolis, sous les tombeaux des Grands Rois construits dans la falaise dominant le plateau où s'étendait la capitale, une cité précaire de toile a abrité les gouvernants de la plupart des nations actuelles, venus assister à la commémoration de la première naissance de l'empire. Le cérémonial, dans le déploiement des spectacles mimant le passé, affirmait une continuité à travers les millénaires. Le pouvoir veut maintenant conquérir l'avenir comme ses prédécesseurs avaient conquis l'espace et les peuples qu'il portait.

Les coûts de l'histoire finissent toujours par être oubliés. Il subsiste des souvenirs transposés, des traces brillantes et des oeuvres monumentales. Les uns et les autres entretiennent un éclat qui peut masquer la misère des hommes présents, comme fait la grande lumière sur les lieux où campent les cultures de la pauvreté. En Iran, la tentation de céder au plaisir du passé est constante ; sauf à Téhéran, où la médiocrité d'une grande ville agitée se reproduit jusque dans les extensions modernistes. Les courants de l'histoire y ont cependant charrié le plus

fabuleux des trésors, conservé dans une sorte de crypte bancaire fortifiée ; avec une ostentation et une désinvolture qui désignent les richesses extrêmes : joyaux des dynasties, armes, parures et bijoux y brillent auprès de récipients emplis de grosses pierres précieuses en vrac. C'est le commencement d'une fascination qui se renforce à mesure que progresse le voyage à travers les sites illustres : Ispahan, Chiraz. À chaque étape, le bazar et les rues populeuses imposent le retour à une réalité quotidienne qui peut aussi, tant l'effet de transposition reste durable, être vue comme un spectacle. Celui de l'inattendu et de l'instant.

Les pays de la longue histoire génératrice de civilisations monumentales, puis de déclins, puis d'un présent surgi par l'action des forces de transformation, suscitent des impressions mêlées et des sentiments ambigus. Je me suis rendu en Égypte lorsque le souvenir de l'opération de Suez (« la triple et lâche agression ») était vif ; la nation se trouvait maintenue dans un état de demi-mobilisation. Les édifices publics, et notamment les ministères, les immeubles de la Radio et des Télécommunications restaient sous protection militaire. Les mouvements de personnes s'effectuaient sous contrôles ; dès le débarquement à l'aérogare du Caire, le filtrage s'effectuait à l'aide de listes de suspects, si nombreuses qu'elles constituaient une série de gros volumes noirs inquiétants. La capitale m'apparut dès l'abord comme le lieu où se combinaient, par le jeu des grands rassemblements humains, les rituels spécifiques des liturgies politique, nationale et religieuse. Nasser se situait au centre de cette entreprise syncrétique, manipulateur de certitudes d'âge différent (et peu compatibles) autant que de forces sociales. L'idéologie, sacralisée gouvernait, la technologie du développement s'y subordonnait. Celle-ci, héritière peut-être inconsciente de l'œuvre des saint-simoniens modernisateurs de l'Égypte, nourrie d'un socialisme fluide, pouvait aspirer à devenir une religion de remplacement. Durant ma visite de l'agglomération cairote, et sur le parcours qui me conduisait du Caire à Alexandrie où s'échelonnaient les organismes de mise en valeur agricole, j'ai été sensible à cette foi

technicienne exprimée par mes guides. Ils étaient, à leur manière, les auteurs d'un nouveau lyrisme.

Les permanences me devinrent ensuite évidentes, autant que les changements. Certaines d'entre elles étaient insolites, ou mineures, comme ces traces de l'influence française qui subsistaient dans les affichages, les dénominations des étalages de marchés et de boutiques, la survie d'une presse marginale écrite en notre langue. Témoignages ténus d'une emprise culturelle et technique qui eut des effets révolutionnaires dès son origine et qui, maintenant, se meurt doucement, avec la vieille élite lettrée en voie d'effacement.

Les maintiens les plus significatifs étaient d'une autre sorte ; ils révélaient les limites de l'expérience révolutionnaire, ou néo-moderniste, des militaires. Ils concernaient l'ordre des classes sociales et leurs formes de culture propre. La minorité privilégiée avait été atteinte et ses avantages matériels rognés, mais elle conservait une puissance et restait une détentrice de « modèles » en fait de manières de société. Dans les clubs de style britannique fréquentés par les officiers, lors de réceptions officielles ou privées données dans des hôtels situés auprès des pyramides, je vis que les vieux usages étaient respectés jusque dans le détail. Le vêtement de la révolution déposé au vestiaire, les convenances passées reparaissaient. Je le constatai sans surprise ; en d'autres pays ouverts aux grands changements, j'avais fait la même constatation. Après les ruptures, lorsque le pouvoir s'établit, se consolide et engendre sa propre classe, il requiert un décorum et impose des conventions. Il s'inspire souvent des façons des dominants évincés plus qu'il n'innove, comme si le registre des codes marquant la supériorité demeurerait immuable. Les permanences établies en profondeur se trouvaient ailleurs, dans les campagnes. Mes incursions dans les villages du delta, nombreux et grouillants d'enfants, me montrèrent la vigueur des ajustements anciens, l'ordre des paysages et des traditions. Celles-ci assuraient la défense de paysanneries qui avaient su traverser les événements et les régimes, se maintenir malgré les assauts et les défis - y compris ceux de la longue pauvreté matérielle.

Ces scènes rustiques étaient bien davantage que la réalisation actuelle des images illustrant les narrations de voyages en Orient autrefois à la mode. Elles affirmaient néanmoins une continuité qui établissait une parenté, sans doute trompeuse, avec les représentations de la vie quotidienne de l'Égypte antique. Celles que je découvris dans le bric-à-brac du Musée du Caire, où le désordre rendait moins écrasant l'éclat des trésors illustrant les grands règnes. Et sur les chantiers de fouilles prospectés par les archéologues. Ceux-ci m'ont donné ma première connaissance directe, sur les lieux, de ce que furent des civilisations si monumentales, que celles de notre passé, par leurs œuvres, semblent presque miniaturistes. Constructions d'hommes mobilisés en masse et soumis, elles ridiculisent l'échelle humaine. Mais des enfants, pour la collecte de quelques sous, les réduisent à la mesure d'une escalade désinvolte et téméraire : ils grimpent jusqu'au sommet de la grande pyramide et dévalent la pente en courant à se rompre le cou. C'est plus qu'une démonstration pour touristes inconscients et épatés.

Je reçus d'un séjour au Mexique, en 1965, des impressions semblables ; je pourrais titrer : d'une pyramide, l'autre. C'est ici Teotihuacán, que je visitai sous la conduite d'un ami compétent, le sociologue Rodolfo Stavenhagen. Il m'avait auparavant donné la meilleure des préparations, par un enseignement tiré des séries d'œuvres d'art précolombiennes rassemblées par son père ; au temps où le travail des paysans les expulsait de la terre labourée avec la pierraille néfaste aux cultures. Une collection d'une exceptionnelle richesse en avait résulté ; Malraux vint l'examiner, il en fut ébloui et nota cette illumination sur le livre réservé aux visiteurs illustres. Je reçus plus tard en don une statuette, une petite « divinité » aux bras brisés qui a matérialisé mon initiation. Mon entrée dans un espace culturel que je connaissais peu. Teotihuacán, c'est une part du vaste domaine aztèque que les histoires successives ont fait, ravagé, remodelé. Il en a résulté une sédimentation, des reliefs, une morphologie du terrain où se fondent les édifices usés qui rendent le travail des siècles comparable à celui des agents géologiques. Le temple-pyramide, lorsque le ravage du conquérant ne l'a pas abattu, porte encore témoignage. Sa montée correspond à celle

des poussées guerrières, des autels superposés selon l'ordre des dieux introduits par les vainqueurs, pour aboutir au dernier degré où s'accomplissaient les sacrifices humains - jusqu'au moment où le maître espagnol tenta d'y jucher les pierres d'une église chrétienne. Ces étagements marquent le prix payé par les hommes aux victorieux, le droit d'accès à de nouvelles périodes. Aux alentours des sites devenus touristiques, un petit peuple de marchands mystifie dans la dérision ; faux-monnayeur du passé, il déambule en proposant des pièces d'art qui sont pour la plupart des copies maquillées.

L'autre époque, celle que l'Espagne fit naître par la violence armée d'une foi exclusive, se désigne d'abord par les églises qui jalonnent le territoire conquis. Elles sont si nombreuses que la densité du sacré paraît avoir dépassé celle de la population ; parfois regroupées, vétustes et désertées, dans des régions maintenant peu peuplées, elles forment des sortes de villages de Dieu réservés à des ombres. Elles sont belles pour la plupart. Elles sont parfois pauvres, ravagées par l'âge, poussiéreuses et dépouillées. Elles sont à l'image des prêtres qui les desservent : miséreuses avec hauteur, habitées par des forces et des passions. Dans les maisons voisines, encore plus démunies, où le silence tombe avec la chaleur, les paysans s'abandonnent à cette domination protectrice ; et l'odeur du *pulque*, l'eau-de-vie ou « eau de rêve » des pauvres, atteint par bouffées les ruelles. C'est le temps de l'interminable attente des villageois, héritiers des acteurs des épopées paysannes du siècle passé dont les fresques de Diego Rivera ornant les murs du palais national de Mexico glorifient certains épisodes. J'ai commencé à les rencontrer au long de l'itinéraire vagabond me menant de Mexico à Cuernavaca - où je n'accordai alors qu'une attention polie à l'expérience mystico-sociale qui s'y accomplissait. C'est plus tard, par le souvenir de ces scènes et de ces visages, que j'établis la correspondance avec Ivan Illich, sa face marquée et son regard ardent. Les lentes appropriations populaires du christianisme colonial ont donné aux lieux sacrés des aspects déconcertants. Notre-Dame-de-Guadalupe, à Mexico, est l'un d'eux, où une vierge espagnole fort révéérée devint la vierge mexicaine associée à la population métisse.

Par une analogie peu explicable, je l'assimilai à l'église-forteresse des Saintes-Maries-de-la-Mer où la Sarah gitane porte l'or lourd des ofrandes. L'esplanade de la Guadalupe reste la place des mystères, de l'accomplissement des espérances rêvées et du jaillissement de sources culturelles jamais taries ; il s'y déroule des rituels peu catholiques, et il s'y danse une foi qui livre de belles filles à la possession de l'Esprit, il s'y joue parfois des drames historiques inattendus -comme celui dont je fus le spectateur, qui opposait des personnages déguisés les uns en Maures, les autres en chrétiens, dans le jeu espagnol de la Reconquête.

Le Mexique officiel est lui aussi récupérateur de tous les passés, en exaltant ceux qui sont de naissance autochtone ; ce qui l'établit dans la situation paradoxale de se montrer « culturaliste » à l'égard des Indiens disparus, et « indigéniste » dans sa relation à ceux d'aujourd'hui. Le nouveau Musée d'anthropologie de Mexico a donné un temple moderne à ces cultures saccagées ou presque effacées ; tant d'œuvres éclatantes, ou plus modestes mais parfaites, y sont en montre que j'en oubliai ma haine des objets encagés. Les guerres paysannes et les héros révolutionnaires, eux aussi, occupent une large place dans les créations plastiques suscitées par les pouvoirs ; les ruines de la maison de Zapata reçoivent, par les soins du gouvernement, l'abri d'une construction de béton et les légendes entretenant dans les *pueblos* le souvenir du chef de révolte deviennent une sorte de littérature paysanne protégée. Les thèmes indiens, dans leurs formes, leurs agencements et leurs couleurs, ornent les bâtiments publics ou s'incorporent à l'environnement de la vie quotidienne. C'est une part de la politique commémorative, celle qui entretient une indianité diffuse et confuse. L'autre part contribue à maintenir en la domestiquant-la tradition révolutionnaire, à exalter une histoire nationale turbulente et souvent indécise. Une longue et large avenue de Mexico est dédiée au souvenir des insurgés, une belle promenade à l'espagnole est flanquée des statues de personnages illustres et quelques socles vides attendent les figurations des gloires à venir. Tous les passés se retrouvent casés dans cette ville de villes qu'est aussi Mexico. Dans les vieux quartiers et les écarts où se découvrent les marques, les savoir-faire et le « savoir être » d'un peu-

ple qui paraît presque conforme à son image, et où je fis pèlerinage à la modeste maison qu'occupa le peintre Rivera, visite dont il me reste en mémoire des couleurs simples : du rouge dans les pièces carrelées, des bleus sur les toiles, et alentour tous les verts d'un petit jardin touffu. Dans les quartiers neufs, Mexico combine la passion monumentale des Précolombiens et la grandiloquence urbaine des « Américains ». Sur le sol ou en hauteur, tout paraît aménagé et construit hors de mesure. Il faut grimper, car la ville continue de hausser son altitude, ou parcourir des espaces en expansion dont les taxis collectifs tracent les dimensions principales. Même la *Plaza de Toros* a la taille d'un stade géant ; j'y assistai, placé sur les derniers gradins, à une suite de mises à mort où se produisait El Cordobès ; j'y subis plus l'effet de la foule immense que celui de l'art du matador, tant ce dernier était amenuisé par le jeu de la distance.

Personne n'aborde le Mexique sans être porteur d'une imagerie intérieure. Je n'échappai pas à la règle, d'autant que je venais satisfaire une curiosité avivée par mes collègues américanistes ; je comptais sur l'influence de mes amis du *Colegio de Mexico* et de l'université, dont Rodolfo Stavenhagen et Pablo Gonzalez Casanova, pour parvenir à tracer mon itinéraire à l'intérieur du pays réel. Je n'avais pas encore éprouvé à quel degré le Mexique peut être une terre propice à l'imaginaire, faire de celui-ci sa nourriture et en nourrir ceux qui s'y attachent. Je débarquai avec des souvenirs, quelques connaissances et des émotions en vrac. Les premiers tenaient pour une part à mes enracinements familiaux. J'ai déjà évoqué l'ancêtre paternel qui entra en désobéissance lors de l'expédition française du siècle dernier et servit de modèle à mes propres révoltes, il me faut y ajouter certains membres de ma famille alliée - des « Barcelonnettes » aventureux dont les descendants sont établis à Mexico ou retournés dans la petite ville des Alpes-de-Haute-Provence où ils contribuèrent à former le quartier des « Mexicains ». Mes connaissances étaient d'abord de caractère ethnologique et sociologique, entretenant d'ailleurs une illusion sur la nature des communautés paysannes et leur assise foncière, *l'ejido*. Elles portaient à un moindre degré sur l'art ancien, car je n'avais guère eu de

curiosité que pour l'« écriture » décorative inscrite sur certaines des pièces. Elles étaient davantage littéraires, sous l'influence des œuvres mexicaines de D.H. Lawrence et celle, directe mais tardive, d'Octavio Paz. Mes émotions avaient pris forme par la recherche d'une préfiguration mexicaine des révolutions du tiers monde, qui ne pouvait pas rester indifférente à la transposition qu'en ont faite les grandes mythologies cinématographiques - le *Viva Mexico !* d'Eisenstein et, au degré inférieur, le *Viva Zapata !* de Kazan. Par une sorte de hasard ironique, je me trouvais à Mexico lorsque Louis Malle achevait de tourner son film *Viva Maria !* ; Brigitte Bardot et Jeanne Moreau, bien involontairement, m'incitèrent à tempérer mon enthousiasme et à mieux prendre la mesure relative des faits et de la parodie. Il y avait aussi Trotski, imaginé en son exil mexicain et, dans l'attente du coup qui porterait sa mort, resté le théoricien et l'incitateur d'une révolution nulle part accomplie. Mes amis, Pierre et Denise Naville, qui assurèrent un temps son secrétariat, m'avaient permis par leurs confidences de mieux me représenter sa figure.

Le Mexique, c'est d'abord la forme déconcertante que peut prendre la révolution. Souvent tentée, toujours tentante. Elle relève de la référence et de la révérence ; elle définit le parti qui a acquis le monopole politique en l'institutionnalisant, jusque dans sa propre dénomination ; elle est une part du fonds culturel, et les idéologies s'affrontent comme des exégèses portant sur sa vraie et ses fausses interprétations. Après avoir trouvé son mouvement dans les choses, elle paraît établie dans les mots et les calculs qui font les pouvoirs. Puis elle surgit, le temps d'un éclat, dans une explosion paysanne, une action subversive urbaine ou une révolte étudiante.

Le Mexique, c'est aussi le pays où s'exerce une inépuisable poussée de la vie, tantôt silencieuse, tantôt intempestive dans sa violence et ses manifestations. Il faut cette force - et le support d'une tradition - pour moquer ou narguer la mort à un point qui ne se retrouve dans aucune autre civilisation, en faire la compagne de presque tous les instants : puisqu'elle donne sa silhouette aux jouets, sa figure aux masques et

ses formes aux sucreries. C'est la force collective de ces États-Unis du Sud du Rio Grande qui voudraient relâcher l'emprise de ceux du nord en empruntant leurs procédés. C'est peut-être davantage la force de la diversité, qui fait du pays un univers métis malgré le maintien de ségrégations. C'est surtout la vigueur de cultures populaires encore créatrices, porteuses d'héritage et de rêves, provocatrices de fêtes. Elle se mesure dans les circonstances de la vie quotidienne : l'animation nocturne d'un quartier, les cent scènes d'un marché, le parc d'attractions au voisinage de Mexico où circulent sur des canaux les barques décorées chargées de musiciens, de colporteurs et de familles venues se réjouir.

Je reconnus plus clairement ce que le Mexique m'avait apporté par comparaison avec mon expérience du Brésil, où j'allai enseigner durant notre été 1975. Dès l'arrivée à Rio de Janeiro, je subis le choc de la grandeur du site - l'une des baies les plus célèbres par la succession de ses plages et sa poussière d'îles, des montagnes rudes (les *morros*) et des quartiers au modernisme agressif - et celui de l'inachèvement d'une ville dévoreuse aux frontières mouvantes. Tout bouge dans une cohue humaine et une agitation mécanique qui multiplie les bruits, dans une activité qui lève dès la fin du jour une brume marine et industrielle où éclatent les lumières de toutes les couleurs. C'est alors le moment où s'animent les *favelas* étagées sur les pentes, des cités précaires et pauvres aux maisons imbriquées et souvent belles par le génie du bricolage. C'est aussi l'heure où le plaisir prend possession de la rue, où scintille la flamme des bougies qui, collées au sol ou au sable, marquent les domaines des cultes consacrés aux divinités populaires, où l'instant retrouve une saveur. On entrevoit alors ce qui vit sous les apparences moins aimables du développement forcé et des raisons d'État : une manière d'être, une « astuce » dont chaque Brésilien fait le moyen de la sauvegarde individuelle, une capacité festive qui aboutit ici à l'explosion totale du carnaval. Chacune de mes reconnaissances me faisait mieux percevoir la manière dont Rio avance, en poussant des audaces architecturales, en absorbant des agglomérations voisines, en laissant subsister des îles de l'histoire. Ces dernières se découvrent

par recherche ou hasard : forteresse oubliée, église perchée de la Ca-tête ou église cachée, rue aux demeures anciennes masquées par des arbres devenus monuments, belles boutiques coloniales aux boiseries sombres et luisantes, maintenant transformées en restaurants. Par la grâce du site, partout se glissent des coulées de verdure qui forment des jardins tropicaux ; et l'on peut découvrir auprès d'une cascade un autel dédié à la plus révéérée divinité des Eaux. Toute proche, la réserve forestière de la Tijuca abolit totalement la ville en dressant ses écrans végétaux.

Rio continue à séduire, São Paulo inquiète et incommode -énorme machine à produire et à polluer qui impose de s'enfermer, afin d'être protégé, et agresse physiquement le nouveau venu. C'est une anti-nature. L'accès par avion le révèle ; l'aéroport national s'étend en pleine ville, on y plonge à l'arrivée comme dans un trou de béton, pour attaquer une piste surplombant une avenue toujours encombrée par le trafic automobile ; l'aéroport international de Campinas, situé à une centaine de kilomètres, donne l'impression d'une escale d'altitude des tropiques secs, mais le trajet routier jusqu'au centre de São Paulo fait défiler les paysages ravagés par les déchets de l'industrie, et les concentrations ouvrières. C'est ici, plus qu'à Rio, une agglomération en création continue qui se montre, une croissance qui s'effectue à la manière d'une progression militaire, la matérialisation d'un ordre industriel à la main de justice lourde. Toutes les hiérarchies - des races, des classes, des quartiers - expriment ce dernier et régissent les codes sociaux. Le luxe et la pauvreté sont poussés aux extrêmes. Mais la contestation est sous-jacente, et non seulement politique : ruse quotidienne, violence partout menaçante dans la rue, transposition imaginaire dans les *terreiros*, ces enclos sacrés où descendent les esprits possesseurs, fête par laquelle les corps expriment une liberté. Il subsiste aussi des usages de la vie privée, bien qu'on y mette plus de réserve qu'à Rio, qui entretiennent les qualités d'accueil et de générosité. Elles m'ont donné des amitiés.

La ville ne m'a guère paru propice à la flânerie exploratrice ; pas davantage que les grandes cités nord-américaines auxquelles elle ressemble. Elle écrase par ce qui est bâti, elle multiplie les obstacles par ce qui est en construction. Le domaine universitaire de la puissante et brillante université de São Paulo illustre cet inachèvement et les contrastes qu'il crée : une entrée flanquée de beaux immeubles, dont celui abritant les enseignements de science administrative et pénale ; de larges avenues débouchant sur des ronds-points à sculptures et fontaines lumineuses ; des longs bâtiments de style nouveau ; puis des chantiers, des constructions dites provisoires abritant, avec les sciences sociales, les savoirs en marge. Il n'est guère d'« îles » dans cette vaste étendue urbaine. Du côté moderniste, les centres commerciaux avec leurs couloirs, leurs niveaux, leurs vitrines en créent l'illusion ; des pauvres y circulent comme dans un territoire mythique où devrait se réaliser la promesse des richesses. Des sections de rues marchandes prennent l'allure de conservatoires. Du côté de la tradition, ce sont surtout des musées. Celui des arts modernes occupe une position centrale et dominante ; il accorde ce qu'il donne à voir aux sections de la ville qui apparaissent à travers ses murs vitrés. Celui de l'art sacré est à distance, occupant partiel d'un beau monastère édifié au XVIII^e siècle ; il ouvre sur un jardin où se cache un édifice protégeant des tombeaux. Le lieu est discret, peu fréquenté ; il est « habité » par des œuvres exceptionnelles. J'en sortis fasciné et épuisé, comme si les églises baroques d'Ouro Preto et celles du Nord-Est m'avaient d'un coup et ensemble exposé leurs trésors.

La religion, la technique conquérante, la nature se combinent en des formules différentes pour composer les aspects du Brésil ; une diversité dont seul le voyage aérien, au cours de milliers de kilomètres, permet de prendre un aperçu. Rien ne s'y définit à petite échelle, rien n'y rappelle l'Europe à la surface dessinée jusque dans les moindres détails. Lors de mon voyage de retour à Paris, dès le moment où nous avons survolé la France, mon voisin de route - un jeune Brésilien effectuant sa première traversée - ne cessa de marquer son étonnement ; il découvrait à travers les hublots une terre entièrement ordonnée, un

univers miniaturisé semblable à celui que j'avais vu au Japon par le même effet de décalage. Chez lui, les régions sont plus vastes que nos pays entiers et le « progrès » avance en certaines d'entre elles à la manière rude des pionniers mécanisés.

L'Amazonie est une enclave, verte par la forêt, brune et aussi noire par les eaux ; une route internationale l'a rompue, traçant la voie des nouvelles colonisations, imposant aux Indiens la défense par la fuite ou des cantonnements qui les folklorisent, provoquant la colère des écologistes et la rage rentrée des ethnologues ; et la ville de Manaus sort d'un lent et moite déclin pour devenir une curiosité économique - une zone franche intérieure. Le Nord-Est est un autre monde, encore engagé dans son histoire profonde, bien que le pétrole et le tourisme semblent vouloir le mettre à l'heure productive. Il émerge à peine des âges coloniaux. Il reste installé dans l'excès. À commencer par celui de la nature qui a fait le *sertão* couvert de hauts buissons d'épineux denses à l'intérieur desquels les *vaqueiros* avancent en poussant leurs chevaux caparaçonnés de cuir, la nature qui engendre les sécheresses provoquant les exodes de la faim et de la soif ou les inondations emportant tout dans les coulées de boues. Dans l'instant, la grandeur et la beauté des paysages entraînent à l'abandon et à l'oubli : baie de Tous-les-Saints à Bahia; colline d'Olinda à Recife ; longues plages de Fortaleza où sont échoués le soir les radeaux des pêcheurs : les *jangadas*, reliefs fantastiques devenant des pièges à couleurs au Ceará intérieur. Dans ces espaces, les hommes ont placé leurs propres excès. Ceux des grands propriétaires, naguère chefs de bandes armées par la force desquelles ils établissaient leurs frontières et leur ordre; ceux des révoltés en armes, bandits de demi-honneur et héros populaires parce que vengeurs, dont le plus célèbre et le plus chanté fut Lampião. Ceux des passions, ceux des fêtes et des voyages imaginaires effectués au rythme des danses de possession. Tout s'accomplit dans l'intensité.

Je fus impatient d'atteindre Bahia, j'avais depuis longtemps désiré connaître ce lieu de la rencontre des Amériques et des Afriques. Ro-

ger Bastide, Pierre Verger et, plus récemment, Jean Ziegler avaient avivé ma curiosité. Je découvris ce que je n'avais pu imaginer : le recul dans un monde tropical métis, créole, tout empêtré dans le passé, pris dans la religion et le rêve, pauvre auprès des richesses reçues de l'histoire et des riches du temps présent, mais nourrissant des savoirs, des arts et des manières de vivre sans fadeur. Des hauts quartiers de la ville, on descend par ascenseur géant au niveau du port des pêcheurs, d'un marché aux fruits, du *Mercado*, beau bâtiment ancien à étages qui abrite des boutiques et un restaurant marin dont l'un des murs expose la liste peinte des visiteurs illustres. C'est là où se trouvent les commerces de « feuilles » - d'herbes, d'épices, d'objets, de poupées de fibres et de statuettes en plâtre peint dont la plus recherchée est celle de la déesse de la Mer, Yémanjá, et de tout ce qui est nécessaire aux cultes populaires ainsi qu'aux pratiques parallèles. Des vieilles et majestueuses femmes noires, savantes en connaissances cachées, tiennent ces étalages, se liant à leurs clients par une connivence et des signes. Au loin, à travers l'écran des voiles tendues des barques - les *saveiros* - et des goélettes, s'aperçoit une longue île, qui porte un espace mystique révérend : c'est Itaparica. Alentour, se tient une fête permanente aux jeux changeants; en plusieurs endroits, des matrones préparent les *acarajé*, beignets rituels qui lient la cuisine des hommes à celle des divinités et des esprits ; des belles « filles de saints » vêtues à l'ancienne, avec les jupons empesés, parées de broderies et de couleurs, circulent en collectant l'argent destiné à leur groupe de fidèles. Ici, des hommes jeunes donnent le spectacle d'une lutte savante, d'une acrobatie et d'un affrontement sortis du champ du sacré et descendus sur la place publique. Là, des orchestres utilisant les instruments nordestins produisent la musique du peuple et rythment le piétinement des badauds; ils donnent une voix aux œuvres les plus célèbres, également diffusées par la littérature de *cordel* - ces cahiers de textes, illustrés par des bois gravés, qui sont mis en montre, suspendus à une corde. Autour, un peu partout, on bade en paradant, on bavarde, on chaparde.

Le centre historique de Bahia est fait de belles demeures aux façades

des repeintes encadrant la place du Pilori, et de ruelles avoisinantes où logent la misère, le commerce des cercueils pompeux, la brocante et la prostitution loqueteuse. Un havre n'est ouvert qu'au petit matin, le temps d'une messe : la belle église vieillissante du Rosaire, simple, toute bleue, que l'usage désigne comme celle des esclaves. La grande place de ce quartier est celle de la cathédrale, la *Sé* ; au-dedans, des faisceaux de cierges allumés l'éclairent ; au-dehors, elle paraît terne face à l'église-monastère de Saint-Francis qui attire tous les visiteurs. Ici, dès l'entrée, on n'en croit pas ses yeux ; on doute de la réalité, et l'on n'aurait jamais pu rêver ce qui se voit. Tout est paré d'or ; dans la montée des colonnes torsadées, le déploiement des revêtements muraux traités en ronde bosse, la masse des autels, le métal, les pierres précieuses prennent une vie et fascinent. Le grand art, jusque dans les thèmes décoratifs mineurs, et l'éclat, jusque dans les détails, ont exprimé la puissance et la gloire du catholicisme luso-colonial. Tout autour, d'autres églises, des cloîtres, des couvents désaffectés, des placettes à décoration religieuse rappellent que ce royaume a bien été établi dans la richesse.

L'Église des puissants a fait bâtir celles des souffrants : *candomblé* et *umbanda*, ouvertes aux dieux des pauvres, des descendants des esclaves et des relégués. Elles forment elles aussi des royautés, mais ce sont celles de l'imaginaire. Le sociologue Machado Neto m'a introduit dans l'une d'entre elles, campée sur une pente ravinée où les maisons de guingois et les jardins recréent un paysage africain. Un petit préau cimenté adjoint à une habitation est le lieu du culte. C'est là où les tambours du *candomblé* appellent les esprits ; les femmes, vêtues selon l'usage ancien et portant leurs parures rituelles, dansent dans l'attente de la chevauchée mystique ; une très vieille femme, la « Mère », belle et souveraine, règle le cérémonial et veille à distance au respect des civilités. C'est simple et monotone en apparence cette ronde des femmes autour du poteau central, *mitan* ; mais chaque geste porte sens, devient l'élément d'une liturgie complexe, et le langage tambouriné impose une obsédante communication. Un public entoure l'espace sacré, hommes et femmes, garçons et filles, noirs, métis, blancs. Le

rythme le tient, le message lui vient. Un jeune homme nègre se convulse, est propulsé vers l'espace de danse, il est pris. Mes amis universitaires suivent la cérémonie avec une grande tension intérieure ; je me sens lentement envahi.

Le vieux cœur de Bahia est caché dans un tissu moderne qui ne cesse de s'étendre : Salvador. Les affaires, l'industrie, le tourisme : ce qui se matérialise en hauts bâtiments, en hôtels, en avenues nouvelles. À distance, la bourgeoisie a ses maisons de la mer et ses guinguettes à spectacles. Et sa jeunesse, quelques commodités ; une « palmeraie » en bordure de plage, précédée d'un parking automobile, est nommée *Jardim de Allah*, peut-être par antiphrase, parce que l'islam a su associer la jouissance sexuelle à la prière. J'ai rencontré quelques-uns des « entrepreneurs » de la nouvelle génération, bouillants, ambitieux, parvenus ou tentant de l'être. Ils sont coupés des vieilles familles, et d'un Brésil dont le sociologue Thales de Azevedo, issu de l'une d'entre elles, a si brillamment présenté la description.

À Recife, j'ai fait une escale, comme au temps des long-courriers maritimes, qu'évoquent des entrepôts décrépits et magnifiques, ou de l'aviation à relais qui a laissé un aérodrome paraissant aujourd'hui distendu. Dans les semaines précédentes, la ville avait été ravagée par l'inondation en plusieurs de ses quartiers ; il en restait des murailles de boue séchée, des maisons éventrées, une détresse supplémentaire. J'en fus déprimé durant tout mon séjour ; de retour en France, avec Jean Duvignaud, je provoquai une solidarité en faveur de l'*Instituto Joaquim Nabuco* qui avait été sinistré.

Je n'ai pas pu acquérir une connaissance directe de Recife, mais des impressions, des images de lieux et de figures, et, surtout, un savoir reçu de l'œuvre de Gilberto Freyre. Je vis une cité prestigieuse prise par le déclin, lentement rongée, appauvrie ; et je donnai alors leur entière signification aux remarques faites par dom Helder Camara lorsque je le rencontrai à Paris au moment où la Sorbonne l'honora. Ma visite à l'une des églises les plus populaires illustra, d'un coup, le

propos. C'est un endroit fou qu'assiègent des miséreux et des infirmes ; ils forment sur le parvis et alentour une cour des Miracles. À l'intérieur, c'est la juxtaposition d'un grand art sacré et d'un art de bon-dieuseries ; de nombreuses statues peintes, grandeur nature, traitées à la manière sulpicienne s'insinuent partout, jusque dans un patio qu'elles envahissent ; le chœur et le maître-autel sont traités à la feuille d'or, de belles toiles peintes couvrent les murs - l'une d'elles, fantastique, figurant des suppliciés en croix, a été rageusement dégradée à la hauteur du sexe des personnages.

La vie, cependant, tisse partout des contrastes. À Olinda, splendide dans sa décadence, aux abords d'un ancien collège jésuite et de bâtiments à demi ruinés, presque désertés, qui en firent naguère un haut lieu chrétien, de nombreux jeunes s'agitent ou s'ingénient à récolter quelques pièces de monnaie. Au centre de la ville, à l'abri de la vieille église baroque consacrée à saint Pierre, dans une galerie où un revêtement de marbre cache les tombeaux de notables du passé, sorte de petite nécropole auprès d'un minuscule jardin de curé, les enfants de la gardienne jouent en criant et riant. La vie, c'est aussi une tradition, une manière de marquer une différence et une personnalité par tous revendiquées. Par un peuple resté créateur d'œuvres de culture - parce qu'il a entretenu ses artisans, ses diseurs, ses écrivains dont les ouvrages se vendent sur les marchés - et provocateur de fêtes. Par quelques grands notables aussi qui, sur le terrain de cette culture au moins, effacent les frontières des classes sociales. Gilberto Freyre est celui qui a le mieux restitué le vieux Recife dans ses lieux, ses « fantômes », son imaginaire collectif. Son extrême talent apparaît dans les livres qui en traitent, et non seulement dans celui qui l'a rendu célèbre : *Casa grande e Senzala*. Je le rencontrai pour la première fois à l'occasion de mon voyage, d'ailleurs provoqué par lui sous la forme d'une invitation de son institut, l'*Instituto Joaquim Nabuco*. La vague de l'inondation avait passé par là, mais le maître avait organisé le sauvetage et déjà recréé son ordre, celui d'un fondateur de grande entreprise intellectuelle, celui d'un règne. Son accueil, marqué de sympathie, me toucha ; pour lui, en dehors des amis qui nous furent communs, une

connivence tropicaliste nous liait certainement, et depuis longtemps. Une autre figure m'attira : Dans sa vaste maison ancienne, cernée par un jardin tropical, où tout objet évoque les savoir-faire et les époques des artisans nordestins, Ariano Suassuna me reçut. C'est un personnage « habité », seigneur qui trouve l'armorial dans la culture de son pays - œuvres et croyances, provocateur de créations actuelles, parcoureur des seuls espaces qui se découvrent à cheval.

De ces régions que je tentai d'imaginer, ici et ailleurs. Surtout au Ceará, où la nature pénètre encore les villes ; y compris la capitale, Fortaleza, où des vaches vagabondent le soir sur l'une des avenues qui bordent l'Océan. La côte, au long de laquelle s'égrènent des villages de pêcheurs, reste d'accès malaisé et donc protégé ; lorsque le jour décline, les barques et les radeaux viennent s'échouer, et les hommes procèdent à la répartition des poissons luisants ou éclairés de couleurs bariolées ; un peu plus au large, épisodiquement, des escarmouches éclatent aux abords des sites riches en langoustes. Le pays intérieur ne révèle ni cités ni bourgs très remarquables, mais l'inattendu peut y surgir. À Canindé, centre religieux, une église tire sa renommée des ex-voto qui font fonction de pièges à guérison ; ils sont taillés grossièrement dans le bois, à peine teintés : personnages entiers et surtout têtes expressives aux crânes déformés, aux faces distordues et inquiétantes, sortes de pièces imaginées pour un musée Dupuytren. C'est un art involontaire, fort de tout ce qui est investi en lui, détresse et espérance insensée.

Au Ceará - nommé d'après le Sahara-, tout m'apparut avoir été maintenu dans un état plus premier. Une nature entière, des routes souvent rudimentaires, des hommes vifs et prompts adhérant au milieu. Une surface calme sous laquelle se cachent les passions que réveillent les souvenirs du passé, la mystique, les intérêts, ou le feu de l'eau-de-vie de canne sucrière - la *cachaça*. Je me suis rendu à Quixadá, bourgade autrefois impériale, proche d'un lac artificiel où la volonté de faste a fait surgir sur la digue une promenade souvent déserte, protégée par de lourdes chaînes argentées. C'est un site indien portant

une surimpression coloniale portugaise. Alentour, quelques grands domaines entretiennent la civilisation de la *fazenda*, sous le gouvernement distant de maîtres citadins. J'ai résidé dans la grande maison, la casa *grande* de l'un d'eux, foyer autour de quoi tout s'organise - les hommes et leurs outils, les servantes, les bâtiments, les animaux. L'automobile n'y a pas encore évincé le cheval dont le harnachement montre le rang du cavalier. Les grands lits ornés n'ont pas éliminé les hamacs, tissés de fibres de couleurs et décorés de franges, où les hommes continuent à dormir. Un code, des rôles, des rythmes anciens règlent la vie d'une petite société familiale et hiérarchique, solidaire et fondamentalement inégalitaire, où l'entente s'entretient par un même attachement aux lieux et une même relation aux produits. !Foute communication se fait par la nature, et elle peut devenir communion.

Ces rapports non dits et intenses, je les ai éprouvés en d'autres circonstances. Dans une rencontre au sein d'un groupe constitué par le hasard, lors d'une visite effectuée en compagnie de collègues sociologues. À l'université fédérale, où j'ai conduit des séances de discussion, j'ai vite bénéficié de sympathies transformées en amitié discrète. Il me plaît de reconnaître que je me suis senti bien dans ce milieu où le sentiment poursuit son cheminement souterrain, en évitant toute exhibition. Nous avons, à quelques-uns, vécu un événement. C'était le 15 août, jour de la fête de Yémanjá, déesse de la Mer ayant revêtu l'apparence de la Vierge Marie. La hiérarchie catholique de Fortaleza avait annoncé une procession de contre-manifestation ; elle y renonça.

Au long des kilomètres de plages qui s'étendent après la zone industrielle, dès le petit jour, des milliers de personnes vinrent s'établir en groupes. Des espaces furent tracés où s'organisent les *terreiros*, les sociétés de culte que conduit un Maître ou une Mère. Chacune d'elles va jouer et vivre la même pièce du théâtre sacré, sur fond de mer et avant-décor de bannières, d'étoiles de clinquant, de guirlandes. Je suis l'hôte admis dans l'un de ces royaumes précaires. Une fille vêtue de bleu, portant un diadème de strass, belle et hiératique, occupe le trône de la déesse ; c'est vers elle que les dons convergent : de l'argent, des

objets, des boissons. Autour du chef du rite, inspiré et dispensateur de grâce, s'agitent au rythme des tambours les fidèles-acteurs et les fidèles-actrices porteurs de costumes animant une imagerie d'histoire sainte. Ils figurent toutes les composantes religieuses du Brésil historique, y compris l'indienne ; ils attirent les forces des esprits, de l'Esprit ; ils dansent jusqu'au moment où la possession leur tourne le regard vers l'intérieur et paraît disloquer leur corps. Autour de l'enclos sacré, d'autres fidèles, des néophytes, des amis participent en marquant le rythme et en chantant. Inlassablement, pendant toutes les heures du jour. Le Maître de « mon » *terreiro* est un personnage fascinant, un métis petit et maigre semblant mangé du dedans ; il place toute sa vigueur dans un regard insoutenable et dans l'étreinte rituelle des mains par laquelle il la communique. Il est le centre d'un jeu qui met en vedette tantôt un récitant ou une récitante, tantôt un personnage dansant et mimant, tantôt un groupe ou une sorte de chœur. L'esprit court ; l'assistance, où figurent toutes les nuances raciales, le perçoit ; le temps n'a plus de mesure. Tout ce qui se fait doit conduire au dernier acte. Lorsque le soleil tombe sur la ligne d'horizon, tous les groupes de culte organisés en procession derrière les Maîtres, les Mères et les porteurs de statuettes de Yémanjá, derrière les rangs de bannières, avancent d'un même mouvement vers l'océan, y pénètrent et y jettent les milliers d'offrandes destinées à la déesse. Puis ils se retirent lentement, cependant que les vagues agitent jusqu'à perte de vue les dons qui flottent encore.

Le Brésil a emprunté sa devise à Auguste Comte : « Ordre et Progrès. » Mais le positivisme, désormais représenté par des groupuscules flétris, cède le pas au pragmatisme, et le progrès devient la volonté de former la première des nations latino-américaines. « Puissance et Sens » me semble maintenant mieux convenir. La croissance accélérée et la contrainte de l'ordre sont le commentaire du premier terme ; Brasilia en est l'illustration de luxe. Le sens se décèle à l'état plus diffus, en des « textes » multiples qui expriment des permanences, des résistances, des ruses et surtout des créations spontanées. Ce sont des manières d'être quotidiennes. C'est la culture du peuple, dont le ro-

mancier Jorge Amado a réalisé la transposition par une véritable fête des mots et des images ; au temps de mon séjour, une de ses œuvres filmée pour la télévision était diffusée par épisodes : *Gabriela*. Chacun n'avait d'yeux que pour l'héroïne et était obsédé par « sa » chanson. Le sens, c'est aussi une sorte de populisme religieux qui se répand comme un feu. J'ai déjà évoqué *l'umbanda* et son cérémonial. Aux côtés du *candomblé* et de la *macumba* consacrés aux dieux noirs à masque de saint chrétien, rivalisant avec eux et les digérant en partie, il tente d'accomplir l'assimilation de toutes les traditions. Des valeurs, des figures issues du passé s'y trouvent insérées dans les pratiques d'un néo-spiritualisme moderne. Il provoque des adhésions nombreuses et passe les frontières des classes les plus démunies. Il contribue à maintenir le contrepoinç d'un mode brésilien d'exister, la force de l'imaginaire sous-jacente à la domination des forces de croissance matérielle.

Ce constat ne peut faire oublier le reste. Toutes les contraintes, dont la pauvreté des masses est la plus quotidienne, qui s'exercent et s'expriment dans une ambiguïté dont il paraît impossible de prendre conscience à distance. Et, aussi, l'exigence de se démarquer de tous les pays latino-américains où la répression totale provoque l'escalade de l'horreur sans même l'apparence du progrès économique. Le risque n'en est pas moins réel, toujours prêt à faire irruption et à ravager.

Je vois clairement aujourd'hui que je décelai au Japon un même double registre ; ce que j'appréhendai alors comme la coexistence d'un Extrême-Orient et d'un Extrême-Occident. J'y rencontrai de grandes difficultés car, pour la première fois, je me découvris infirme de communication, ignorant tout de la langue et de sa transcription écrite. J'étais plongé dans un univers des signes, des codes, des formalismes - et j'avais tout à apprendre. J'acquis le minimum, qui me donna l'illusion d'une certaine autonomie. J'avais d'abord connu le dépaysement absolu, le sentiment d'une déportation culturelle radicale ; et d'autant plus que je choisis la route aérienne directe, celle du pôle, pour me rendre à Tokyo, où j'arrivai après une escale en Alaska, à Anchorage,

sorte de cité pionnière perdue dans une plaine glacée. La descente vers l'aéroport de Haneda s'effectua dans une brume industrielle, et le débarquement dans une moiteur tiède, insidieuse. La route est longue, qui conduit au centre de la ville en traversant des banlieues et des quartiers tristes, sans caractère. Elle donne brutalement l'image du foisonnement humain, de la cohue mécanique dans laquelle les taxis - qui étaient encore, en nombre, des 4 CV Renault au temps de mon séjour - s'insinuent à une vitesse folle et, semble-t-il, à vie perdue. Je prenais ainsi contact avec la violence, dont la pratique des arts martiaux propose la version maîtrisée et codée. Elle est quotidienne dans la foule, et en contraste avec le raffinement qui régit la vie d'intérieur ; elle se mesure notamment en fin de journée, au moment de l'assaut des transports publics, lorsque les « bourreurs » compriment les voyageurs afin d'aider la fermeture des portes. Elle est aussi de circonstances. Je fus pris dans une manifestation qui se déroulait aux abords de la Diète, le lourd bâtiment du Parlement ; je n'avais jamais eu l'expérience d'un affrontement aussi brutal, presque militaire par son ordre que règlent, de part et d'autre, des commandements perçus comme des hurlements. Je retrouvai cette impression lorsque je vis le film de Benie Deswarte, et Yann Le Masson : *Kashima Paradise*, qui montre une charge policière dirigée comme un assaut de légion romaine contre des paysans rebelles à une expropriation collective.

Des modèles « militaires » paraissent placés en filigrane dans la matière sociale japonaise ; ils gouvernent nombre de comportements et d'usages. Mon étonnement fut amusé lorsque j'observai pour la première fois une jeune fille, une préposée, vêtue d'un uniforme bleu marine, ordonnant au sifflet les mouvements d'un autobus et de ses passagers ; c'était une scène banale. Comme l'est le défilé des collégiens et des collégiennes - eux et elles aussi en costume marine - lors de la visite des musées et des sites historiques. Une hiérarchie, une discipline, des relations très formelles font l'ordre des bureaux et des entreprises. Mon programme comportait la visite de fabriques et de chantiers. Ce qui m'a notamment permis de voir le démarrage de l'industrie optique de grande production ; et celui de l'industrie automo-

bile à l'usine Toyota - alors un ensemble de hangars abritant des chaînes rudimentaires sous la protection d'un modeste autel shintoïste. Je constatai là une organisation naissante ; par contre, celle-ci m'apparut achevée et inquiétante lorsque je visitai un chantier naval à Yokohama. C'était au matin, au moment précis de la reprise du travail. Tous les ouvriers, vêtus de la même tenue, portant le casque protecteur, étaient rassemblés en formations dans une vaste cour intérieure. Au centre, se dressait un haut mât où le drapeau national fut monté. C'était le salut aux couleurs suivi de la proclamation en chœur des slogans exaltant la firme et son travail.

Le « miracle japonais », comme l'on dit, n'était pas encore accompli ; il pointait et se préparait en tous lieux. Tokyo était déjà bouleversée par les réalisations nouvelles ; et le goût du record s'y corsait. On me faisait collectionner les exemples, les prospectus, les chiffres : le train le plus rapide du monde - le *Tokaido* -, la télévision en couleurs et le nombre (impressionnant) des chaînes, le tirage plusieurs fois millionnaire du quotidien le plus lu - *Asahi Shimbun* -, les statistiques de production et de profit des firmes dominantes qui commençaient à entreprendre la conquête des marchés mondiaux. À Osaka, où je me rendis pour une conférence, je fus aussi lancé à la découverte des performances - y compris celle d'un auditorium qui reste vraisemblablement le plus vaste et le plus moderne. L'univers urbain et industriel n'était pas encore insupportable, mes amis japonais m'ont appris qu'il l'est maintenant devenu ; il n'avait pas engendré ses monstres. Il était capable de transfiguration à divers moments de la journée. À Tokyo, certains matins, je voyais depuis la fenêtre de ma chambre une longue rue envahie par des petits ballons captifs et des figures volantes en papier de toutes les couleurs. Le soir, Ginza, éclairée, néonisée, alignant des hauts immeubles drapés de lumières changeantes, ouverte à d'autres rythmes et à d'autres personnages, devenait une fête. Mais il est vrai qu'ailleurs, là où prospérait déjà une industrie du plaisir bruyante et criarde, la qualité avait disparu. C'était une sorte de Pigalle électronique. Des enseignes lumineuses clignotantes informaient, *night and day*, du prix des chambres et des prestations, à l'heure.

Je pus, autrement qu'en assumant le rôle du visiteur, m'insérer dans la vie quotidienne japonaise. Durant le dernier mois de mon séjour, je me trouvai lié à quelques familles, accepté au point d'y être reçu - ce qui constitue un privilège rare. Je perçus mieux la multiplicité des conventions et leurs innombrables variantes, l'étiquette et la part de spontanéité, mais aussi les contrastes et les ambiguïtés - à commencer par celles de la langue qui fait sonner le oui comme un non, et l'inverse. Un ami universitaire, érudit et cultivé, sceptique et ironique, m'initia à cette découverte en me déconcertant avec application. Un soir, il m'entraîna en compagnie de sa femme à une fête donnée dans la banlieue de Tokyo par les jeunes filles rangées d'une sorte de patronage ; il s'y amusait et ne manquait aucune occasion de reprendre le refrain avec le public. Le lendemain, il me convia au spectacle de l'un des théâtres du plus bas niveau, uniquement peuplé d'hommes des couches sociales très inférieures (selon sa définition) ; c'était un monde bruyant, où circulaient des boissons et des menaces de bagarre ; mon guide prenait plaisir à côtoyer le risque. Un jour, il suscita en mon honneur une invitation à dîner de la part de hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, dans un restaurant japonais fort renommé ; le repas, raffiné, s'ordonna selon les règles ; la conversation, souvent allusive, obéit strictement aux usages ; des hôtessees parées, souriantes et inaccessibles, veillèrent à tout en faisant des mines. Un autre jour, dans une réunion mondaine guindée où je l'avais accompagné à sa demande, il s'appliqua à choquer ; il raconta « sa » guerre en qualité d'officier sur un ton désopilant, à la manière d'une grande vadrouille. Il portait à son extrême le jeu des contrastes.

Ceux-ci, je les retrouvais partout, et sans doute à l'excès, en raison d'une illusion de perception due à mon insuffisant apprentissage. Dans les rues des grandes villes où les beaux costumes peuvent être les caches de la pauvreté, où la lenteur des politesses coexiste avec la précipitation et, pour certains, l'impatience de parvenir. Au spectacle aussi. J'assistai en partie à une représentation de Nô, drame sacré musical, lent et solennel, accompli au long des heures et des jours, joué par des

acteurs masqués dont les mouvements au ralenti finirent par mettre mon impatience à vif. Les spectateurs se comportaient comme des voyageurs ; assis, regardant, consultant le texte volumineux de la pièce, ébauchant une conversation discrète, allant se dégourdir les jambes, sortant quelque temps pour vaquer à une occupation, rentrant. Je m'indignai de cette agitation, qui me sembla être de l'indifférence, alors que cette dramaturgie rituelle émerge des profondeurs de l'histoire culturelle et des croyances. Dans le cours de la journée, c'est le style de l'extérieur, et du jour, et celui de l'intérieur, et du soir, qui m'apparurent comme deux registres d'oppositions tranchées. Ils faisaient ressortir l'indigence de notre alternance du travail et de la télévision familiale. Le contraste le plus remarquable, je l'observai à l'occasion d'un dîner en famille, où j'étais le seul invité, chez un universitaire lié au milieu des affaires. Jusqu'alors, nos relations, toutes professionnelles, me l'avaient montré sous la figure et le costume d'un responsable de style américain, actif et efficace, uniquement préoccupé de résultats et de standing. Chez lui, il était devenu un autre personnage, inséré dans un autre cadre et un autre temps. Je fus invité à porter avec tous le vêtement d'intérieur que l'on me prêta, à partager le bain brûlant collectif - *l'o'fouro* - où chacun se laissa aller à l'espièglerie, à m'abandonner à la détente silencieuse. Nous avons pris le repas selon l'usage, au niveau du sol, aux places prescrites par rapport à la peinture murale - le *kakemono*. Je retrouvai un moment une sorte de duplicité ethnologique, afin de me faire expliquer le code culinaire, les manières de table, les correspondances complexes qui associent les saveurs, les odeurs, les couleurs et les gestes.

Le Japon de l'industrie sauvage s'oppose à l'autre, où tout peut se saisir comme effet d'un art, signe, allusion, parole. La nature elle-même paraît littéraire, cinématographique, sacralisée. Le mont Fuji surprend de ne pas surprendre, puisqu'il est conforme à son image. La forêt du pays de collines où se situent les temples flamboyants de Nikko, dorée, rouge et pourpre en automne, forme un décor. J'ai cru reconnaître l'« Île nue » - celle du film - à travers l'un de ces grands portiques rituels - les *tori* - qui ouvrent l'accès à la mer, dans la région

côtière où se récoltent les perles de culture. Le renard, devenu divinité, est l'objet d'un culte très populaire. Et octobre arrivé, on se rend dans une campagne proche de Tokyo pour aller voir sur l'arbre les fruits d'or luisant des kakis, comme on fait au printemps avec les plus beaux cerisiers en fleur.

La nature utile, œuvre issue de la patience paysanne, produit souvent ces mêmes impressions. J'ai passé quelques jours dans un village, hôte de deux collègues qui en avaient fait leur terrain d'étude. Un quadrillage de rizières vertes où les diguettes forment des chemins étroits sur lesquels circulent quelques tracteurs pareils à des jouets ; des belles maisons patinées et comme lustrées qui abritent des familles traditionnelles ; des scènes de la vie quotidienne qui accordent leur pleine valeur aux choses simples et aux relations - aux échanges de cadeaux exprimant ces dernières. Un dépouillement par quoi tout est richesse dans le respect de l'ordre hiérarchique, le *giri*, une emprise de la façon d'être, qui me conduisaient à une sorte de contentement esthète et ruraliste. La nature jardinée m'incita à l'abandon, sans le remords d'une complaisance facile et suspecte. À Kyoto, j'ai flâné dans la plupart des jardins, en compagnie d'un résident français, Hauchecorne, qui en avait acquis une connaissance érudite. Il m'en reste en mémoire une manière d'album imaginaire où chaque page présente une composition différente des éléments : lumière, eau, arbres, fleurs, pierres et sable ; ils s'allient aux bâtiments impériaux et aux temples. S'y ajoutent des souvenirs en surimpression. Celui d'une visite à un petit collège de moines qui m'initièrent au cérémonial du thé. Celui d'une longue méditation, seulement interrompue par les commentaires que faisait Hauchecorne à propos de la pratique du zen, que j'accomplis assis à même les planches de la galerie du temple associé au célèbre jardin de pierres. Celui d'un jardinier et de son arbre : l'homme paraissait hors d'âge ; il élaguait et orientait par un fil de fer une longue branche basse qui traçait un trait vert sombre sur la retombée d'eau d'une fontaine proche.

Le spectacle de tous les jours propose sans cesse des signes, des formes et des transformations, du cérémonial. Les salutations deviennent des révérences réciproques, répétées, solennelles. Un bouquet de fleurs ou de branchages en bourgeons résulte d'un savoir lentement acquis dans les écoles, qui fait de l'art floral - *ikebana* - un langage. Les visites de courtoisie ou d'amitié composent le réseau d'échange des présents, pour lesquels les fioritures de l'emballage importent autant que le contenu. Les grands repas sont des cérémonies accomplies par des femmes parées et fardées selon la tradition, actives, mais dans le respect des attitudes conventionnelles, souriantes, attentives, cependant toujours en retrait ; elles paraissent alors composer le décor vivant d'une société essentiellement mâle.

Lorsque je séjournai à Kyoto, je fus à ma demande installé dans un hôtel « japonais ». Mes hôtes le choisirent à mon insu, raffiné à l'excès ; je découvris après coup, par l'indiscrétion du livre des témoignages, qu'il avait abrité Emmanuelle Riva, la bégum, Antoine Pinay qui y avait laissé l'offrande d'une petite pièce de poésie, et d'autres clients célèbres. C'était une ancienne villa impériale située dans un petit parc. Ma chambre ouvrait sur un coin de jardin avec, au centre, une fontaine de bambou ; elle ne comportait guère de meubles, mais des fleurs, et le lit se préparait le soir, à même les nattes du *tatami* ; elle pouvait être transformée, avec un raffinement qui modifiait la vue et l'éclairage. Le thé du matin, les repas servis par des hôtes en procession, le coucher imposant aussi un cérémonial, et mon propre vêtement d'intérieur conforme à la tradition m'enfermaient dans les vieux usages rehaussant la saveur des privilèges. Ceux-ci, je les mesurai ensuite, par différence, en accédant aux quartiers populaires de Tokyo avec mes amis sociologues, en prenant un déjeuner rapide auprès d'un restaurateur ambulant ou dans les restaurants pauvres où chacun expédie en hâte son bol de nourriture. Sur le moment, je fus moins séduit par le confort exotique qui m'était offert, le luxe d'ancien style, que fasciné par la découverte progressive d'une minuscule région de l'empire des signes et des codes.

Le Japon me sembla être un univers du cérémonial, pour la raison qu'il a, au long de son histoire, multiplié et accumulé les marques du sens et les entités génératrices de pouvoirs. Dans son enclos marin, il a produit le foisonnement des hommes, des symboles, des choses. Ce qui a provoqué son expansion conquérante, dévoreuse, au-dehors, et une imprégnation cérémonielle, religieuse aussi, de l'espace social et de la nature, au-dedans. J'ai évoqué celle-ci en rapportant des traits de la vie quotidienne ; mon ami Matsudaïra, descendant désabusé de l'aristocratie shogounale, savant, exquis et disert en notre langue, m'en a révélé des aspects plus exceptionnels ou plus cachés. Il m'a fait connaître les grandes fêtes, auxquelles il a consacré une étude, qui provoquent une remontée spectaculaire des âges enfouis, et non la survie d'un folklore. Il m'a surtout guidé sur les chemins du sacré. Ils sont très nombreux et mènent à des endroits fort divers. Ceux où la nature manifeste ses forces, dont l'empereur est le captateur afin d'assurer le gouvernement des hommes. Temples de tous endroits et de tous rangs, où les passants s'arrêtent pour invoquer les esprits en battant des mains et prier devant les autels, où les pèlerins se rendent en cohortes, où chacun peut acheter les textes bénéfiques et les bandelettes énonçant son destin. Autels protecteurs des activités collectives et autels particuliers, partout le travail du sacré réalise la vie en double, au-delà d'un travail matériel auquel un peuple entier est affairé. C'est la raison de l'ordre mariée à l'ordre de la raison fabriquante.

Je veux rapporter ici deux de mes incursions en ces domaines, deux illustrations opposées parce que l'une reporte à une tradition révéree, l'autre à une modernité naissante et bricoleuse. Matsudaïra me conduisit à Isè, où le shintoïsme a son centre et l'empereur son assise religieuse. À l'abri de hauts arbres, les temples sont imposants dans leur simplicité, dépouillés, refermés sur des secrets ; je fus impressionné, et d'autant plus que je n'avais guère apprécié le flamboiement rouge et or de ceux de Nikko. Je ne pus visiter le temple « de l'intérieur », masqué par une clôture. J'eus accès à d'autres autels et à la plate-forme rituelle où mon ami ordonna un bref service en mon honneur et pour ma sauvegarde. Nous étions seuls, assis côte à côte, de la

manière traditionnelle, face à l'autel. La parole des gongs ouvrit le cérémonial, la musique de quelques instruments anciens l'accompagna. Le prêtre vêtu de la longue robe à manches amples, coiffé du bonnet à rubans, l'accomplit, cependant que deux « filles de dieu », jeunes et belles, dansaient, enveloppées par le mouvement de leurs voiles et de leurs rubans de couleur. Puis je reçus une petite écuelle de terre cuite destinée à recueillir l'alcool de riz - le *saké* - dont la consommation marqua ma communion.

Mon autre expérience est fort différente ; elle fit lever en moi des réminiscences d'Afrique et d'Amérique. Les premières, parce qu'il s'agissait d'une innovation religieuse apparue en contre-réaction aux contraintes occidentales du siècle passé, syncrétique et à thèmes de salut. Les secondes, parce que le culte ayant prospéré, son organisation avait donné naissance à une vaste entreprise, d'extension internationale ; elle est maintenant implantée à Paris où elle propose un enseignement de la langue japonaise. C'est le *Tenrikyo*. Autour de son centre sacré, une ville est née et continue à croître, des activités annexes à se développer, une université propre à augmenter ses effectifs. Le qualitatif spirituel s'est fait quantitatif comptable, et les guides de la foi nouvelle sont devenus des entrepreneurs, des architectes, des urbanistes et des gestionnaires. J'ai été l'hôte d'un petit groupe d'entre eux. Ils m'ont donné l'impression d'être des technocrates théologiens. Tout indiquait leur succès : les bâtiments en chantier, la foule des adeptes portant le vêtement à la marque de l'église, le nombre des étudiants et les performances de leurs équipes sportives, la multiplicité des services - depuis les commerces, jusqu'à la bibliothèque universitaire et son organisme d'édition, jusqu'au musée ethnographique naissant dont je fis la visite.

Ces images, à bien des égards insolites, étaient annonciatrices d'un avenir presque là. Celui de la coexistence de plus en plus précaire de la tradition et de la modernité, de l'adhésion et de la contestation. La loi du calcul avantageux se généralisait, l'efficacité tendait à tout transformer en affaire, les marques de la condition sociale et du pres-

tige s'occidentalisaient davantage. Voici plus de dix ans, lors de mon séjour, je n'en percevais que quelques indices. Dont certains fort ténus ou, parfois, grotesques : une relation entre personnes qui s'évaluait à la mesure de son utilité ; une information ou une suggestion livrée dans la conversation qui trouvait rapidement son emploi ; un goût de l'épate m'entraînant, un jour, dans un club de golf qui me parut être la transposition parodique d'un *country-club* sophistiqué. D'autres indicateurs avaient plus de force, ils révélaient des tendances : le grondement montant des revendications ouvrières et de la protestation étudiante. Depuis, le mouvement d'ensemble s'est accéléré, en multipliant la pollution, les scandales, les luttes et les dissidences - et non seulement les performances accomplies sur les marchés mondiaux. Le Japon, lancé dans la course moderniste, a accédé aux premiers rangs. Au prix de refus individuels parfois payés au coût le plus élevé ; l'un de ses meilleurs romanciers s'est suicidé - selon la tradition - pour ne plus avoir à l'assumer. Je m'apprête à une nouvelle visite, pour mieux saisir, peut-être, la pleine signification de ce geste.

En évoquant mon projet, j'ouvre aussitôt le dernier des cercles que je venais de fermer afin d'enclorre mes expériences de sociologue nomade, vécues au cours des trente dernières années. Je n'ai pas tenté de relater des voyages, comme j'ai choisi de le faire, pour une part, dans *Afrique ambiguë*, ni de présenter les descriptions simplifiées de paysages sociaux. Je n'ai pas, non plus, essayé d'introduire des informations de complément, de composer le tableau des pays et des lieux où je me suis trouvé placé. J'ai laissé venir à l'écriture ce qui, pour moi, avait sans doute le plus d'importance ; et d'autant plus aisément que je n'ai jamais tenu de journal de route, seulement des carnets où je rassemble les miettes de mes recherches. Au contact fréquent des civilisations de la mémoire, la mienne a été cultivée. Elle m'a fait mesurer à quel degré mes dépaysements m'ont façonné, si bien que mon histoire personnelle est indissociable de celle des Autres ; tous ceux qui m'ont, ne serait-ce que par leur seule présence dans la différence, tiré de l'enfermement européen.

Deuxième partie

L'écriture et la parole

[Retour à la table des matières](#)

Histoire d'Autres (1977)
Deuxième partie. L'écriture et la parole

4

Les cahiers d'écriture

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai jamais apprécié que l'on m'apprenne, quoi que ce soit ; j'ai toujours eu la passion d'apprendre, à ma façon. Mes premières années d'écolier ont été celles du refus et des mésaventures ; je m'échappais avec ruse de la salle de classe et, comme ma famille était alors établie en province, je pouvais courir la campagne. J'en reçus des leçons de choses et un entraînement précoce à l'observation. Ma première performance « intellectuelle » a été calligraphique. J'avais quatre ans, je ne savais donc pas écrire. Je parvins cependant à reproduire - avec une fidélité assez approchée, m'a-t-on dit - le texte complet de l'étiquette d'une boîte d'allumettes. Je l'avais trouvée dans la cuisine ; je la dissimulai, et j'accomplis mon travail en cachette pour mieux faire ensuite étalage de ma réussite.

C'est à l'âge de neuf ans, lorsque mes parents virent s'installer aux environs de Paris, que j'entrai dans le rang. J'avais perdu les champs et la rue ne m'attirait guère ; ce qui facilitait la censure de mes vagabondages. Mon savoir jusqu'alors sauvage fut constitué selon les règles. J'excellai, je récoltais régulièrement de gros livres de prix à couverture

rouge et tranche dorée, et l'embrassade distraite de quelques-uns des notables rangés sur l'estrade le temps de la distribution. Mes succès scolaires nourrirent les grandes espérances ; celles qui, selon les tendances divergentes de mon entourage familial, me faisaient devenir prêtre (et certainement, évêque), officier (et, à coup sûr, général), professeur (et, normalement, recteur). Je fus tôt décidé à faire mon propre choix, et ces contradictions me paraissaient propices à ma liberté.

Elles étaient surtout celles de la province où je vécus ma prime jeunesse ; c'est la Vôge pour le géographe, la zone de rencontre de la Lorraine et de la Franche-Comté pour l'historien. Épinal, Vesoul, Besançon délimitent le triangle à l'intérieur duquel s'effectuaient mes pérégrinations saisonnières ; elles me donnèrent tôt le goût du voyage et la curiosité des lieux nouveaux. En cette région, en ce temps-là, une coupure politique partageait le pays et divisait nombre de familles ; pour moi, elle se manifesta d'abord par la guerre des emblèmes : les Blancs opposaient la bannière de Jeanne d'Arc au drapeau du 14 Juillet, mis aux fenêtres par les Rouges. Mais tous se retrouvaient dans l'unanimité patriotique, et je sus vite que la « ligne bleue » des Vosges est un horizon sacré. J'eus le bon réflexe lorsque je retournai au pays dans les premiers mois de 1943 : j'y arrivai « réfractaire », je devins « résistant ». Par un de ces hasards auxquels j'ai toujours été sensible, y voyant des signes personnellement adressés, je fus associé à la libération du bourg où mes deux parents ont leur souche : Saint-Loup. J'étais sur le *command-car* d'un colonel américain à qui je servais de guide ; nous avançons depuis des heures en mission de reconnaissance, accompagnés par deux tanks ; et, soudain, pour me faire un cadeau un peu fou, cet officier me proposa de progresser plus avant : nous sommes parvenus jusqu'aux abords de la maison de ma grand-mère maternelle. J'avais ainsi été amené à une gloire d'un soir.

Blanche, rouge, tricolore, une Partie de mon éducation fut reçue dans cette demeure et à ses alentours. Enfant, je fouillais les commodes et les armoires, je prospectais le vaste grenier, à la recherche de souvenirs, de magazines, de livres. La plupart de mes découvertes en-

tretenaient les sentiments convenables : des diplômes ; des dessins dus à mon grand-père, alors disparu, exprimant sa recherche de nouvelles formes de meubles ; des trophées militaires et des médailles ; des photographies de parents inconnus fixés dans des postures solennelles ; des objets de piété - notamment, toutes les pièces d'un petit oratoire de chambre que je voyais alors comme un jouet, et dont il me revint beaucoup plus tard une petite Vierge d'argent maintenant placée dans ma pièce de travail. J'étais surtout en quête de lecture ; je collectais en vrac tout ce que l'on voulait bien laisser à portée de ma main. Les livres étaient rares et édifiants, de la sorte qui composait les bibliothèques des pensionnats de jeunes filles, y compris les inévitables ouvrages de dévotion. Il ne m'en reste guère de souvenirs, sinon celui de ma passion pour une *Histoire de France illustrée* en plusieurs volumes - éditée, je crois, par E. Lavis - , et ceux d'échappées permises par des négligences de surveillance du côté de chez Barrès et Paul Bourget. Je préférais à tout cela les revues, les « illustrés », comme on disait alors. Je les dévorais au point de perdre toute conscience du lieu et de l'heure. Leurs gravures ou leurs photographies me donnèrent mon premier spectacle du monde. Leurs récits et leurs feuilletons m'entraînèrent dans le sillage des expéditions coloniales, dans des épopées « sauvages », dans la reconnaissance de pays exotiques ; l'aventure se proclamait civilisatrice, je le croyais, mais j'étais passionné par les différences de civilisations et j'imaginai ce sentiment comme une sorte de péché. Je pense aussi que ma curiosité de l'événement, de la vie qui se fait et de l'inattendu, a germé en ce grenier où je manipulais les fascicules poussiéreux. Je suis devenu, et je le reste, un gros mangeur d'information quotidienne.

Ma famille maternelle comptait surtout des cléricaux ; ma famille paternelle, des laïcs. L'une et l'autre réagissaient différemment à un déclin commencé bien avant la fin du siècle dernier. J'ai déjà fait paraître cet aïeul, du côté de mon père, qui fut une des figures mythiques de mon enfance. Officier du second Empire, son humanisme ne résista pas à l'épreuve de l'expédition du Mexique ; il fut alors dégradé et retourna vivre au village où il épousa une paysanne. De ce qui m'avait

été rapporté à son propos, j'ai retenu trois éléments : sa dissidence, qui le coupa de sa famille le jugeant indigne ; son obstination libertaire, dont je reçus le message sous la forme de l'une des peintures sur verre où il exprimait sa conviction - c'est une couronne de feuilles encerclant une formule en caractères gothiques : « Dieu seul » ; sa mort, au sens ambigu, qui le fit se dresser sur son lit dans un dernier élan en criant « Chargez ! ». Il n'en fallait pas davantage pour mettre au travail mon imagination. Ensuite, je compris que ce personnage assez exceptionnel avait provoqué le virage à gauche d'une partie de mon ascendance paternelle. C'est par les dissidents de mes deux familles que je fus conduit à l'éveil politique. Le non-conformisme, la revendication de justice, la volonté de progrès avaient alors, dans ma province, la forme du radicalisme teinté de socialisme. Marcel Jeanneney symbolisait l'espérance des uns et la haine des autres ; je fus plongé dans les batailles où, les affrontements s'exaspérant, il devenait le Défenseur des « petits » et l'Antéchrist des dévots ; je l'aperçus quelquefois en ces circonstances. Par un effet de l'inattendu, je pus beaucoup plus tard connaître sa dynastie ; son fils, Jean-Marcel, qui m'associa au groupe de réflexion sur les problèmes du développement dont il assurait la présidence et son petit-fils, historien, qui fréquenta mon séminaire de l'École normale supérieure.

Vers l'âge de dix ans j'appris à marauder dans tous les rayonnages à livres pour trouver des ouvrages d'auteurs estimés néfastes. Je ne sais plus sur lesquels je mis d'abord la main. Des fragments de la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus compensèrent le bon effet de *l'Histoire* racontée par Lavis. Plus que de la lecture des *Misérables*, qui m'avait été conseillée, j'étais impatient de celle des longs romans qui m'entraînaient dans l'univers des classes « dangereuses » ; je finis, la ruse aidant, par accéder aux *Mystères de Paris* et à des feuilletons populaires de médiocre qualité. Dans cette récolte incertaine, j'étais conduit à lire sans ordre ni discrimination. J'eus la certitude d'une infraction scandaleuse, et salissante, lorsque j'entrepris la lecture des livres (« libres », estimait-on autour de moi) de Paul et Victor Margueritte. Je corrigeai ensuite cette impression grâce à une série de

chances, peut-être provoquées par une main invisible, qui me firent découvrir Anatole France, Romain Rolland et Henri Barbusse. Et, quelque temps après, Jules Vallès. Je pénétrais en contrebande dans le territoire de la littérature engagée ; je fréquentais ouvertement, avec un intérêt capricieux, les domaines que l'on disait de « mon âge ». Après mon entrée au collège Colbert, à Paris, ma formation littéraire fut davantage domestiquée. Pas entièrement. Je ne me soumettais pas sans renâcler ; je me souviens d'avoir lu à la dérobée le *Batouala* de René Maran « véritable roman nègre », informe le sous-titre la première ou la seconde année, pendant les heures de commentaires du professeur de lettres. Jusqu'au moment de la découverte des philosophes, j'ai consommé des collections littéraires entières et bien des œuvres complètes ; sans négliger les auteurs du programme dont j'aimais expliquer les textes, félicité tantôt pour mon application, tantôt pour ma finesse - ce qui me plaisait évidemment davantage. Je parcourais les pages imprimées, comme un voyageur les espaces au cours de sa découverte du monde. Mes itinéraires obéissaient au hasard, aux influences, aux engouements, à la mode. J'ai été romantique ; et j'aurais aimé porter un gilet rouge - je me contentai, à défaut, d'un chapeau de feutre très artiste. J'ai été balzacien, autant par admiration de la vie de Balzac, dont j'avais lu le récit, que par intérêt pour *La Comédie humaine*. J'ai été stendhalien, égotiste (du moins, je le croyais, mais une générosité native a toujours contrarié cette tentation) et élitiste. J'ai eu mes périodes anglaise, russe, sans laisser place à l'Allemagne - sauf à Goethe, que je ne pouvais éviter. J'ai été « énéréfien » - que l'on me pardonne ce néologisme. L'accès aux fascicules de la *Nouvelle Revue française* me paraissait être un sacre, la manipulation des célèbres livres à couverture blanche portant le liséré rouge et noir, un acte solennel. J'y trouvais de quoi entretenir les contradictions de mon milieu familial, et les miennes propres. Je gagnais ma culture dans le désordre : Jacques Rivière en « correspondance » avec Alain-Fournier, Péguy, Claudel, un peu plus tardivement Jouhandeau, puis Gide dont je fis évidemment mon libérateur, et puis, je ne sais plus sur quelle suggestion, Jean Paulhan. Et d'autres, qui entrèrent successivement dans le sanctuaire blanc, rouge et noir ; ce qui m'apparaissait comme une

consécration, que Malraux lui-même me sembla avoir reçue lorsqu'il y fut appelé. Mon insatiable faim de livres, mon émerveillement désordonné, plus que mes choix, marquaient ma singularité. Celle-ci a germé en des terres plus secrètes. L'influence de professeurs audacieux, renforcée par un enseignement littéraire suivi une année en Sorbonne, me mena à la découverte de la tradition libertine française ; j'en ai nourri ma passion de liberté et une exigence morale qui ne se satisfait pas des impératifs de consommation courante. Le plaisir de la poésie a aussi délimité un de mes territoires cachés. Je n'ai plus le souvenir de la façon dont il m'a été donné ; ce qui m'étonne, car il m'a fait suivre les chemins de l'imaginaire à travers les siècles, jusqu'à la fête surréaliste dans laquelle m'aidèrent à pénétrer Michel Leiris et Maurice Nadeau. Mon entrée chez les philosophes se fit par l'intermédiaire de Nietzsche ; comme plusieurs camarades de ma génération, je voulais le suivre et trouver la révélation ultime à Turin.

Les collégiens des années 30 ne pouvaient ignorer ni l'événement - la crise pesait sur leurs familles - ni les débats politiques - 1934 se préparait et 1936 allait ensuite l'effacer. La guerre montait en scène pour les répétitions, en Abyssinie, en Espagne. J'entendais le chant de Lorca. Un de mes professeurs annonçait l'avènement d'un « nouveau Moyen Age motorisé ». Un autre tentait d'entretenir l'espérance ; il avait la passion de la musique chorale et faisait chanter : « Peuples des cités lointaines... » ; il admirait Romain Rolland et invitait à réfléchir sur la décision de rester « au-dessus de la mêlée ». Le Quartier latin entraînait en turbulence, et un professeur de droit, Jèze, honni par la droite, devenait l'occasion de batailles rangées. La bagarre éclatait au collège comme un incident presque quotidien. Il me fallut vivre en double ; si je voulais défendre la culture (dans laquelle j'avais investi une sorte de religiosité), je devais me dresser contre tous ceux qui, au seul énoncé de son nom, déclaraient sortir leur revolver. Mon côté paternel l'emporta sur l'autre, et ce d'autant plus facilement que mon père ne faisait mystère ni de son inclination socialiste ni de sa confiance en Léon Blum. J'ai participé à l'indignation et à la sympathie pour le leader, chaque fois que les coups le frappaient. Je fus peu enclin aux

échanges de horions, tout en subissant la fascination de la violence. Mon adhésion était intellectuelle, morale, et rituelle aussi. Je portais les insignes avec ostentation et crainte : celui du mouvement antifasciste et les trois flèches, et de temps à autre une cravate rouge. J'éprouvais un sentiment de révérence à pénétrer dans l'immeuble de la C.G.T., rue Lafayette, qui était proche de mon collège et où j'allais parfois regarder les vitrines de la librairie. Je suivis durant plusieurs mois un enseignement d'université ouvrière donné avenue Mathurin-Moreau, dans les bâtiments précaires et plantés de guingois qui formaient, je crois, la Maison des Syndicats. Politzer et Prenant y éblouissaient le petit groupe d'auditeurs, leur présence était une récompense. Je découvrais le matérialisme, la dialectique, la philosophie de la science, l'histoire du mouvement ouvrier, comme si je bénéficiais de la révélation progressive d'un mystère - et donc d'un pan de vérité. J'avais quinze ans lorsque le Front populaire conquiert le pouvoir ; j'en éprouvai de la joie, puis ma première déception politique en voyant une histoire soudain bien élevée s'installer dans les palais gouvernementaux.

Cette période fut celle durant laquelle commençait à se former mon autre culture - sociale et politique. J'utilisais mon argent de poche à l'achat de livres et surtout de journaux. J'étais impatient de la sortie des hebdomadaires (je le suis d'ailleurs resté), *Marianne* et *Vendredi*. Je me débrouillais pour obtenir l'accès aux revues, *Europe*, et puis la *Revue socialiste* à laquelle je finis par donner une contribution tardive en 1949. Je lus beaucoup, en étant devenu l'un des rares lecteurs de la bibliothèque municipale de la petite ville de banlieue où ma famille résidait. Je m'y rendais à bicyclette, impatient d'entrer dans le local vétuste sentant le papier et la poussière. Le conservateur, impressionné par mon sérieux, tentait de m'orienter. J'ai attaqué Marx par le *Manifeste* et les ouvrages historiques ; je me suis trouvé essoufflé avant d'entreprendre le grand parcours du *Capital*. J'ai négligé Engels, mais trouvé par je ne sais plus quel détour Plekhanov et Boukharine. J'ai surtout fréquenté les Français, qui me touchaient l'émotion autant que l'intelligence. L'influence du bibliothécaire me fit connaître Jules

Guesde. Ma propre recherche me conduisit à Proudhon et à Fourier, du moins à ceux de leurs livres, disparates, qui se trouvaient en dépôt. Il me plaisait que ces turbulents, ces prolixes, ces inventifs soient de mon pays, comme il me plut d'apprendre au début de mes études de sociologie qu'Épinal me mettait en connivence avec Durkheim. Ma préférence allait cependant à Jaurès, et j'ai le souvenir d'avoir annoté son ouvrage consacré à l'armée nouvelle. Je le voyais comme un héros, j'imaginai une sorte de mythe à sa mesure - une « geste » où tout se transfigurait : le Midi, les vigneron et les mineurs, le lycée d'Albi et la rue d'Ulm, les mots et les passions, le socialisme et le patriotisme, la mort tragique. Je devais trouver en Jean-Jaurès l'incarnation d'un populisme romantique et exubérant ; par la suite, je pus rectifier mon image, en lisant les écrits de sociologues qui furent familiers du tribun socialiste et en recevant des témoignages oraux. J'ai conservé des traces de cette période, des fragments de cahiers où je consignais mes commentaires de lecture, mes projets et mes suggestions sans audience ; il me reste notamment le début d'une « Étude de l'évolution révolutionnaire ».

Il s'y trouve aussi l'ébauche d'une pièce de théâtre (du « peuple », comme à Bussang) ayant pour titre : *Le Dictateur*. C'est que je ne pouvais concevoir d'engagement sans écriture. J'ai commencé tôt à fabriquer ma réalité avec des mots transcrits sur les feuilles blanches - je ne sais plus à quel moment exact, ce qui n'a guère d'importance. J'ai cependant le souvenir d'un carnet vert où je recopiais mes poèmes. L'un d'eux exprimait la première émotion de ma quinzième année. J'étais amoureux à distance d'une fille de mon âge, très belle, rêveuse, fragile ; je la nommais Sylvie, pour « poétiser » davantage sa figure ; elle disparut brutalement, emportée par une méningite. Ce coup, qui me fut rude, renforça ma tocade pour l'art poétique. J'avais, de plus, un complice au collège ; il me dominait en m'impressionnant par sa désinvolture, son indifférence aux enseignements donnés, son talent d'écriture ; il me contraignait à des exercices. Nous avons élaboré des règles, un cérémonial secret ; ayant découvert que Buffon s'imposait d'écrire avec un certain appareil vestimentaire, nous décidâmes de sui-

vre son exemple. Il m'est resté quelques attitudes de ce jeu puéril de mise en scène. Je veux que la main à plume soit aussi appliquée que toute main à outil, en entretenant le décorum des vieux arts manuels. Je ne peux écrire que dans certaines circonstances de lieu et de quiétude. Je le fais avec lenteur ; ma calligraphie diffère de celle qui m'est courante, comme si chaque lettre bénéficiait d'une attention particulière - et il m'est impossible de recourir à la machine, cette « chose » perturbante ; j'ordonne minutieusement chacune des lignes, je les mets en pages, je rature avec un soin qui encombre la feuille de petites figures géométriques et encrées, masquant la rédaction vicieuse.

Mes essais d'écriture poétique et ma passion des poètes ont été plus que le langage, mis en rimes, exprimant la crise d'originalité juvénile. Ils témoignent d'une manière d'être sensible à ce que la vie quotidienne fait surgir autour de soi, d'une aptitude à décomposer et recomposer le réel comme le physicien fait de la lumière. Je n'ai jamais renoncé à leur usage, bien que les apparences donnent l'impression de leur abandon lorsque cesse ma brève période littéraire des années d'après la Libération. Je trouve (maintenant) significatif que mon premier ouvrage publié - il est vrai à compte d'auteur - soit consacré à des questions de poétique. Paul Mercier, qui a été mon condisciple au collège, en est coauteur. Il s'agit, en fait, d'une correspondance ayant pour titre : *Lettres sur la poésie* ; d'une confrontation dont Mallarmé, Claudel, Péguy, Lautréamont, Rimbaud sont les prétextes. Nous avons passé vingt ans. Je venais de recevoir les encouragements d'un ancien professeur, poète dont l'oeuvre rare sortait depuis peu à la N.R.F., et indirectement, par l'intermédiaire d'un ami aîné, ceux de Claude Aveline. J'ai appris, en toutes ces années, le travail des mots, et j'ai mieux connu leur nature difficilement soumise : leurs dérobades, leurs trahisons, leurs associations imprévues, leurs conspirations. Leurs vices deviennent souvent, par contamination, ceux des artisans en écriture qui ont tenté de les maîtriser - ceux des « écrivains ».

Les mots du récit m'étaient moins favorables que ceux du poème - ce qui ne surprend pas, puisqu'ils ne partagent en rien leurs modes

d'existence. J'écrivis quelques nouvelles ; l'une d'elles préfigure mon choix du mouvement, il y est déjà question d'une fuite en Afrique. Aucun de ces textes ne valait grand-chose. Un romancier maintenant oublié, et qui me marqua quelque temps de son influence, me le fit comprendre ; il me parla par antiphrase, en louant mon ardeur, mais il ne me dit rien de son appréciation. Je fus blessé en secret. Mais la guerre était déjà là, traînant la défaite. Les temps changeaient, et mon humeur aussi sous le poids de mes incertitudes. J'ai symbolisé celles-ci par la contradiction de mes milieux familiaux, paternel et maternel. Ce dernier reprit provisoirement l'avantage. Je réveillai les préoccupations religieuses, j'éprouvai la fatigue du doute, je désirai l'apaisement donné par une institution qui paraissait inébranlable. Je découvris les écrits inspirés, et quelques récits de vies édifiantes dont celle de M. Pouget. Je lus certains des auteurs de la tradition. Ce fut un creux, plus qu'un sommet. L'insoumission à l'ordre allemand me fit remonter : le retour au pays natal, l'apprentissage des travaux paysans, la résistance discrète, puis le maquis initiant au nomadisme ravageur des rebelles.

Je revins à Paris au cours de l'année 1945. C'était encore l'effervescence et l'illusion. Je trouvai l'emploi de mes titres universitaires, j'accédai au métier d'ethnologue. J'ai déjà mentionné ce moment de mon histoire : mon débarquement au musée de l'Homme. Ce qu'il faut comprendre, c'est ce que ce dernier représentait alors : le lieu d'une légende, nourrie de la substance des dix années écoulées. Ce demi-Trocadéro était le palais des cultures et de l'aventure humaine, portant sur son fronton un sceau de garantie en forme de sentences reçues de Paul Valéry. Je le découvris avec ferveur, y entrant en civilisations comme on entre en religion. Je ne devais pas être le seul, car l'on ne pouvait y parvenir qu'en ayant la vocation et l'esprit de dénuement ; on n'y trouvait place que dans des postes aussi médiocres que rares ou sur des chantiers ouverts aux chômeurs intellectuels. Le lieu avait reçu des sacres, et non un seul. Celui de la science associée à l'aventure : les couloirs répandaient les propos relatifs aux expéditions (qui deviendront des missions, ensuite), et les « départements » s'affairaient au traitement matériel ainsi qu'à l'étude des collections d'objets ras-

semblées. Les plus belles et les plus rares des pièces étaient réservées à la parade des expositions, à l'occasion desquelles l'intérêt scientifique se fardait de mondanité. C'était d'une certaine manière la confirmation du sacre des lettres et des arts, celui que le collectionneur Paul Guillaume avait permis en livrant aux peintres le modèle primitif, celui des surréalistes exaltant la création sauvage et puisant (m'a-t-on dit) dans les réserves du vieux Musée d'ethnographie, et celui de la revue *Minotaure*. Mais j'étais particulièrement sensible, les circonstances du temps aidant, à ce que je qualifierai du terme sacre politique. L'œuvre de fondation avait été celle d'un socialiste, Paul Rivet ; des antifascistes y étaient associés, et, durant l'occupation allemande, le réseau de Résistance du « Musée » avait payé à prix de vies mutilées et prises sa contribution au combat. Je trouvais en ces exemples, confusément, la conciliation d'une visée politique généreuse et d'une activité scientifique toute consacrée à la reconnaissance des différences humaines. Des porteurs de prestige gouvernaient ou fréquentaient le lieu : le fondateur - « le Docteur » -, retiré en son appartement du dernier étage, souverain et, difficilement accessible ; le disciple préféré, Jacques Soustelle ; et puis André Leroi-Gourhan, à la gloire ethnologique toute neuve ; Marcel Griaule, parfois vêtu de son costume d'officier aviateur, semblable à un Saint-Exupéry du ciel africain. Et d'autres.

Pour moi, jeune prétendant absorbé par des tâches muséographiques ingrates, tous semblaient s'être placés à la distance qui désigne les maîtres. Sauf un, Michel Leiris. J'occupais un recoin encombré d'objets dans la grande salle du département de l'Afrique noire. Il se tenait, enfermé des journées entières, à l'intérieur de l'un des deux bureaux enclos dans cette pièce. Je le voyais passer lorsque mon travail me fixait longtemps sur place ; j'hésitais à l'aborder, tant j'étais intimidé, et sa propre réserve renforçait la mienne. Il brisa lui-même l'obstacle, par un effort que je pus mieux mesurer ensuite, afin de m'orienter, de m'éclairer de sa propre expérience, et de provoquer l'échange des confidences. Je garde le souvenir précis de notre premier entretien ; il fut décisif. La rencontre, pourtant, me déconcerta tout autant qu'elle

me donna la certitude d'avoir trouvé un guide. Dans le bureau exigu, d'où j'apercevais par la fenêtre haute quelques feuillages du jardin du Trocadéro, nous nous trouvions face à face, l'un et l'autre encombrés de notre gêne, saisissant toute occasion de nous donner une contenance. Des silences fréquents rompaient la conversation, et je ne pouvais m'empêcher de devenir alors observateur. Je scrutais Leiris pour forcer ses secrets. Il se tenait droit dans son fauteuil, comme s'il tentait de hausser sa stature, avec une attitude presque guindée dans son vêtement élégant et strict. Je sentais sa tension intérieure qui imposait à chaque mot, à chaque geste, une importance, et à cette première relation personnelle une solennité. Cette intensité se devinait et se constatait aussi à certains signes ; les mains - je les imaginais appliquées au travail d'écriture comme à une tâche matérielle - qui se nouaient ; le visage, le front et les tempes marqués par les veines devenues saillantes, où tout ce qui poussait au-dedans venait s'inscrire. Je voyais en cette face une sorte de carte, aux tracés et reliefs mobiles, où la géographie des sentiments était à tout instant dessinée. Je découvrais un aspect de la personnalité de Leiris, celui qui en fait un moraliste et un écrivain du scrupule, et par là même de la sincérité.

Je n'oubliais pas l'ethnologue engagé dans une grande entreprise des années 30, la mission Dakar-Djibouti. Il en avait rapporté un journal, des cahiers, qui constituèrent la matière d'un livre admirable, sans caches et sans effets : *L'Afrique fantôme*. Par ce texte, la littérature se mariait à l'ethnologie. J'apprenais que la rigueur des sciences de l'homme ne va pas sans celle de l'écriture, et que les chiffres qu'elles manipulent peuvent être l'alibi de l'indigence du talent. Leiris réveilla aussi mon expérience de l'imaginaire, mon goût de l'introspection et des signes. Je ne pouvais le suivre dans tous ses cheminements, je pénétrais difficilement à l'intérieur de son oeuvre poétique - et je perdais la trace de la « Néréide de la mer Rouge », par laquelle il avait tenté de m'orienter dès le commencement. Mais je découvrais les surréalistes dont il avait été ; une « église » défaite tentant de renaître et dont je rencontrais alors les membres dispersés et les témoins : Éluard, Georges Bataille, Roger Caillois, Pierre Naville, Maurice Nadeau ; et, un

peu plus tard, celui qui avait reçu le double sacre du fondateur et de la négritude, Aimé Césaire. J'écrivis « à la manière de », c'est-à-dire en imitant leurs textes ; je consignai des rêves, et je constituai un dossier volumineux consacré à la diversité de la démarche onirique selon les civilisations ; je comparai magie et poésie ; - j'utilisai ensuite les éléments de cette recherche à la rédaction d'un article qui fut publié en 1948 dans la revue *Psyché*. Leiris m'a aussi tiré de la connaissance livresque, et très fragmentaire, que j'avais de l'art moderne. Je me rendais souvent rue d'Astorg où sa femme, Louise, venait d'ouvrir une galerie prestigieuse. J'y appris la « lecture » de Picasso. J'y rencontrai des peintres. Je fus ébloui par André Masson, sans doute parce qu'il introduisit dans son oeuvre la présence d'autres cultures, et notamment l'éclat indien. J'acquis un peu de compétence ; les Leiris m'incitèrent à écrire mes Salons, mes commentaires d'expositions - le premier de ces textes fut consacré à André Beaudin, le plus novateur à Kandinsky, les autres sont tombés dans mon oubli.

Durant cinq années, y compris celles qui couvrent des longs séjours africains, Michel Leiris a été en fait mon initiateur, mon pédagogue et mon modèle. Le temps nous a éloignés, sans effacer les plus profondes de ces empreintes ni altérer - bien au contraire - l'admiration que je porte à l'écrivain du premier rang, et à l'homme d'engagement qui fait de la politique une morale. Il a contribué à me libérer de ce qui me restait de provincialisme, de l'encombrement des conventions reçues. Je fus dans le mouvement, je voulais tout saisir, je rattrapais le temps perdu. Les portes s'ouvraient. Les personnages défilaient dans une sorte de fête exaltante où je mêlais, par impatience et précipitation, Raymond Queneau, Boris Vian, Juliette Gréco, Sidney Bechet, Gérard Philipe ; et nombre de ceux qui ont contribué à façonner le style des années 40 finissantes. Chaque fois que j'en avais la possibilité, je voulais participer à cette inoubliable poussée de vie, à cette reconnaissance. J'en étais étourdi. Je rencontrai Albert Camus au journal *Combat*, puis à la N.R.F. où il occupait un bureau ; il me parut être l'unique, tant il était éclatant de jeunesse, de beauté, de gloire, de mystère aussi, par cette allure de Humphrey Bogart qu'accentuait le

trench-coat fréquemment porté. Il exprimait ce que je souhaitais entendre. Il m'attirait par cette coupure en lui qui le faisait homme de la fête, dont *Noces* m'avait livré la connaissance, et moraliste d'autant plus intransigeant qu'il était explorateur de l'absurde. Par Leiris, je fus introduit dans l'entourage de Sartre, puis j'assistai à la naissance des *Temps modernes*. Simone de Beauvoir, belle avec sa couronne de bandeaux noirs, était souveraine. Merleau-Ponty séduisait. Raymond Aron semblait s'être égaré en rejoignant le comité de rédaction. Les philosophes gouvernaient Paris. Les Français réapprenaient à vivre platement. Ce que je demandais ou attendais alors, c'était la réalisation de la promesse que fut la Résistance ; et davantage. Une éthique, une manière nouvelle de vivre et d'inventer ensemble. En cette courte période qui fit surgir les derniers « maîtres », tous ceux qui m'importèrent devenaient les initiateurs d'une morale reconstruite, exigeante et désillusionnée. Dans mon agitation, ma poursuite d'expériences changeantes, je tentais de donner l'existence à ce qui était dit. Je m'épuisais. Les routines revenaient avant même que tous les décombres eussent été enlevés.

Je me montrai alors plus impatient de partir en Afrique, d'y faire ma plongée dans l'inconnu. Je voulais m'y rendre dépouillé, nettoyé comme un os, désencombré des livres. C'était évidemment une illusion. Je décidai d'établir mon bilan, pour moi-même et pour me donner la preuve que j'étais capable de le transcrire. J'aurais alors réglé mes comptes et publié mon premier vrai livre ; celui pour lequel je voulais pouvoir affirmer, parodiant Henry Miller qui venait de m'être révélé : « Le livre, c'est l'homme, et mon livre est l'homme que je fus. » J'avais un exemple : *L'Âge d'homme*, de Leiris. Inimitable et redoutable, c'est une autobiographie impitoyablement sincère où l'événement individuel devient l'élément d'une vérité portée au-delà de l'aventure personnelle. Ma prétention était plus modeste, et mon courage moins ferme. Je m'enfermai dans ma propre histoire, je fus parfois allusif, il m'arriva de transposer et je plaquai sur mes indiscretions le masque du roman. Ce dernier mot est d'ailleurs le sous-titre, imposé par l'éditeur, d'un titre qui me plaît parce que j'y reconnais un bonheur

d'inspiration : *Tous comptes faits* ; il a eu de l'emploi par la suite, Georges Conchon l'a utilisé tel quel, et Simone de Beauvoir dans sa forme commune, l'expression mise au singulier. J'écrivis avec rage et jubilation, et une rapidité que je n'ai plus jamais retrouvée. Mon récit fut achevé en mars 1946 ; Leiris le lut, l'estima et m'encouragea à le publier. Je connaissais Maurice Nadeau - nous avions en commun une brève carrière d'enseignement et une part d'apprentissage ethnologique, des affinités aussi. Il était, par le journal *Combat*, l'un des critiques littéraires les plus estimés ; il venait de fonder une collection où se révélait déjà son talent de découvreur : « Le Chemin de la vie. » Il avait acquis sa figure, celle d'un homme massif, lent, mais avec des emportements, bourru avec de longs silences, connaissant tout du métier d'écriture et sachant faire de son estime exigeante une amitié discrète. Il accepta mon texte, sans grandes phrases. J'étais libéré, j'abandonnais avec mon manuscrit le vieil homme de vingt-cinq ans que je ne voulais plus être, je pouvais penser au départ. J'arrivai au Sénégal en mai de cette même année.

Le livre sortit en novembre 1947 ; l'événement coïncidait avec mon premier retour en France pour une période de quelques mois. Mon séjour africain m'avait changé, mais pas au point de m'avoir fait perdre le goût des nourritures littéraires parisiennes. J'effectuai mon service de presse avec une certaine solennité, comme si je me donnais moi-même mon propre sacre. L'éditeur était l'un de ceux que l'après-guerre fit pousser vite, puis mourir jeune. Une curieuse maison, ces « Éditions du Pavois », où des succès faciles (*Ambre*, de Kathleen Windsor, fut le plus fulgurant) laissaient néanmoins quelques places aux témoignages de David Rousset, à des essais de Dos Passos, à la collection de Nadeau et à une revue révolutionnaire : *La Revue internationale*. Mon ouvrage fit la percée et je bénéficiai de nombreux comptes rendus ; on y voyait, comme le suggérait d'ailleurs la bande publicitaire, les « confessions d'un enfant du siècle ». Mais la liberté de mon propos choqua certains. Aragon lui consacra un petit article des *Lettres françaises* où il me faisait, en apparence, un procès de moraliste. L'éditeur lui-même, faible ou versatile, poussa à l'oubli de mon

incartade. Le jugement qui m'a le plus perturbé fut celui d'Albert Camus. Je l'avais invité à dîner, en compagnie de Leiris, au Quartier latin. Il me parla peu de mon livre, il m'incita à continuer, à franchir l'obstacle redoutable du second essai, puis il ajouta négligemment : « Ce n'est pas le genre d'ouvrage que je prêterais à ma femme. » Je restai stupéfait. Il ne fut plus question de mon entrée en littérature ; nous avons achevé rapidement le repas et rejoint un des cabarets alors à la mode, je crois que c'était *La Rose rouge*.

Je ne me décourageai pas, mais je ratai ma deuxième arrivée. Je décidai de finir mon séjour en France dans le Midi, loin de l'agitation parisienne. Je m'imposai d'écrire chaque jour, avec une obstination qui me donnait pour seul horizon la dernière ligne de mon texte. C'était un roman, un vrai, ou presque. L'Afrique m'en avait soufflé le thème. Le titre me vint d'un coup, comme arrive une bonne surprise : *Tir à blanc*. J'en étais satisfait, car je me disais que toute l'histoire pouvait se réduire à ces trois mots, et au jeu qu'ils permettaient en ajoutant (mentalement) un *s* au dernier. Je mettais en scène un milieu colonial, j'y plaçais quelques-uns de ces personnages de haut relief qui ne savaient pas encore qu'ils étaient les acteurs du dernier acte de la pièce impériale. Je dressais face à eux, le temps d'une répétition, des villageois insurgés conduisant leur révolte à la manière d'un rituel. Le pouvoir pâle était visé, sans être encore atteint. L'échec des uns était annonciateur de celui des autres ; la poudre sécherait vite. Je dus repartir en Afrique avant d'avoir terminé ; ce que je fis durant les périodes mortes qui séparaient mes enquêtes sociologiques. J'achevai dans la hâte et je transmis mon manuscrit à Nadeau. Il me communiqua sa réponse : j'avais écrit avec trop de précipitation, je devais reprendre le travail - les fragments estimés vicieux étaient tous désignés. Je refusai, je lui répondis que je me moquais des belles-lettres et que j'avais désormais à me soucier de tâches plus importantes. Il imputa ma réponse et mon humeur au compte de la déception. Pendant plusieurs années, il conserva l'unique exemplaire de mon texte. Il attendit patiemment, puis il se découragea. De ma fiction, il ne resta aucune trace, mais l'événement me montra vite qu'elle pouvait être réalité.

C'était en 1949 ; mon activité avait trouvé un autre centre. Je n'abandonnai pas, cependant, mes cahiers d'écriture. J'écrivis sans avoir de projets de publication ; j'accumulai des pièces, des morceaux, que ma vie de nomade dispersa. Il m'en reste deux brèves nouvelles, et un souvenir clair : celui d'un roman ébauché, puis conduit jusqu'à la cinquantième page. Il reçut son titre dès le commencement : *L'Oublieur*. La nouvelle école n'était pas encore née, mais j'avais, à ma façon, inventé sa manière. Le personnage - un homme solitaire - s'effaçait au départ du récit ; il se réveillait, un matin quelconque, ayant tout oublié de lui-même, de son entourage, de son environnement. La narration devait être celle de son réapprentissage, de sa reconstruction impossible. Son milieu se rétrécissait à l'univers de sa chambre, à la population des choses qui la meublent. Tout se jouait sur sa relation à ces dernières, sur les rapports établis entre elles ; c'était cela le tissu de son existence et les objets devenaient ses seuls vrais interlocuteurs. Mes tâches accrues m'imposèrent d'abandonner l'entreprise ; à mon tour, j'oubliai. Je revins aux travaux d'écriture lorsque Jean Malaurie me demanda d'apporter un témoignage africaniste. Ce fut *Afrique ambiguë*, l'un des premiers titres de la collection « Terre humaine », publié en 1957. Voyage philosopant, autobiographie intellectuelle, rapport de mes rencontres avec des sociétés et cultures nègres remises en mouvement, jeu de comparaisons réduisant la prétention européenne, et aussi discours d'une passion : l'ouvrage est tout cela. Il reçut un large accueil ; à partir de là, ma parole eut une portée.

La production d'un livre est une besogne d'isolé, et d'autant plus, dans mon propre cas, que je n'ai jamais pu écrire quoi que ce soit d'important dans un lieu ouvert aux autres et peu familier. J'ai envié la disponibilité des écrivains du *Café de Flore*, mais je n'ai jamais tenté de les imiter. La participation à la vie d'une revue, et encore plus d'un journal, est, à l'inverse, une activité collective, soumise aux incitations extérieures. Elle opère à écriture « ouverte » avec le secours de toute une machinerie, collecteuse d'informations, préparatrice de textes, imprimante, puis correctrice d'épreuves. Elle donne à l'acte d'écrire une

matérialité, elle en fait un vrai travail. Elle constitue le groupe, l'équipe, en une société génératrice d'idées et d'influence. Si elle peut donner un pouvoir, elle comporte à tout instant un risque qui n'est plus seulement celui d'avoir perdu son temps. Les salles de rédaction m'ont toujours attiré ; je venais y saisir l'événement, cette donnée qui surgit, annonce, crée parfois de l'inédit, à laquelle j'ai consacré l'essentiel de ma recherche et de ma réflexion.

L'aventure d'une revue se vit à la manière d'une passion, comme s'il existait un rapport d'amour au « message » qui la définit, comme si elle-même était la personne centrale dans un cercle tracé par les affinités. Les coups de foudre entraînent des agrégations soudaines, les trahisons (c'est-à-dire les collaborations données à l'extérieur), du dépit amoureux, les zizanies, des séparations dramatiques. Une revue ne se fait pas, elle se vit. J'en ai eu l'expérience, plus observatrice que participante, pendant les périodes où je fréquentai *Les Cahiers du Sud*. J'ai déjà évoqué Jean Ballard et son entourage, mon émotion à rejoindre ce groupe où tout se mesurait en termes de talent et de fidélité ; c'était une communauté chaude, entretenue par la flamme du fondateur. À peu près à la même époque, j'entrai en relation avec Georges Bataille qui m'invitait à collaborer à sa revue : Critique, elle était jeune et respectée, brillante, attirant nombre de ceux qui avaient remis la création en mouvement. Il régnait sans le paraître, sans le vouloir, semblant s'effacer, tout en se préoccupant de détails avec une minutie extrême. Il était présent dans l'élégance, la légèreté d'un corps que l'on savait fragile, la douceur. Je l'imaginais se glissant, presque irréel, à l'intérieur des hôtels fanés où sont installés les bibliothèques et les musées nationaux. Mais je devinais sa force, son audace infatigable de prospecteur des domaines interdits ou mal reconnus. Je comprends ainsi l'intérêt qu'il portait à l'ethnologie, il la pratiquait en des territoires qui ne sont pas ceux figurant sur les cartes. Je le comparais à Leiris, parce qu'il conduisait l'expérience personnelle aux points extrêmes, là où tous deux ont fait surgir une œuvre dépouillée de toute complaisance.

Lorsque mes amis Edgard Morin et Jean Duvignaud fondèrent la revue *Arguments*, je ne fus pas incorporé à l'équipe, mais je me sentis concerné par leur entreprise. Ils inventaient une forme et un contenu nouveaux, ils cassaient les dogmatismes avec une fureur sacrée - après avoir toléré celui du stalinisme, ils démontraient et remontaient autrement les idées, ils cherchaient « l'esprit du temps » avec l'impertinence que donne la liberté retrouvée et assumée. J'apportai une contribution sous un titre révélateur de ce remue-ménage : « Inventer des sociétés neuves. » Nous avons fait le saut, nous étions moins occupés à révolutionner sur le mode de la répétition qu'à faire surgir de l'inédit.

J'avais en ce domaine une certaine avance, mon éloignement africain m'ayant empêché de prendre le chemin suivi par mes camarades. Il m'avait entraîné vers une école plus inattendue, lancé dans des expériences fort différentes, dont celle de l'engagement au service d'une revue qui n'était comparable à aucune des autres : c'est *Présence africaine*, conçue à Dakar chez Alioune Diop, née à Paris en 1947. Je fus associé à sa conception, j'y travaillai à temps partiel lors de mes séjours parisiens, j'en devins rédacteur en chef avec l'écrivain ivoirien Bernard Dadié pendant un couple d'années. Son « patronage » mêlait l'éclectisme et la célébrité. Il rassemblait la plupart des intellectuels, noirs et blancs, pour lesquels j'avais de l'amitié ou de l'estime. Il m'apporta l'occasion de rencontres nouvelles. Celle de Richard Wright, le romancier américain qui venait de publier la traduction française de *Native Son* ; colosse noir ayant encore une allure de G.I., dont la force, l'aptitude au bonheur et au plaisir, la voix puissante m'impressionnaient. Il était un exilé du racisme américain, il le resta jusqu'à sa mort ; et sa fille, parce qu'elle avait choisi de retourner aux sources nègres de la culture, fut un temps mon étudiante. Emmanuel Mounier était l'un de ceux qui introduisaient la note chrétienne dans le groupe et le témoignage de la critique personnaliste appliquée au colonialisme. Je le rencontrai peu avant sa disparition brutale ; silhouette professorale, visage marqué par une participation tragique à la peine des déshérités, porteur d'une exigence de justice et de charité intransigeante.

tes, il pouvait apparaître comme une incarnation moderne de la « belle âme ».

La revue vivait chichement et était installée petitement, ce qui nous rassemblait autour d'Alioune. J'aimais m'y rendre. C'était alors rue Henri-Barbusse, au 16, dans l'une de ces vieilles maisons qui supportent bien la décrépitude. Elle occupait deux pièces sous-louées dans un appartement dont la locataire était une jeune femme fantasque, fort libre de mœurs, entourée d'une cour changeante qui campait parfois dans l'antichambre. Peau blanche, pudeur noire, cette topographie inattendue déconcertait certains visiteurs. La revue se tenait à l'écart, derrière une frontière invisible mais étanche. C'était une sorte d'artisanat familial ; des parents et des amis, dont un jeune professeur romancier, Jacques Howlett, qui a prolongé sa fidélité au long des décennies. De temps en temps, David Diop (qu'une mort tragique emporta tôt) faisait surgir sa beauté et son cri de poète : « Souffre, pauvre nègre... » En cette période de commencement, il fallait de l'invention pour imposer le style de la nouvelle publication, de la passion pour la faire vivre, de l'entêtement pour vaincre les difficultés d'édition. Lentement, la présence africaine s'affirmait, ce n'était plus l'absence et le silence. Ce fut une révolution culturelle, inconnue, méconnue des critiques fougueux qui partirent ensuite en bataille. L'Europe était contrainte d'entendre ce qu'elle avait fait taire, de voir ce qu'elle s'était caché : un monde noir riche de sa diversité, un nègre « mythifié » et mystifié, un travailleur africain écrasé, un art noir ouvrant les portes de l'imaginaire verrouillées par la raison raisonnable... Ces débuts étaient offensifs. La culture qui vit ne se laisse jamais faire. Sur une idée d'Alain Resnais et Chris Marker, la revue entreprit la production d'un film provoquant l'irruption des arts nègres. J'ai travaillé à la préparation de l'argument, de l'iconographie. Après bien des péripéties, il sortit sous un titre qui surprit : *Les Statues meurent aussi*. Il inquiéta, choqua, et n'obtint pas le visa de censure. La pellicule a pâli, la qualité critique est éventée, mais il n'en avait pas moins été démontré que l'art est politique.

Ces années-là furent pour nous celles de la « négritude ». L'idée et le terme venaient d'avant, de l'avant-guerre, lorsqu'un petit groupe d'Africains et d'Antillais publiait épisodiquement les cahiers de *L'Étudiant noir*. Césaire pouvait proclamer que sa négritude « est une tour », et Senghor que « l'émotion est nègre », ce n'était pas encore une doctrine. Elle reçut cette promotion de l'art de Sartre qui lui consacra l'un de ses plus grands textes : « Orphée noir », préface à une anthologie des poètes d'expression française. La négritude était dévoilée : refus, rupture, négation du blanchiment culturel et politique, première réappropriation des manières d'être, de sentir, de faire et dire reçues de l'héritage nègre. Elle devait, comme le suggérait Sartre, se transformer en « une Passion ». Elle le fut pour quelques-uns, en faisant flamber les débats, ceux qui firent apparaître un jeune médecin originaire de la Martinique, Frantz Fanon. Il était ardent avec du charme, venait de pratiquer le mariage des couleurs, portait en lui et avec éclat nos savoirs, et brûlait d'impatience dans les couloirs de l'existentialisme. Il demanda à me voir lorsqu'il eut achevé la rédaction de son livre : *Peau noire, masques blancs*. Je compris qu'il se sentait piégé, floué. Tous nos entretiens, par la suite, confirmèrent mon impression. Il se découvrait dépossédé, il voulait retrouver la « possession » qui serait la force le poussant plus loin, plus vite. Jusqu'à la révolution algérienne qui fit exploser son lyrisme militant. J'ai pu constater, à l'occasion de mes séjours américains, la montée de son influence, puis la transfiguration résultant d'une mort précoce qui le constitua en héros des temps nouveaux. Voici quelques années, j'ai été ému, et navré, d'avoir à présider la soutenance de l'une des premières thèses qui lui furent consacrées ; les Éditions d'État algériennes la publièrent.

J'ai été associé à des revues et j'en dirige encore une, purement sociologique, que Gurvitch m'a transmise en pieux dépôt. Je suis resté en marge des journaux, alors que leur univers m'attire ; il me semble que je dois y trouver, rassemblé au jour le jour, ce que je cherche sans fin par l'interrogation des sociétés. Les sociologues du siècle passé n'ignoraient pas le journalisme ; et plusieurs de ceux d'aujourd'hui en

tirèrent leur célébrité. Lorsque j'étais collégien, l'un des professeurs de lettres tentait d'enseigner la lecture critique de la presse ; il voulait montrer que l'esprit se fait en décryptant le monde qui se fait. J'estimai l'exercice artificiel et ennuyeux. Je crois cependant que la leçon a porté, car elle m'a appris à domestiquer ma faim de nouvelles. Le *Combat* « de » Camus m'a entrouvert ses portes, mais je restais comme l'enfant pauvre qui se nourrit des fumées de la rôtisserie. Je n'osais pas forcer l'accès, je doutais de ma capacité à donner forme à l'événement par le travail des mots. J'étais aussi, encore, la dupe de toute une imagerie qui fait du journaliste un fabricant de l'histoire immédiate, et du « grand reporter » un traverseur de vies et de paysages - sur le modèle de Paul Morand. La première occasion me fut donnée par le quotidien marseillais *Le Provençal*. J'en ai relaté les circonstances. Je rapportai, dans une suite de six ou sept longs articles, une description de l'Afrique et une interprétation de ses turbulences. J'en évaluai rapidement les effets, par les commentaires et les lettres reçus, par les injures aussi de ceux qui m'estimaient être un détracteur de la « mission civilisatrice » accomplie dans « nos colonies ». Je projetai une réponse : « France-Empire et France en pire. »

Mon nomadisme ne m'a guère permis d'assurer une collaboration régulière à un journal ; mais une certaine notoriété m'a conduit aux participations épisodiques, et mes activités ou mes engagements, à l'amitié de quelques journalistes. Je rencontrai Jean Daniel au moment où *Le Nouvel Observateur* allait naître. C'était la première fois, mais je le connaissais indirectement, par le fait de son action, par ses textes et les propos d'amis communs. J'avais apprécié naguère la manière dont il avait orienté un magazine maintenant oublié, *Caliban* ; j'y découvrais déjà la marque d'un écrivain moraliste. J'avais été très attentif à chacun de ses commentaires et à ses interventions pendant la guerre d'Algérie, et durant les épisodes tunisiens qui l'ont atteint jusqu'au danger de mort. Il était acteur de la décolonisation, témoin actif des libérations, je me sentais en connivence. Il avait acquis depuis l'enfance la familiarité des civilisations mêlées, ce qui lui donnait un autre regard, une rapidité à voir et vivre ce que le provincialisme parisien

n'appréhende souvent qu'à travers des systèmes. Cette façon de réagir recoupait ma propre expérience. Mon entrée au journal s'effectua par la publication d'un long texte - placé à la « une » - consacré à la guerre civile du Congo de colonisation belge. Je situais les événements et je montrais leurs déterminations historiques, économiques, culturelles. J'évoquais les lointains antécédents de la révolte congolaise, notamment la figure d'une héroïne mystique du début du XVIII^e siècle qui répéta dans l'ancien royaume de Kongo l'aventure de Jeanne d'Arc - jusqu'au bûcher. Je rapportai cette histoire dans un de mes livres, quelques années plus tard. Guy Dumur, responsable culturel du journal, m'incita alors avec l'appui du comédien Jean-Marie Serreau à traduire mon récit en langage de théâtre. Je refusai parce que je ne souhaitais pas rentrer en littérature. Ce fut Bernard Dadié qui reprit le projet et écrivit une pièce accueillie par le festival d'Avignon.

Mes écrits de circonstances, pour la plupart, ont restitué en fonction de l'événement mon expérience de l'Afrique et d'autres pays des « trois continents ». Ils ont aussi exprimé, à partir de réactions de lecture, mes appréciations relevant de ce que j'ai nommé sociologie ou anthropologie de l'actuel. Les uns et les autres ont jalonné au fil des ans, à intervalles inégaux, mes interventions dans un très petit nombre de journaux, dont *Le Monde* auquel me lièrent tôt la fidélité de l'estime et quelques amitiés. J'aime me placer en prise directe sur ce que chaque jour fait surgir, recevoir l'écho des bruits qui traduisent l'activité de ces grandes fabriques que sont les sociétés. Interrogateur de celles-ci, par métier, je suis constamment à la recherche de ce qui les révèle et découvre un instant les mécanismes de leur fonctionnement. Ma pratique sociologique me pousse vers les lieux où vient s'inscrire « ce qui se passe ».

Je suis arrivé en Afrique - et j'y ai vécu - à une époque où l'information était rare et peu diffusée, où le savoir et la littérature se transmettaient surtout par la tradition orale, par la parole. Ce fut cela, plus qu'autre chose, qui me donna le sentiment de la rupture, du dépaysement. Je me sentis ailleurs et séparé ; l'événement extérieur se rédui-

sait à une information laconique et souvent différée. Je me trouvais face à ces sociétés paysannes que les ethnologues disaient alors primitives et qu'ils définissaient par des manques : sans écriture, sans machinisme, sans monothéisme, sans histoire. C'était leur propre milieu d'origine mis à l'envers, une façon bien simpliste de voir le monde des différences. Tout n'était cependant pas faux dans cette tentative de montrer ce qui est essentiellement autre. Il faut y reconnaître la difficulté éprouvée à rendre compte d'une histoire humaine qui n'a pas recouru aux moyens dont nous avons pris l'habitude. L'écriture, le texte, l'image en font partie, et nous avons été éduqués à les considérer comme les indicateurs de la civilisation. C'est en sortant de l'univers de l'écrit, tel que notre histoire culturelle l'a construit, et en entrant dans l'univers de la parole, tel que les autres histoires l'ont façonné, qu'il devient possible de mieux comprendre ce qu'écrire et parler veulent dire.

Histoire d'Autres (1977)
Deuxième partie. L'écriture et la parole

5

Le côté cours

[Retour à la table des matières](#)

J'eus à l'école communale, la première année où ma famille se fixa aux abords de Paris, un petit instituteur bossu, enthousiaste et merveilleux. Il sut me séduire, il me témoigna un intérêt affectueux bien après que j'eus suivi son enseignement. C'est par lui - il s'appelait M. Plane, nom cruel étant donné sa disgrâce physique - que j'appris à « aimer l'école ». Il pouvait se faire respecter sans excès de discipline et éduquer sans engendrer l'ennui ; je suis certain qu'il n'y a jamais eu de vrais cancre dans sa classe. Les élèves l'acceptaient au point d'oublier d'être cruels en tirant avantage de son infirmité. Il était « laïc », incroyant, mais sans prosélytisme, parce que sa seule religion était celle du savoir ; il parlait avec un lyrisme mesuré de la science et du progrès. Il prenait très au sérieux son cours d'instruction civique, parce qu'il estimait nécessaire de faire naître le dévouement à la République. De temps à autre, il racontait des épisodes de la vie d'Edouard Herriot ; il la jugeait exemplaire en ce qu'elle réalisait la conjugaison de la connaissance et du pouvoir. Il enseignait la morale avec conviction, il en faisait un instrument de la justice et de la liberté. On le disait socialiste, ce qui était vraisemblable, mais dans une adhésion en demi-

teinte. M. Plane fut, pour moi, l'illustration de l'instituteur tel que je l'ai encore vu former dans les écoles normales de l'avant-guerre.

Le maître de la dernière année, celle de la préparation à l'entrée au collège, fut une tout autre figure. Il se voulait provocant, déniaisant, émancipateur, tout en fabriquant des bons petits animaux pour examens et concours. C'était un homme approchant la cinquantaine, au visage modelé par gros traits sous une chevelure blanche, puissant avec une voix forte dont il jouait. Il était colérique et, dans ses emportements, il lui arrivait de jeter une boîte de craie à travers la salle de classe ; chacun faisait le dos rond, se sentant coupable de ne pas avoir compris assez vite. Il entraînait ses élèves à l'initiative et à la rapidité ; c'était à eux d'aménager leur temps au mieux, de tenir leurs cahiers à l'aide des notes prises en cours, de proposer des thèmes de lecture et de débat. Les indolents étaient secoués avec brutalité, car il fallait répondre rapidement ou être capable d'improviser un commentaire bien construit. Certaines des journées de classe ressemblaient à un parcours d'obstacles, avec recherche de vitesse. Taillé en force, le maître pratiquait plusieurs sports et il souhaitait que son enseignement pût se prolonger sur les terrains du stade. C'est par lui que je pris conscience d'avoir aussi un corps, et non seulement une tête à meubler. Il semblait sous l'effet de la passion lorsqu'il évoquait les civilisations antiques pour lesquelles la culture est totale, puisqu'elle implique la beauté physique. Il fut aussi et involontairement un provocateur d'émoi. Sa compagne était encore jeune, grande et blonde, entraînée aux compétitions d'athlétisme ; elle venait souvent l'attendre à l'heure de la sortie, elle était guettée par la classe et faisait naître en chacun un désir mal connu et mal nommé.

Je devinais que ce maître me soumettait à un apprentissage différent. Il poussait plus loin la pédagogie de la liberté, et à certains moments je le croyais capable de passer la frontière du scandale. Souvent, en fin de journée, il se laissait aller à tenir des libres propos, déroutants, démoralisants au sens direct du mot ; il cassait le conformisme ; il disait qu'il faut vivre en homme dans le refus de transiger.

Il était à part - ce qui lui donnait le privilège de visites singulières excitant la curiosité et l'imagination. L'une d'elles se répétait avec une certaine régularité, le soir pendant l'heure d'étude. C'était celle de Pascal. Un vieil homme un peu fou, à la belle tête grave et pensive, à la longue chevelure grisonnante. Sa silhouette se dessinait sur la vitre opaque de la porte ; il attendait sans bouger, puis trouvait l'audace d'entrer avec une démarche glissée qui semblait être une excuse ; le maître le laissait faire, lui permettait de parler à la classe, puis le poussait dehors avec une douceur dont il faisait rarement montre. Le vieil inspiré composait par lambeaux une sorte de discours à la jeunesse, ou plutôt un éloge rendu à la naïveté, à la générosité, à la bonté et à la franchise. Mes camarades étaient impressionnés, mais ils le disaient « cinglé ».

Je ne les croyais pas. Je faisais la comparaison avec les images de la folie que ma première enfance, passée à la campagne, m'avait apportées. Celle de Godard, innocent de village, inoffensif, désarticulé, presque incapable de langage, dont on se moquait sans méchanceté et à qui l'on prêtait des pouvoirs - notamment celui d'être un « porte chance ». Aussi, la figure de Jeanne la Folle que l'on évitait ou feignait d'ignorer parce qu'elle était, sans que ce soit exprimé, assimilée à une sorcière. Elle occupait un petit logement de rez-de-chaussée, aux fenêtres toujours ouvertes, dans une rue retirée du bourg de mes « maternels ». Il m'était déconseillé de « passer par-là » ; mais j'y étais attiré par la curiosité, le plaisir de l'infraction, et la crainte savoureuse ressentie à tenter le diable. Je l'apercevais, toujours en mouvement, affairée à des tâches dont le sens m'échappait, toujours vêtue du même costume, une longue robe blanche et un bonnet blanc froncé déporté vers l'arrière du crâne. Elle semblait, à tout instant de la journée, se déplacer dans la nuit ; véritable ombre au visage pâle, lisse, sans marques précises indiquant son âge. Certains jours, je m'approchais afin de la saluer, elle ne me répondait jamais. Je la trouvais hautaine. Je l'assimilais, sans trop savoir pourquoi, mais sans doute en raison de son vêtement et de son allure, à Marie-Antoinette, la reine prisonnière du Temple. Elle provoqua mes premières réflexions sur la folie ; elle

en représentait la forme noble, la haute solitude, l'obscur tentation des territoires artificiels où personne d'autre ne vient se risquer.

Mon apprentissage du collège fut déroutant. Le plus grand nombre des acteurs, et sans doute la médiocrité de la plupart d'entre eux et la moindre personnalisation des relations firent que je fus d'abord désintéressé. Des premières années, je n'ai conservé que peu d'images et très effacées. L'une est insolite, parce qu'elle se dédouble sous l'effet du temps. J'avais en classe de cinquième un professeur de langue qui me semblait cocasse, distrait, et par là même sympathique. Il portait constamment un costume noir mal ajusté à son corps voûté. Son visage était barré par de grosses lunettes à verre épais et toujours incliné vers le bureau où il accumulait des livres et des feuillets de manuscrits ; cette difficulté de voir faisait le bonheur des malins et des « copieurs ». Il paraissait étrange et étranger, comme s'il se trouvait déplacé dans la salle de cours et très supérieur à l'enseignement dont il avait la charge. La rumeur disait qu'il se consacrait à un travail érudit et complexe, touchant à la philosophie, qui le conduirait au professorat dans une université. Ce qui donnait de la fierté à ses élèves et lui apportait une manière d'estime. Le temps passa, je l'oubliai. Jusqu'au moment où j'eus à prendre connaissance du volumineux ouvrage, enfin achevé et publié : c'était *l'Esthétique de la grâce*. L'auteur, Raymond Bayer, fut quelques années professeur à la Sorbonne, avant que je n'y sois moi-même appelé.

Une autre image-souvenir relève de la caricature, mais je la fais surgir avec un certain attendrissement. Il s'agit de l'un de mes enseignants de lettres, celui de la « quatrième ». Une curiosité, qui fut pour plusieurs de mes condisciples un éveilleur de curiosité. Un grand vieil homme osseux, au visage creux avec des yeux très bleus et une moustache roussie où se prenaient des morceaux de tabac, qui n'avait aucune préoccupation de son apparence. D'un bout de l'année à l'autre, indifférent aux saisons, il faisait son entrée dans la même tenue : un long imperméable mastic portant de larges cernes tracés par les averses, un chapeau mou à bords roulés sans âge et sans teinte définissa-

ble ; il lui arrivait d'oublier de les enlever. Il parlait à peine arrivé, sous l'impulsion d'une inspiration. Cette distraction et cette insouciance vestimentaire en imposaient. D'autant plus qu'on le disait écrivain, poète, et qu'il entretenait sa propre légende en lisant des pièces de vers sans nommer leur auteur, laissant entendre qu'il pouvait l'être. Il le faisait en zézayant légèrement, sans pour autant provoquer le rire et le chahut. Je lui dois mon initiation au voyage romantique, à la lecture de Balzac, et un certain apprentissage de la déclamation. Il me reste en mémoire des bribes des formules exprimant ses partis pris : Victor Hugo, « un géant, mais stupide » ; Alfred de Vigny, « inspiré, mais officier » ; Alfred de Musset, « prolix en vers et en amour ». Son admiration se portait surtout sur l'auteur de *La Comédie humaine*, il le commentait en faisant habilement apparaître des scènes sociales de la France du siècle passé. Je lui dois, peut-être, l'éveil d'une curiosité sociologique.

Les figures professorales des âges de l'apprentissage sont les plus impressionnantes, les plus durables lorsqu'elles imposent une marque. Ce qui réduit à peu le nombre de ces dernières. Je mesure mieux maintenant, par expérience, l'importance des éducations premières ; celles qu'une conception hiérarchique fausse confie aux nouveaux arrivés - les « jeunes collègues » - ou aux anciens trop évidemment usés dans la carrière. Ce devrait être une affaire de « maîtres », plutôt que celle d'aspirants à la maîtrise ou de victimes de la charge. En sachant qu'il y a, à toutes les étapes de la formation, une propédeutique à faire.

Si j'établis, en ce qui me concerne, le compte selon ce critère, il est rapide. Au collège, en dehors des deux personnages évoqués, un professeur de mathématiques qui pratiquait sa science comme un jeu, avec une virtuosité me déroutant au point de m'avoir conduit un trimestre à la situation inconfortable d'être premier en algèbre et dernier en géométrie ; un angliciste qui fit naître une passion qui ne m'a plus abandonné, en commentant Shakespeare ; un fervent des écrivains « du peuple » qui s'évadait des prisons classiques, afin de faire apprécier les témoins de la vie quotidienne et les grands insoumis. Le philo-

sophe était un vicaire d'Armand Cuvillier, et le manuel un texte dont il ne s'écartait pas ; il n'a pas eu de vraie existence. Je dois compléter cette liste par trois apparitions de professeurs qui m'ont donné des initiations parallèles, lorsque je reçus la préparation au métier d'enseignant. Un naturaliste au talent reconnu, petit homme d'allure militaire, autoritaire et d'un style d'autant plus impressionnant que l'asthme lui imposait une élocution saccadée et sifflante, avec qui j'appris sérieusement les règles de la méthode expérimentale -jusqu'à lire intégralement *l'Introduction* qui rendit Claude Bernard illustre. Et puis deux littéraires, écrivains de notoriété discrète. L'un apportait une chronique régulière au *Mercure de France*, c'était un homme lent avec une manière de préciosité, subtil à l'extrême, qui m'a guidé dans la lecture des *Nouveaux Lundis* de Sainte-Beuve et m'a laissé le souvenir d'une formule désabusée : « La plus belle femme du monde n'est jamais qu'un agrégat de colloïdes. » L'autre était flamboyant, portant beau et fier de succès lui valant l'amitié de Mme Dussane, la comédienne ; il raviva mon enthousiasme, me fit découvrir des auteurs méconnus et les écrivains des régions, surtout Henri Pourrat exaltant l'Auvergne d'où il était parti lui-même pour « monter » à Paris.

Je suivis les cours en Sorbonne, tout en me préparant à obtenir tôt une indépendance matérielle. C'était déjà la guerre, la « drôle de guerre » qui portait en elle une défaite pitoyable. Tout était chambardé, le corps professoral réduit en effectif, les étudiants décimés par les appels successifs. L'esprit était ailleurs, il revint à quelques-uns dans les mois qui suivirent l'effondrement général et l'occupation allemande. Je tentai de partir en 1942, à plusieurs reprises, sans succès. La dissidence cheminait lentement. Jusqu'au moment de ma rupture, en 1943, je me trouvais dans cette situation étrange de poursuivre des études - comme si rien ne s'était passé - et de nourrir l'obsession de la fuite qui donne corps au refus. Les maîtres juifs étaient atteints ou allaient l'être. J'étais moins sollicité par l'intérêt des enseignements que par l'attitude, manifestée ou supposée, de ceux qui les prononçaient. Le phonéticien Mialaret me fascinait par son impertinence publique ; il avait l'art de détourner un argument très technique pour en faire une

moquerie ou une critique de l'« occupant » ; il ne put poursuivre longtemps cet assaut qui rendait la linguistique offensive. Je fus aussi fort impressionné par le courage tranquille du sociologue Maurice Halbwachs, qui cumulait pourtant les raisons d'être atteint ; il enseignait, avec une douce obstination et une manière d'étonnement provoqué par un défaut de vision, un savoir peu conforme aux valeurs dites nouvelles ; il n'avait guère souci de la prudence ou de la dérobade, et il subit une déportation qui le tua. Ceux-là n'étaient pas les seuls à défendre une certaine idée de l'honneur et à assurer le salut des autres.

Et, cependant, je travaillais, par poussées qui m'occupaient alors tout entier en me faisant oublier l'anxiété et la rudesse de la vie quotidienne. Je lisais, je notais mes réflexions et mes critiques sur des fiches de couleurs différentes, je « dissertais ». J'apprenais, aidé en cela par les circonstances, que les enseignants sont moins les diffuseurs de connaissances incontestées, classées, destinées à la consommation immédiate, que des incitateurs à se construire soi-même, en donnant des guides et des règles pour y parvenir. On n'a guère d'usage du savoir reçu, si on le prend tel quel ; il faut en faire l'instrument de la formation personnelle, acquise après, mais grâce à lui s'il a été correctement conçu et bien transmis. J'ai souvent eu le sentiment d'être un autodidacte de l'essentiel ; je ne suis certainement pas le seul. Les bons maîtres sont ceux qui préparent à cet apprentissage second. Lorsque j'accédai aux enseignements d'ethnologie, je tirai l'impression que Marcel Mauss avait été l'un d'eux. Elle fut confirmée par des confidences d'Alfred Métraux, l'ethnologue, et de Georges Gurvitch, le sociologue. Tous deux faisaient surgir un personnage incomparable, érudit impressionnant (« Mauss savait tout »), professeur allusif et souvent déroutant par son jeu sur les mots dont le *Manuel d'ethnographie* (édité d'après des notes de cours) conserve les traces, prospecteur de nouveaux territoires scientifiques, auteur peu préoccupé de la fabrication d'une œuvre, homme de la parole, et de l'impatience lorsque les mots manquaient leur but. Je n'ai pas connu Mauss ; je l'ai aperçu, juché sur une estrade, lors d'une pauvre cérémonie d'hommage ; il était décrépit et pitoyable. Je fus navré et j'en eus du ressentiment pour

les responsables de cette exhibition. Méconnu, il trouve sa vraie grandeur après la mort, et ses écrits inventifs font alors le bonheur des exégètes et la chance de ceux qui l'invoquent afin de cautionner leurs entreprises. Il sert à tout, et à beaucoup.

Je fus l'élève de Maurice Leenhardt à l'École pratique des hautes études, bien qu'il y enseignât un domaine culturel - la Mélanésie - où je n'envisageais pas d'aller travailler. Il m'a paru démontrer, par sa manière d'être initiateur, la sottise de Péguy qui moquait cette École en faisant suivre le mot pratique d'un point d'interrogation. Et bien que les apparences aient été, en la circonstance, favorables à celui-ci. Leenhardt semblait être hors du temps et de ce que l'on appelle les réalités ; massif, avec l'allure vestimentaire d'un pasteur sorti du siècle dernier, père biblique dont il portait la barbe abondante et touffue, hôte d'une culture étrangère qui l'avait dévoré, il pouvait donner l'impression d'être constamment ailleurs. Lourdemment appuyé sur la table du bureau, peu mobile, il avait une présence qui provoquait l'attention de l'auditoire ; il parlait lentement, butait sur les obstacles de pensée, vagabondait à travers les nuances et les repentirs, mais il cheminait et entraînait à sa suite. Il faisait découvrir les espaces mythiques mélanésiens en imposant le dépaysement absolu ; dans la soumission à l'étrangeté, à l'inconnu encore insaisissable, sans le secours de ces petits assemblages logiques dont on fera usage après lui, sortes de Mecano intellectuels qui sont à l'ordre mythique ce que leur modèle matériel est à l'art des ingénieurs. Leenhardt a écrit l'un des grands livres des décennies passées : *Do Kamo* ; titre déroutant pour désigner un univers qui l'est devenu sous l'effet de la raison mécanicienne, celui du mythe ; ouvrage inattendu parce qu'il traite de forces disparues qui refont irruption, celles de l'imaginaire.

Évoquer les figures professorales, c'est aller à la recherche des influences reçues, des initiations génératrices d'une formation de la personne, des expériences suggérées et des rites de passage subis, des moyens acquis pour « entrer dans la vie ». Durkheim le savait, qui fut une sorte de « grand instituteur » de la nation devenue républicaine ; il

ne concevait pas une interprétation de la société française qui ne fût, en même temps, une connaissance de son mode d'éducation, une recherche sociologique qui ne portât en elle une morale et une pédagogie. Il est vrai que la République était alors celle des professeurs, et qu'elle entretenait son propre culte par une « instruction publique » et une « instruction civique » généralisées. Les maîtres, à tous les niveaux, concevaient leurs fonctions comme une prêtrise laïque ; ils transmettaient, en même temps que leur savoir, des raisons d'être et d'adhérer à un ordre encore accepté ; ils détenaient un pouvoir noble et reconnu, dissocié du prestige ambigu résultant des hiérarchies sociales ou des réussites matérielles. Depuis, ces clercs ont moins trahi qu'ils ne l'ont été par les nouveaux promus de la société industrielle conquérante, et par cette dernière elle-même. Les connaissances importent moins que les savoir-faire, la fabrication des hommes que celle des choses, la communication du sens que l'adaptation aux organisations et aux instruments de la puissance. L'histoire de l'institution pédagogique devient alors celle d'un lent déclin.

J'ai dû enseigner, tout en achevant mes études supérieures et en recevant une préparation première à la recherche sociologique et anthropologique. Pendant quelques années, notamment celles où les maîtres furent désignés comme les responsables du désastre français, pacifistes et « communistes » coupables de l'effondrement moral de l'armée, francs-maçons propageant la perversion - et sous ces prétextes pourchassés. Ils devenaient les substituts des sorcières, désignés par la nouvelle Inquisition tapie derrière les apparences paternelles et bonhommes du Chef-Maréchal. Il fallait subir, en faisant de la routine et du formalisme pédagogique un moyen d'exister, et puis ruser afin de réagir et de reconstruire une dignité. Les classes auraient pu être les garderies d'enfants et d'adolescents d'un pays en vacance d'honneur. Il n'en fut rien parce que les maîtres, pour la plupart, reconquirent leur crédit auprès des élèves et que l'enseignement en lui-même cachait une force libératrice. La société scolaire n'en était pas moins, en réduction, la figure semblable de l'autre. Elle montrait la misère physique des démunis (assistés, de temps à autre, par des distributions de

lait et de gâteaux vitaminés) et l'aisance relative ou la prospérité des « réalistes » ; elle se pervertissait sous l'effet des poussées racistes et des menaces insidieuses ; elle laissait paraître des codes politiques difficiles à décrypter lorsqu'ils ne signifiaient pas l'adhésion au régime collaborateur. Le non-conformisme de l'allure, du vêtement, des goûts et des divertissements, devenait un signe de refus, un acte de rupture ; périodiquement, les « miliciens » dirigeaient leur violence contre les jeunes insoumis à l'ordre moral. La vie quotidienne était nécessairement politisée.

Dans ces circonstances, je ne pouvais échapper à la question portant sur la nature de la relation enseignante et les responsabilités qu'elle implique. Je venais de passer vingt ans. Je ne voyais pas ce qui pouvait me donner un droit, une emprise, une influence sur des garçons plus jeunes de cinq ou six années. Ce n'était pas l'expérience ; la mienne me paraissait aussi courte que la leur. Ce n'était pas le savoir, puisque j'estimais le mien fort incomplet et mal assuré. Je trouvais une partie de la réponse dans le dispositif hiérarchique que constitue l'école, et que la topographie des salles de cours matérialise en établissant un vis-à-vis inégal. Mais je ne devais pas me satisfaire de cette seule explication ; certains de mes collègues, par leurs difficultés, éprouvaient jusqu'au drame personnel un rapport qui donne au nombre l'avantage sur la hiérarchie - on disait d'eux qu'ils ne « tiennent » pas leurs classes. Je tentais de saisir la signification de cette formule banale, de déterminer les carences qu'elle désigne. Le manque de discipline, si cette dernière ne se réduit pas à un encasernement, ne me semblait proposer qu'une périphrase de l'expression. Le contenu des connaissances était défini réglementairement, mais la manière de le rapporter au vécu introduisait plus qu'une nuance ; l'intérêt se gagne en faisant de l'exercice d'école un exercice de vie quotidienne et de vie personnelle, un apprentissage des « lectures » par lesquelles celles-ci reçoivent la possibilité d'orienter leur cheminement. L'essentiel n'est pas encore là, mais dans la façon d'être présent et de dire. L'estrade est une scène, sur laquelle se maintiennent mal les acteurs falots ou à la recherche d'un rôle, et la parole qui perd son emprise dégénère en

« bruits » ou énoncés ennuyeux. Tout cours est une action dramatique réussie ou ratée selon ces circonstances. C'est une donnée de situation qui apparente le professeur au comédien et fait de chaque entrée une épreuve nouvelle ; tous deux subissent, tant qu'ils ne sont pas usés par la pratique, la contrainte de la performance. Malraux a dit juste en affirmant que « la connaissance a besoin de grands interprètes », comme le théâtre.

Je parvenais à ces découvertes en des temps singuliers, qui leur donnaient un caractère secondaire. Parce que j'apportais un enseignement à de jeunes sortis d'une débâcle et soumis à une loi étrangère grossièrement camouflée, le problème de la responsabilité se posait totalement avec des risques et sanctions immédiats. J'en étais encombré, je me sentais en charge d'âmes - sans effet littéraire facile. Je savais ce qu'il ne fallait pas faire : se soumettre aux consignes, consentir au moralisme culpabilisant, accepter les truquages créateurs d'illusions. Mais ce qui devait être tenté me paraissait confus, en dehors de l'obligation de préserver en chacun des élèves la force d'initiative qui pourrait être utilisée plus tard. Cela même était une tâche redoutable. Je me liai à un collègue aîné, un angliciste, qui avait été un militant du socialisme durant les années 30. Je voulais tirer leçon de son expérience, je pris surtout conscience de ses propres incertitudes. C'était un homme du scrupule qui me fit comprendre son hésitation à imposer des choix, à utiliser sa qualité de maître influent afin de manipuler. Je rencontrai par son intermédiaire quelques-uns de ses anciens camarades politiques. J'acquis la certitude que la question préalable était d'abord celle de ma propre détermination.

Mon entrée en dissidence mit pratiquement fin à cette brève carrière de pédagogue. C'est à l'automne 1952, peu après mon retour d'Afrique, que je retrouvai le chemin des salles de cours et des amphithéâtres. Jacques Chapsal, directeur de l'Institut d'études politiques, me demanda d'assurer un enseignement consacré aux pays qui n'étaient plus dits « attardés », mais « sous-développés ». Ce fut l'un des premiers créés à Paris ; l'initiative semblait d'autant plus auda-

cieuse qu'elle m'imposait de donner une interprétation globale (ou anthropologique) des problèmes. Les économistes spécialisés, non encore désillusionnés, la considéraient avec scepticisme ou ironie. Ils opposaient leurs équations du développement à ce qui paraissait être mon indignation du sous-développement, un appareil technique à une attitude morale. Il est vrai que mon apport détonnait. L'Institut de la rue Saint-Guillaume restait malgré tout un héritier (de l'ancienne École libre des sciences politiques) principalement fréquenté par les « héritiers » parisiens. Il conservait un appareil, un corps professoral issu pour la majeure partie des divers pouvoirs et préparant les meilleurs des étudiants à y accéder à leur tour, un style l'apparentant aux grands *Colleges* anglo-saxons plus qu'aux établissements universitaires français. C'était une machine à enseigner parfaitement adaptée à ses fonctions par son organisation, son programme ouvert sur l'actualité et sa pédagogie d'apprentissage des « méthodes », sa bibliothèque et ses moyens de documentation. Un appareil de transmission de la culture nécessaire aux gestionnaires, mais n'excluant pas la connaissance mesurée de ce qui la conteste. La tradition dominante demeurerait celle du libéralisme éclairé. Mon cours fut d'abord localisé à l'amphithéâtre Leroy-Beaulieu par une sorte d'ironie involontaire qui plaçait mes propos sous l'égide de l'auteur ayant exalté « la colonisation chez les peuples modernes ». Il avait été l'affirmation, j'étais la négation. J'introduisais dans cette salle très vaste des parcelles du feu qui commençait à flamber tout au long des tropiques. L'audience était nombreuse, présente par curiosité et pressentiment d'un avenir prochain, concernée et interrogative. Je faisais paraître les deux tiers exclus du monde, alors que les enseignements les plus nombreux concernaient le tiers privilégié. J'éprouvais une certaine griserie à tirer de l'événement les images encore confuses de ce qui allait devenir l'univers que nous connaissons aujourd'hui. J'attirais l'attention sur les mouvements qui déplacent les lignes marquant les privilèges : la généralisation des nationalismes coloniaux, la montée des régimes encore inédits, la force des cultures différentes, le refus des inégalités internationales. Je prenais le risque d'annoncer la possibilité d'une mise en état de siège de la minorité formée par les nations nanties (ce qui n'est pas encore), et le

recours possible, inévitable, aux moyens de pression que donne aux pays dominés la possession des sources d'énergie et de matières premières (ce qui est déjà). Celles de mes leçons qui furent publiées consignent des audaces qui n'en seraient plus maintenant, car le cours du temps les a vérifiées et banalisées. Je ne pouvais pas faire figure de professeur comme les autres, je n'enseignais pas le « déjà là » et les règles de sa gestion. Je libérais des curiosités en ouvrant les portes de la province occidentale, je provoquais aussi des rejets de la part des gardiens de la suprématie. Chaque année, une petite équipe d'élèves se constituait où chacun apportait un projet de recherche à réaliser ; ils étaient plus audacieusement libéraux, ou plus à gauche, et appartenaient alors au groupe étroit des étudiants socialistes ; quelques-uns avaient le talent qui conduit un texte jusqu'à sa publication, plusieurs avaient l'ambition qui fait désirer un pouvoir - ils en ont conquis les positions.

J'ai tenu ce cours, et il m'a tenu, pendant dix ans. Il m'était un défi, car je devais constamment l'adapter aux conjonctures, et celles-ci changeaient vite. J'aimais, et j'aime toujours, cette contrainte au renouvellement, le déchiffrement de cette devinette à gros enjeu qu'est l'événement. Cette tâche me mettait en scène et mon nom fut tôt associé à la « découverte » du tiers monde, à la manifestation de sa réalité et de sa parole. Cette expression devenue d'usage général, traduite en toutes les langues, a une histoire ; celle d'un succès fondé sur un malentendu. En 1954 ou tôt en 1955, alors qu'allait se réunir à Bandoeng la conférence des premiers promus de la décolonisation, Alfred Sauvy me confia la direction d'un volume collectif auquel contribuaient ses collaborateurs de l'Institut national d'études démographiques. Le thème général était celui de la dialectique du sous-développement et du développement, la méthode, celle d'une étude globale par conjugaison de plusieurs démarches scientifiques. Les divers articles rassemblés et liés, il fallut trouver un titre. Ce fut : Le « *Tiers Monde* » ; les guillemets ont leur importance, car ils suggèrent - ce que j'avais en tête - la possibilité de jouer sur la formule. Le livre parut en 1956 ; la « guerre froide » avait à peine tiédi, les deux blocs restaient formés, et

les « nations prolétaires » constituaient un troisième terme, un enjeu et un moyen des affrontements. C'est une première interprétation : une manière de nommer ce qui se situait à part des coalitions capitaliste et socialiste, et devenait l'appoint estimé nécessaire à la victoire de l'une d'elles. Une deuxième version conduit à désigner la majorité des pays tentant d'accéder à la capacité industrielle et technologique selon des procédures originales, après la promotion à la puissance des sociétés capitalistes, puis des sociétés socialistes. La montée de la troisième vague historique moderne. Mais le sens initial était différent. Tiers monde avait été façonné sur tiers état. Je voulais faire référence à l'écrit célèbre de Siéyès, l'un des fondateurs du club des Jacobins, proclamant que si le tiers état n'est encore rien, il veut être « tout ». La poussée des tierces nations, qui ont l'avantage du nombre et des ressources matérielles, se trouvait ainsi qualifiée par sa force de revendication et son ambition à long terme. L'expression a été accaparée, réinterprétée, lancée dans l'usage courant et officiel ; son lieu de naissance a évidemment été oublié. Son succès me semble encore difficilement explicable, et d'autant plus que le livre la proposant n'est pas de ceux qui reçoivent une large diffusion. Elle nommait ce que l'on ne savait pas encore nommer, ce que les dominants avaient voulu ignorer : le retour sur la scène de l'histoire des nations tenues à l'écart pendant plusieurs siècles.

Quelques formules, nées d'un bonheur d'invention verbale, ont pu être autant d'étiquettes collées sur mon personnage. « Afrique ambiguë » est l'une d'elles. Celle qui m'a classé à titre principal, situé dans les rangs de l'africanisme. À juste raison, car le monde africain n'a jamais cessé d'être mon univers, mon lieu, depuis 1946. Celui de mes affinités, de mes recherches et de mes enseignements. Quelques mois après avoir défendu mes thèses de doctorat, à l'automne de 1954, j'accédais à l'École pratique des hautes études pour y établir la sociologie africaine. J'entrais définitivement dans l'enseignement supérieur, mais en pionnier traçant un nouvel espace. J'ai toujours eu le goût de ces tâches de fondation ; les commencements et l'invention m'exaltent, l'exploitation des choses et des savoirs en place finit par me lasser. Je

peux exceller en cette dernière, mais à la condition de préserver au-dehors un domaine ouvert à la liberté et à l'inattendu. A l'École, grâce à l'appui de Lucien Febvre et de Fernand Braudel, je fus durant plusieurs années incité à la création continue, provoquant la venue de nouveaux enseignants et la patiente conquête de moyens de travail. Un Centre d'études en a résulté, qui a suscité l'opposition insidieuse des collègues anglais tenant jusqu'alors le monopole de l'africanisme européen. De leur part, l'enjeu scientifique se transformait en enjeu politique ; et d'autant plus que la réussite du groupe français multipliait, dans un nombre croissant de pays, les anciens élèves et les chercheurs qui lui restaient attachés.

La décolonisation avait commencé. L'Afrique imposait sa présence. Il devenait urgent de la connaître après avoir passé trois quarts de siècle à l'exploiter, à la dominer, à la déculturer pour mieux la « civiliser ». Cet intérêt, au sens direct du terme, donnait une chance aux études africaines ; elles ne pouvaient plus être l'affaire de quelques érudits et des amateurs d'exotisme. L'Université devait élargir sa carte des civilisations et sa liste des disciplines enseignées. La Sorbonne prit l'initiative. Lucien Paye, universitaire ayant une longue expérience des pays du Maghreb, était ministre de l'Éducation nationale ; il fit créer trois chaires africaines : deux consacrées à l'histoire, une à l'ethnologie et à la sociologie. Je fus élu à celle-ci. À la rentrée de 1962, dans un amphithéâtre trop vaste parce que les étudiants étaient peu préparés à l'irruption de la parole africaine, je prononçai la leçon inaugurale. Je l'avais voulue démonstrative de mes intentions : « Sociologie dynamique et histoire à partir de faits africains. » Ce qui signifiait que je présenterais les sociétés et les cultures dans leur devenir, leurs mouvements et les problèmes les plus révélateurs d'elles-mêmes ; je les libérerais des fils emmêlés où les mythologies les avaient enfermées et momifiées. Ma façon nouvelle contribua à élargir mon audience ; l'africanisme que j'exposais ne concédait cependant rien à la mode structuraliste, je suggérais une autre démarche - elle était dite dynamiste ; j'apportais aussi une illustration concrète et actuelle à des étudiants de sociologie, et à des philosophes en rupture de philoso-

phie, que les trop nombreuses exégèses d'auteurs lassaient. Mon influence dépassait l'univers de la spécialisation. Une proportion importante de mes anciens élèves se trouve maintenant dans des fonctions qui ont peu ou rien à voir avec les études africaines. Ils ne les ont pas abandonnées, parce qu'ils ne les avaient pas choisies ; ils avaient opté pour un enseignement où s'entendaient les bruits d'une époque agitée.

On mesure mieux maintenant, un court recul aidant, l'importance des années 60 ; elles sont comparables aux années 30, qui se caractérisaient par les premières cassures du monde que l'Europe avait lentement et rudement façonné depuis les dernières décennies du XVIII^e siècle. Tout bouge, et les incertitudes montent et grondent ; c'est l'aboutissement des grandes secousses de 1947. Les deux « blocs » portent en eux des fêlures que l'on sait irréparables. La décolonisation accélère son mouvement, mais les guerres coloniales ou néo-coloniales se poursuivent ou éclatent. Les nations nouvelles se lancent dans la construction socialiste, mais parce qu'elles la découvrent difficile, elles la décrètent spécifique ; et nombre d'entre elles perdent, dans ces cheminements sinueux, le projet qu'elles s'étaient donné au temps de leurs luttes ou de leur naissance. Les pays européens n'en finissent pas de rechercher les règles de leur ajustement et de céder à la tentation des performances solitaires. La France est établie dans un nouveau régime. De Gaulle l'a engagée dans la dernière bataille destinée à sauver son héritage de grandeur, mais elle consomme, s'américanise, s'abandonne à une croissance semi-sauvage qui la dépossède pour une part et assure la promotion des nouveaux messieurs de la production et de l'organisation. Pour elle, il est significatif que la décennie s'achève avec l'effacement politique de De Gaulle et sa disparition dans la grisaille de novembre en 1970. Les historiens du passé immédiat devraient se fixer pour tâche de montrer comment la réalité d'aujourd'hui a pris forme en cette période-là.

Elle est aussi celle du remue-ménage intellectuel, des désertions, des modes et des engouements, des syncrétismes et du baroque dans l'art des idées. Et de la création. Si bien que l'étranger a encore de la

curiosité pour Paris. Les anciens communistes, échappés du « Grand Système », sont saisis par le grand doute ou lancés, pour un petit nombre, dans l'entreprise de penser autrement. Les fugeurs de l'Union des étudiants communistes sont en quête d'une nouvelle foi ; les plus militants voient dans le tiers monde, et ses guérillas, les modèles des futures révolutions ; quelques-uns parmi les autres convertissent le structuralisme en un substitut. Le maoïsme devient, pour ceux qui ne sont pas platement des versatiles de l'engagement, une morale politique intransigeante et une manière de vivre la conviction révolutionnaire. Le retour des utopistes donne à l'imaginaire collectif des jeunes une efficacité politique, l'importation des formes américaines de la contestation et de la dissidence a le même effet sur la culture et la vie quotidienne. C'est l'univers ravivé des idéologies où les courants se séparent ou se mêlent selon les circonstances. Les territoires du savoir commencent, eux aussi, à être ouverts aux chambardements. Les passeurs des frontières classiques se multiplient ; car nombreux sont ceux qui refusent leurs disciplines telles qu'ils les ont héritées. Les sciences humaines prennent le relais, elles sont en vogue -jusqu'au moment où l'« après mai 68 » les fera coupables.

Dans le milieu de mes enseignements, ces turbulences se manifestèrent d'abord avec une force amortie, autant à la Sorbonne qu'à l'École normale de la rue d'Ulm où Jean Hyppolite m'avait appelé pour fonder un séminaire de post-agrégation que je tins de 1961 à 1966. Le calme de cette vieille maison, refermée sur son petit jardin intérieur, n'était pas rompu ; en y pénétrant à l'heure de mes cours, j'avais l'impression de me glisser dans le silence. Mais l'incertitude grandissait dans les esprits. Ceux des élèves qui composèrent mon groupe cherchaient un ailleurs ou un à-côté de leur qualification principale ; les premiers - les plus nombreux -étaient des philosophes ou des littéraires, les seconds des historiens ou des géographes ; tous aspiraient à une carrière de chercheur, et non au professorat des lycées. J'ai aidé la plupart d'entre eux, après avoir contribué à leur initiation. J'ai pu, là plus qu'ailleurs, avoir la certitude d'une efficacité et l'évaluer, sans pour autant m'attribuer le mérite de la notoriété de ceux qui l'ont

conquise. Je ne veux jamais, parce que j'ai fait de cette règle une haute exigence, forcer l'estime, la reconnaissance ou la fidélité ; je les apprécie à leur prix lorsqu'elles me sont accordées, et j'aime qu'elles fassent naître une amitié. Je bénéficie encore de cette chance.

Mon groupe de l'École effaçait la relation inégale établie entre un professeur et son auditoire, il m'a mieux appris à m'enseigner moi-même. Il me relançait régulièrement dans le tohu-bohu du marché des idées. La psychanalyse, comme Ariane, déroulait son fil rouge un peu partout, et notamment jusqu'à la scène où Jacques Lacan, inspiré, inspirant, briseur de mots et prospecteur de sens, improvisait, fascinait et possédait. Sa liturgie était la plus achevée des liturgies parisiennes. Le structuralisme était (il conserva cet état jusqu'en 1968) un fluide qui baignait tout, après avoir beaucoup emporté dans son flux : la linguistique saussurienne et l'analyse « formaliste », les mathématiques évidemment modernes, la cybernétique, la logique symbolique et la combinatoire, la sémiotique, tout un pan de l'anthropologie et quelques autres éléments soumis à ses procédés d'assimilation ou de mimétisme. Des mélangeurs de bonne renommée le mêlaient à d'autres courants, marxistes, ou génétiques, ou analytiques. Le marxisme était « relu », après que Louis Althusser en eut donné l'exemple. Il semblait plastique et se trouvait associé à d'autres composantes empruntées aux théoriciens de la science positive, à Freud, à Reich, et (déjà) aux écologistes. Les tentatives moins voyantes proposaient des objets théoriques plus discrets. Il était difficile de faire comme si rien ne changeait, d'être conservateur du savoir comme l'on est gardien de musée. Dans cette époque de remise en cause généralisée, tout devenait possible - du moins en apparences, car le tri s'effectue tôt ou tard. De l'inédit surgissait, des domaines nouveaux s'élargissaient en quelques années sous le contrôle de grands propriétaires idéologiques, des auteurs connaissaient soudain une gloire inattendue. Les habiles marchaient au rythme des succès. Les « écoles » s'opposaient ; les plus solidement installées avaient leurs réseaux de promotion (au sens publicitaire) et leur défense pouvait aller jusqu'au terrorisme sanctifié par le concept et la théorie. Les maîtres en idées donnaient la réplique aux maîtres en

techniques et organisations, avec la même certitude supérieure. Selon la formule bien connue, tous ne savaient pas très bien où ils allaient, mais il y allaient. La société intellectuelle reflétait les transformations de l'autre - que l'on appelle alors mutations - et, au sein de ses propres confusions, elle tentait de faire naître la conscience d'un nouvel âge.

L'institution universitaire, par son rôle autant que par sa tradition, ne pouvait pas ouvrir en elle la brèche où s'introduiraient en force ces tentatives changeantes, ces doutes, ces dogmatiques toutes neuves ; elle réagit lentement et n'accueille que sur preuves, donc avec un décalage. La Sorbonne du début des années 60 paraissait moins menacée dans sa fonction que prochainement submergée ; l'expansion des classes moyennes, ou tertiaires, accélérât sa démocratisation, mais la montée du nombre bénéficiait peu aux étudiants d'origine ouvrière. Elle maintenait une qualité traditionnelle, celle qui avait fait sa renommée et qui survécut suffisamment au dépeçage d'après 68 pour que son nom et ses locaux - surtout ceux à valeur symbolique - fussent revendiqués en partage par plusieurs des nouvelles universités. Elle tentait de s'adapter aux obligations d'un enseignement aux effectifs croissants, en fondant le centre Censier, puis la future université de Nanterre ; plaçant ainsi, sans le savoir, les trois points du triangle où l'événement surgira et se déploiera quelques années plus tard. Elle n'évaluait pas encore les conséquences de ce changement de taille, ce saut dans la quantité qui ne pouvait que modifier sa nature même ; elle voulait oublier l'indication donnée par les vagues de la propédeutique venant mourir sur les gradins du grand amphithéâtre. La poussée jeune s'exerçait aussi à l'intérieur du « corps enseignant », par la multiplication nécessaire des assistants et des chargés d'enseignement ; mais nous n'étions alors qu'une demi-douzaine de professeurs aux abords de la quarantaine. L'institution essayait de tenir avec une certaine dignité, de garder les apparences, et plus que celles-ci. Secouée, elle s'attachait d'autant plus aux signes et aux rites. J'en avais déjà eu le sentiment confus lors de la rentrée solennelle de l'automne 1962, à laquelle je participai comme à une initiation professionnelle puisque c'était celle de ma prise de fonctions : des discours conventionnels et

des revendications respectueuses, un appareil un peu fané, un parterre de robes magistrales aux couleurs distinctives des facultés. J'avais emprunté la mienne au secrétariat ; elle n'était plus vraiment noire et la fourrure de l'épitoge était râpée, mais on me la fit accepter en me contant la fable qui lui imputait des porteurs illustres, dont Durkheim aurait été le premier.

En octobre 1967, je me trouvais en quelque sorte dans la succession directe de ce dernier. Raymond Aron, qui assurait la direction officielle du petit groupe des sociologues et des ethnologues de la Sorbonne, m'avait encouragé à changer de chaire. J'enseignai la sociologie générale, et non plus les disciplines africanistes, qui restaient cependant mon domaine de spécialisation aux Hautes Études. Les sciences sociales étaient « demandées » ; elles semblaient (mais l'illusion commençait à se dissoudre) pouvoir donner un métier, en même temps que les clés de la lecture sociale et une pédagogie politique. Je découvris à mon tour les grands effectifs. J'enseignais « au Censier » un cours de deuxième année, au micro, avec un réseau de télévision intérieure reliant les deux amphithéâtres les plus vastes. C'était nécessairement une performance d'acteur devant un public contraint, ou d'orateur de réunion publique. J'acceptais mal la règle de ce jeu, parce que je m'étais efforcé jusqu'alors d'avoir des relations directes, personnelles et libres, sans complaisance, avec mes étudiants, un style dépourvu de ce qui allait bientôt être dénoncé comme les attributs du mandarinat. Il m'en restait un crédit, et aussi celui de mes options personnelles qui me donnaient une manière de popularité ou le bénéfice d'une tolérance. On ne pouvait pas ne pas sentir que tout commençait à ne plus être comme avant ; ce n'étaient pas des mains invisibles qui perturbaient l'ordre ancien, mais plutôt l'absence d'une main qui aurait été au service d'une pensée claire de transformation de l'Université. En ce sens, la réforme Fouchet n'était qu'un bricolage déséquilibrant ce qui, très vulnérable, tenait encore.

Le plus important était extérieur à l'enclos universitaire. Les conséquences de la cassure ouverte par la guerre d'Algérie devenaient

apparentes : il en était sorti une jeunesse qui, pour une part, se trouvait culpabilisée ou mobilisée dans le refus - le rejet des impérialismes fatigués ou revigorés ; il en avait résulté par le repli sur l'Hexagone, sans que ce soit contradictoire, une politisation plus active de la vie collective, qui trouvait un terrain propice dans une croissance multiplicatrice d'inégalités. Il y avait aussi l'impatience de la génération montante à l'égard de la paternité politique assumée par de Gaulle, réplique sur le niveau national de celle qui s'exprimait au sein des familles ; elle était prête à reprendre le refrain désabusé : « Et, toujours, le même président ! » Il y avait encore la prise de conscience, naissante, des effets néfastes de la domination exercée par un Système (comme l'on va bientôt dire) qui ravage la vie quotidienne et ferme les portes de l'imaginaire : celui d'une expansion peu contrôlée faisant de la rationalité marchande la loi. Et puis, à l'arrière de la scène française, les mouvements, les expérimentations, les idées des autres jeunes ; notamment de l'américaine qui soutenait sur les campus des universités la rébellion des « jeunes radicaux ». Une Internationale de classe d'âge se formait, génératrice d'une solidarité nouvelle qui tendait à prévaloir sur celle établie entre générations, à l'intérieur de chacun des pays. C'est de cet ensemble de conditions, en même temps que du brassage idéologique et des incertitudes propres aux périodes de grandes transformations, qu'est née la sensibilité « gauchiste » ; celle qui a conduit à la décision de rendre possible l'impossible.

Les murs de la Sorbonne semblaient tout arrêter, ou presque. Les cours étaient poursuivis sans graves perturbations, bien que les syndicalistes étudiants eussent lancé une efficace « campagne anti-Fouchet ». Par la surprenante (et évidemment involontaire) rencontre d'un choix et d'une conjoncture, mon enseignement des Hautes Études exposait ce que pourrait être une anthropologie de la contestation. Je donnais un contenu théorique à un mot d'usage rare que l'événement allait transformer en slogan du Grand Refus. Jusqu'en mars 1968, l'ordre des choses était peu modifié par la turbulence des mots. Les réunions étudiantes et les affrontements se multipliaient, cependant ; des petites colonnes se formaient et disparaissaient ; le centre Censier, où

se trouvaient rassemblées les premières années, s'échauffait. Mais tout aboutissait à Nanterre, cet établissement universitaire inachevé, casé dans un ancien terrain militaire mal déblayé, et au voisinage d'un bidonville qui imposait à la jeune bourgeoisie la preuve des échecs et des tares de la société dite « de consommation ». Ces étudiants nanterrois, dont beaucoup se sentaient dans la situation de « personnes déplacées » en raison de l'affectation d'office (d'après une carte de résidence qui incorporait des beaux quartiers parisiens et Neuilly), moins liés par une tradition, étaient plus tentés par la remise en cause, plus impatients de changement, plus engagés dans les débats ouverts dès la rentrée d'automne. Tous les courants aboutissaient là, y compris ceux qui portaient la revendication libertaire, ou cette forme nouvelle de l'insolence absolue qu'était le situationnisme. Des groupes de petite extension, les « groupuscules », les contrôlaient en rivalisant ; jusqu'au moment - le 22 mars - où s'établît une certaine unité d'initiative.

À la Sorbonne, le mouvement progressait lentement, se risquait à des poussées hésitantes ou à des rassemblements éphémères, à des actions respectant les formes ; il brisa celles-ci le jour où une délégation étudiante franchit la porte du pompeux amphithéâtre Louis-Liard, où se tenait l'assemblée des professeurs. L'institution la plus prestigieuse de l'Université française avait été presque épargnée, et aussi contournée pour des raisons de stratégie qui font que le « centre » devient d'autant plus vulnérable que sa « périphérie » a été brisée. L'efficacité symbolique était néanmoins incontestable ; elle allait donner une portée d'autant plus retentissante à la conquête du symbole. Celle-ci, sans que personne en ait la claire conscience, se préparait au-dehors. La violence des groupes de choc montait. Les batailles à propos du Viêt-nam signifiaient davantage que l'opposition des Nordistes et des Sudistes : l'affrontement d'une conception globale révolutionnaire et d'une conception tout aussi globale, mais contre-révolutionnaire et totalitaire. Ce sera d'ailleurs l'occasion de la mise à feu, par une arrestation de militants de gauche qui provoqua une solidarité massive des étudiants, puis après coup celle d'une partie de la

jeunesse parisienne. Nanterre fermée s'était repliée sur Paris ; Censier était accueillant, ouvert, à la veille d'une occupation autogérée.

Du 3 au 6 mai, tout se joue. La semaine suivante fut celle des sept jours qui ont ébranlé la France, celle des premières barricades, celle qui a fait de la rue le lieu de la politique, puis s'acheva sur la grève générale et le puissant défilé du 13 mai. La révolte étudiante a éclaté, inattendue, même par ceux qui l'ont provoquée ; elle n'engendra pas une révolution, mais - ce qui en est une d'une certaine façon - la modification durable de la mentalité collective française. L'histoire entre par surprise lorsqu'elle veut accomplir une grande tâche. Son apparition soudaine laisse d'abord indécis, ou stupéfaits, les acteurs qu'elle va mettre à l'oeuvre. J'en fis la constatation en cette semaine cruciale. Je me rendis à Censier à l'heure de mon cours. C'était au grand amphithéâtre ; la plupart des étudiants se trouvaient là, assis comme à l'accoutumée ; des militants peu nombreux accompagnés de jeunes ouvriers animaient un débat, ils me cédèrent la place dès mon arrivée. Tous se tenaient dans une sorte d'attente, la majorité hésitait encore à franchir les frontières de la transgression et de l'imprévisible. Elle semblait souhaiter que je force sa décision, elle s'interrogeait elle-même en m'interrogeant. La dynamique de la violence et de la répression la fera basculer. Deux jours après cette « dernière classe », en compagnie d'un collègue mathématicien, responsable syndical, je tentai de prendre contact avec un certain conseiller du ministre de l'Éducation nationale. Nous sentions prochaine l'explosion qui pourrait coûter cher aux étudiants ; nous voulions l'éviter, provoquer la dédramatisation en obtenant un relâchement de la pression policière autour de la Sorbonne ; c'était une entreprise insensée et présomptueuse. Rue de Grenelle, nous avons pénétré dans l'hôtel ministériel comme dans une maison désertée ; un huissier désoccupé nous informa que la plupart des responsables étaient absents, dont celui que nous tentions de rencontrer. Le pouvoir, surpris, se donnait la force de l'inertie et laissait l'événement préciser son sens. Le soir même, le soulèvement éclatait au Quartier latin, entraînant l'une des plus brutales ripostes. La com-

mune étudiante sortit de cette nuit de bataille des rues, et en même temps une figure nouvelle, l'« enragé », et une arme oubliée, le pavé.

Durant le mois qui suivit, tout a semblé basculer. Le pouvoir s'était effacé. La génération du refus déployait ses manifestations, ses drapeaux, ses symboles, se rassemblait derrière ses propres guides dont le plus célèbre reste Daniel Cohn-Bendit, s'engageait dans des assauts réglés qui pouvaient donner l'impression d'une drôle de révolution comme il y avait eu près de trente ans avant une « drôle de guerre ». La classe ouvrière occupait ses usines, les employés leurs bureaux, et, pour la première fois, des cadres - les jeunes - sacrifiaient la gestion en prenant le risque de l'expérience. Les grandes villes françaises répétaient Paris ; mais la campagne entraînait dans le bel été et ses travaux, l'événement ne la touchait guère. Ce dernier, personne ne le comprenait, beaucoup le vivaient. Il se fabriquait au jour le jour ; les media, et cela aussi était de l'inédit, lui donnaient à tout instant voix et figure, le façonnaient, l'orientaient. L'imagination avait conquis un pouvoir, la création spontanée avait pour un temps court effacé les structures, les codes, les routines. Avant que les machines politiques ne se remisent en marche.

La Sorbonne évacuée avait eu l'allure d'un palais vétuste et sinistre ; occupée, elle devint le lieu de tous les bouillonnements, une enclave libertaire, un théâtre social à cent scènes, une fête politique permanente, une kermesse faisant fondre les interdits et les conventions. Tout convergeait vers elle, s'y insinuait, s'y établissait ou s'y montrait. Il fallait être là, comme si l'histoire du pays s'était entièrement repliée à l'intérieur de cet espace étroit et surpeuplé. Des notoriétés reconnues venaient conquérir un nouveau sacre, des célébrités toutes neuves tentaient de s'y consolider. Des inconnus entraient dans la maison, et c'était cela l'incontestable nouveauté. Les uns n'étaient que des curieux, ou des promeneurs arrivés à l'heure fraîche pour assister au spectacle et s'émerveiller de la capacité inventive de la jeunesse ; j'entendis quelques-uns de leurs propos, je m'aperçus que la plupart *voyaient* pour la première fois leurs enfants. Les autres étaient des

marginaux, qui avaient trouvé un terrain d'aventure et des groupes à manipuler. J'eus affaire à ceux d'entre eux dont on parla beaucoup, les « Katangais ». Amateurs d'ironie, ils avaient envahi les bureaux et la salle des cours de mon Centre de recherches africaines situé au premier étage ; ils avaient tout chambardé, éventré les fauteuils au couteau de commando et, un soir de bagarre rue Saint-Jacques, ils avaient jeté sur les policiers, depuis les fenêtres, des livres rares dont ils avaient fait des torches allumées à l'essence. Je pus négocier leur départ, j'organisai aussitôt le déménagement de toute la bibliothèque. Ceux qui passaient les portes de la Sorbonne avec émotion, c'étaient les privés d'expression, les presque effacés par une vie quotidienne trop rude ; les étudiants militants leur faisaient porter témoignage public et démontraient ainsi l'intention libératrice de leur mouvement, l'exigence absolue qui veut changer la vie et non seulement l'ordonnance des classes sociales. C'était le temps des prises de parole ; elles faisaient surgir le vécu des systèmes mis en miettes ; elles étaient souvent bouleversantes, des confessions dont je viens d'entendre un écho dans celle du serrurier Lucas que rapporte Adélaïde Blasquez.

En quelques jours, une société composite s'était créée, mobile, toujours changeante, tissée sur la France étudiante. Des territoires s'y étaient ébauchés. Dans la cour, celui de l'invention qui écrit, dessine, ritualise ; de la revendication totale qui n'accepte rien parce qu'elle demande tout ; du politico-drame permanent qui se joue aux abords des étalages de librairies improvisées - sous les banderoles, les drapeaux et les posters géants. Dans le grand amphithéâtre et d'autres salles, se font et défont les espaces où paraissent les parleurs, garçons et filles, hommes et femmes, gens de toutes langues et de tous propos, qui sèment les mots sur le parcours de l'histoire immédiate ; ils la poursuivent, ils tentent avec passion de l'attraper par la queue. Ailleurs, dans tous les endroits où il avait été possible de se caser, s'aménage le domaine conquis ouvert aux expérimentations : brassages, échanges, relations inédites entre les personnes, transgressions et audaces annonciatrices d'un nouveau monde amoureux. Et puis le territoire d'où tout était parti, celui du débat étudiant, avec ses lieux proté-

gés, ses codes, son organisation de comités et d'assemblées générales, son gouvernement de démocratie « directe » chaque jour recomposé. C'est la base de l'éphémère commune universitaire, en partie distincte des deux autres, la politique et la culturelle. En tous ces espaces, s'est établi l'univers du « tu » et du « toi », de l'abolition des différences, du propos libéré, des emprises et des pouvoirs précaires. Des rêves aussi.

Durant une première période, le travail étudiant s'est accompli de manière presque indépendante. Le corps professoral était éclaté, sans emploi. Dans les amphithéâtres bondés, turbulents, enfumés, métamorphosés par les inscriptions et les graffiti qui donnaient la parole aux murs, peu de ses membres paraissaient ; les plus nombreux étaient jeunes, professeurs assistants, ou éléments d'un prolétariat intellectuel, parce que collaborateurs précaires et mal rémunérés. Ils tentaient d'être dans le mouvement ou de s'y maintenir ; le hasard des réunions donnait du crédit à leurs interventions ou les refoulait. On tirait l'impression d'être désiré, mais à la condition d'un certain effacement ; d'être consulté, mais en préservant toutes les formes de l'initiative étudiante ; d'être présent dans le rang, sans pour autant avoir été dépouillé d'un prestige dont la reconnaissance se décelait à des signes discrets. L'atteinte à la dignité personnelle restait rare. J'ai surtout vu, en ces réunions, la première explosion de la critique collective du système universitaire, qui s'élargissait en critique sociale et, pour certains, en rejet d'un libéralisme masquant les violences du capitalisme. Ensemble, les jeunes osaient dire : leur refus d'un maternage social qui prolonge celui de la petite enfance ; leur exigence de devenir des sujets actifs dans cette méga-fabrique qu'est la société ; leur volonté de définir celle-ci autrement et en liaison avec les classes ou les couches les plus dominées ; et leur inquiétude personnelle. La question des débouchés - c'est-à-dire de la fonction au sein de la collectivité - exprimait principalement cette dernière ; et d'autant plus que les étudiants issus de la petite classe moyenne se découvraient un avenir soumis à la médiocrité. Ils voulaient le changement et dénonçaient les risques de la « récupération ». Des groupes de travail élaboraient des projets où tout commençait par une révolution dans l'Université, la

mise en place d'un « pouvoir étudiant » et l'avènement d'un nouvel âge des « lumières ». L'ordre bourgeois serait effacé dans les esprits avant de l'être dans les choses.

Lentement, et comme un contrepoint à l'événement, les initiatives proprement universitaires reprirent. Des assemblées, élargies à toutes les catégories d'enseignants, aux chercheurs, aux représentants du personnel d'administration, se réunissaient ; avec la participation d'étudiants. En des lieux moins ouverts aux effets de foule, au voisinage de la Sorbonne. On assistait alors à une sorte d'inversion sociale ritualisée : le pouvoir ancien était dans la salle, l'éphémère pouvoir nouveau sur l'estrade ; les jeunes parlaient, appuyés par les enseignants qui sentaient encore souffler le vent du changement, la majorité restait silencieuse. La démocratie se pratiquait à mains levées, et parfois à l'esbroufe. Les affrontements et les ambitions personnels reparaissaient à l'avant-scène, le calcul se substituait progressivement à l'improvisation politique, les étudiants se préoccupaient davantage des examens à venir. Ou, plutôt, du contrôle des connaissances, comme l'on commençait à dire ; car la transformation des mots anticipait sur celle des choses. Le cœur n'y était plus tout à fait. Edgar Faure préparait un nouveau contrat universitaire, et un découpage de l'université parisienne qui me fit penser au partage colonial de l'Afrique à la fin du siècle dernier. Certains s'appliquèrent à démanteler la Sorbonne, mais nombre d'entre eux, après l'avoir réduite sur place, tentèrent ensuite de la multiplier partout. L'été était là ; il prenait un sens politique en incitant à l'exode des vacances, et l'affirmation que les pavés se trouveraient sous les plages sonnait faux. Les citadins roulaient depuis quelque temps déjà sur les routes du week-end, depuis que la Pentecôte avait à nouveau nourri la flamme automobile. La Sorbonne se vidait ; elle allait être prise en main par les services de désinfection et de réfection. À l'automne, l'université de Vincennes s'achevait, grande innovation campée dans le préfabriqué ; une commission réunie par Raymond Las Vergnas, qui m'avait demandé d'y participer, désignait les premiers enseignants. Un quotidien parisien de l'après-midi, maintenant disparu, diffusait la liste des membres du groupe selon un clas-

sement chromatique : les Rouges, comptés largement, d'un côté ; les Roses, de l'autre. C'était simple, et sot. Des cartes du nouveau Paris universitaire apparurent, composées selon le même principe de la symbolique politique des couleurs. L'alerte était passée, l'ordre moral se mettait au service de l'information des familles.

Dès juillet, tout était consommé. L'événement relevait de l'histoire immédiate, les premiers livres le commentant paraissaient et beaucoup d'autres allaient les suivre. Je fus sollicité, je refusai d'ajouter un texte à la liste. Ce qui s'était passé me semblait suffisamment inédit, complexe et foisonnant, éphémère et pourtant irréversible en certains de ses aspects, contradictoire aussi, pour que les clés de lecture disponibles pussent travailler utilement. Dès les premiers jours, je sus que l'inattendu arrivait en force. J'annulai la mission que je devais effectuer en Tchécoslovaquie et en Roumanie, manquant ainsi un rendez-vous avec une histoire plus rude et la découverte d'une Europe que je ne connaissais pas. Je me fia d'abord à mon intuition de la situation, où l'habitude anthropologique du décryptage de l'inconnu jouait un rôle. J'eus alors une impression que peu de mes amis pouvaient comprendre, et à plus forte raison partager. Cette poussée venue des profondeurs de la société et éclatant soudain, cette remise en cause globale, dramatisée et festive, cette revendication totale enracinée dans le sol de l'imaginaire et de l'utopie, cette création culturelle continue donnant l'illusion de tout conquérir tout de suite me rappelaient la première phase des initiatives populaires rejetant une domination étrangère. Ce que j'avais découvert par certaines de mes recherches sur le terrain, qui m'avaient montré l'impossible devenant symboliquement possible, transposé avant d'être imposé au réel, mais par d'autres moyens. Comme le vécu originel des anciens messianismes africains engendra le mime rituel d'une société autre et libérée, avant que les instruments de l'indépendance n'eussent été à l'oeuvre. Il m'apparaissait qu'une partie des Français, et notamment la jeunesse, se sentait, pour des raisons d'ailleurs diverses, étrangère dans sa propre société, soumise à des règles et à des pouvoirs qui lui restaient extérieurs. Elle réagissait à la manière du colonisé expulsé de son histoire

et de sa culture, ou de la classe ouvrière naissant au siècle dernier par « déportation » vers les marchés du travail industriel. Dans ces deux cas, comme en mai 68, les commencements de la révolte passent par les portes du rêve. Le vocabulaire nouveau est significatif. C'est au cours des événements parisiens, et peu après, que se diffusent les mots qui disent le sens d'un moment, d'une période, La société se dénature en « système », les rapports de classes et de sexes relèvent du « colonialisme », le pouvoir doit s'effacer au profit de l'imagination et la contrainte du travail céder la place au désir. Il faut « changer tout », sans attendre.

J'avais vérifié, par la pratique de l'enquête, que les sociétés ne dévoilent pas leur entière vérité dans les temps de routine, mais dans les temps de crise ; alors l'événement fait paraître ce qui était caché, comme le microscope révèle ce que l'oeil nu ne pourrait percevoir. Je m'étais donné comme principe de rechercher en toutes circonstances les révélateurs sociaux ; les situations, les incidents, les manifestations collectives qui permettent de percer les apparences. En ce sens, la révolte de mai opérait à la manière d'un révélateur général ; elle provoquait l'irruption en surface de ce qui avait lentement poussé au profond de la société française pour mettre en cause son ordonnance. Mais après avoir été trop longtemps contenu, tout avait surgi d'un coup. Ce que l'analyse politiste avait présenté comme une dépolitisation se transformait soudain en une contestation totale. Rien ne semblait plus tenir. La secousse étudiante bouleversait les rapports entre les classes -de sexe, d'âge, de production-, les règles du travail et de la vie quotidienne, la culture conditionnée par l'utilitarisme et l'incitation à consommer, les savoirs, et les hiérarchies entretenant l'ordre établi. L'attaque totale de ce dernier ne pouvait *d'abord* déboucher que sur un désordre dont la vertu créatrice fut exaltée ; les héritiers eux-mêmes - ces jeunes bourgeois lancés dans le mouvement et provoquant la méfiance ouvrière - semblaient saccager l'héritage ; et comme tous les « appareils » étaient suspects, le spontanéisme devenait la vertu du moment. On parlait de grand chambardement plus que de révolution.

Pour tous, l'issue restait incertaine, et notamment pour le pouvoir, jusqu'au moment de la réapparition du général de Gaulle, le 30 juin. Un refus global finit par créer une alternative simple et brutale ; ou bien il impose un changement de société, ou bien il engendre une rébellion ritualisée et de courte durée. Celle-ci peut devenir un « drame national », mais au sens théâtral du mot ; ensuite, tout ayant été mis sens dessus dessous, l'état de chose ancien se rétablit, ravivé au moins en apparences ; la mécanique contestataire a alors fonctionné semblablement aux procédures d'inversion sociale revigorant chaque année certaines des sociétés antiques ou traditionnelles contemporaines. La transformation révolutionnaire requiert des conditions intérieures et extérieures, qui ne se réalisent pas seulement par les sollicitations du désir et les aspirations indéfinies. Les nouveaux dévots les croyaient présentes ; les organisations politiques de l'opposition doutaient ; le grand nombre, las de « la grogne et de la rogne » inutiles, installait sur la scène sociale une grande fête citadine, mais pas campagnarde. J'avais auprès de moi, cette année-là, un professeur tchèque venu compléter sa formation de sociologue. Il était ami de Dubcek ; il avait aménagé la mission que j'aurais dû faire en son pays, prévoyant notamment des entretiens avec les dirigeants Politiques. Il m'accompagna quelquefois durant les journées du mai. J'accordais de l'importance à ses réactions et à son opinion ; très tôt, il fut affirmatif : ce qui se passait à Paris n'était pas la naissance d'une révolution. Plusieurs des sociologues qui travaillaient avec moi, jeunes gens impétueux et en aucune façon politiquement passifs, parvinrent à la même conclusion.

Dès la fin de l'automne 1968, la parole reflua. L'illusion aussi. Il resta le souvenir d'avoir osé et une certaine pratique de l'impertinence à l'égard des conventions sociales. Les organisations dites gauchistes se transformèrent en petites sociétés fermées ou en petites fabriques de la vraie révolution. Les intransigeants déçus convertirent la révolte en refus absolu, en expériences éperdues ; ils tentaient de créer des territoires de l'« autre chose », des principautés expérimentales enclavées dans le domaine français ; ils étaient moins des déclassés que des

a-classés, situés hors des casiers de la société et de la culture rétablies. La tentation de l'enfermement à l'intérieur des niches de la vie individuelle se substitua à l'éphémère audace. Des batailles nouvelles allaient cependant s'engager : celles de l'écologie, de l'environnement défiguré, et de la qualité de la vie ; elles prenaient lentement le relais. Toutes les institutions montraient leurs fissures. L'Université disloquée était la plus atteinte ; elle attendait l'architecte capable d'établir le plan de sa reconstruction. Elle semblait, à la fois, abandonnée et revendiquée par des demandeurs nombreux. Comme la parole avait été l'affaire de tous pendant quelques semaines, le savoir lui-même tendait à le devenir. Les vocations enseignantes se multipliaient en exacerbant la course aux titres et aux postes.

Les mots du pouvoir étaient usés, mais le pouvoir des mots venait de s'imposer. En ce sens, les circonstances et la crise universitaire me renvoyaient à mes premières interrogations. À celles qui concernaient le discours magistral, comme l'on disait alors. Mais aussi à celles qui portaient sur une culture moderne de plus en plus génératrice de messages oraux et d'images, et de conditionnements obéissant à ces procédés. J'ai une certaine pratique de la radio, une fréquentation plus rare de la télévision. Celle-ci me déconcerte encore, parce qu'elle implique un talent de composition relevant d'un art particulier, celui de l'acteur sans public visible, ou une spontanéité résistant mal aux artifices de la situation. Celle-là ne me déroute pas et me passionne, sans doute parce qu'elle permet une attention exclusivement consacrée aux propos et qu'elle livre à l'état pur la vérité des voix. J'ai participé, en plusieurs occasions, aux commentaires de l'actualité. J'y voyais une provocation à réagir dans l'instant, une épreuve imposant de trouver le sens et de mesurer l'importance de ce qui advient, une incitation à être un lecteur public du présent. Et aussi d'observer comment l'événement prend forme par le travail des mots. J'ai été plus fréquemment engagé dans des débats ou des dialogues impliquant mon activité scientifique ou mes publications. J'y trouvais une contrainte à aller à l'essentiel et à le rendre plus facilement communicable, une obligation de transposer afin d'adapter mon argument à un langage parlé qui peut faire surgir

des intuitions cachées. Dans la série de mes « entretiens » avec Georges Charbonnier, sous une impulsion habile, souvent provocante, parfois inattendue, j'ai dû dérouler l'histoire de mes recherches et de mes interprétations. C'était un parcours dont la direction m'échappait en partie, qui conduisait à des raccourcis, à des obstacles, mais aussi à des trouvailles que la seule écriture n'avait pu faire paraître. Les mots de la parole obéissent à des règles d'existence qui leur sont propres. Ils se lient autrement, et ils atteignent leurs destinataires avec une force, ou une faiblesse, immédiate qui ne laisse guère de recours. Les réactions dont je bénéficiai au cours de cette émission différaient de celles de mes lecteurs ; je découvris avec plus de clarté que mes idées avaient une voix, et pas seulement une ligne.

Troisième partie

La tête chercheuse

[Retour à la table des matières](#)

Histoire d'Autres (1977)
Troisième partie. La tête chercheuse

6

Le plain champ

[Retour à la table des matières](#)

Les anthropologues et les sociologues ont une formule pour désigner les recherches qu'ils conduisent au-dehors, lancés dans le mouvement des vies quotidiennes. Ils sont sur le « terrain », en opération avec l'aide de leurs informateurs et enquêteurs. En Amérique, ils disent parfois qu'ils vont « là où est l'action » ; en Italie, ils se rendent sur le campo - traduisons, sur le champ. Ces expressions marquent, plus que des conventions de langage, une conception du travail concret. Elles évoquent des stratégies et des tactiques visant à débusquer les vérités sociales cachées, l'exigence de capter les forces à l'œuvre au sein des sociétés, l'obligation de conduire une tâche toujours à recommencer, comme celle du paysan. J'avoue avoir une préférence pour la version italienne, selon ma traduction ; elle réveille en moi le souvenir de mes observations sauvages lorsque je désertais la classe pour battre la campagne. Et d'autant plus que tout anthropologue me semble avoir pratiqué une sorte d'école buissonnière, en tentant d'échapper aux leçons et aux contraintes de son milieu d'origine. Il en a élu de fort différentes afin de les mieux fuir.

Comme tout aspirant à la pratique des sciences de la société, j'ai été impatient d'accéder à mon domaine d'étude directe, concrète. Je commençai tôt à ronger mes freins dans la salle du musée de l'Homme où je répertoriais et classais des,, séries d'objets ; des armes et des haches, des insignes de pouvoir. La plupart de ces pièces provenaient d'expéditions conduites en Afrique centrale, et notamment en pays Zandé. Elles avaient été abandonnées dans les réserves, comme les messages perdus de civilisations autres et lointaines. J'essayais de les « lire », je rassemblais les textes qui les restituaient à leur environnement culturel, j'imaginai les hommes qui les avaient manipulées. Par l'un de ces hasards qui me touchent et dont j'ai fait mention, j'étais ainsi poussé vers les espaces où se déployaient l'entreprise politique et ses agents ; vers ce qui devait être, plus tard, un des champs principaux de mes recherches.

Dans ma tentative de parvenir à un « terrain », j'eus vite l'impression d'être engagé dans une course d'obstacles dont l'arrivée restait cachée. Il fallait trouver un emploi et négocier sa localisation ; le premier, une fois obtenu, m'imposait ses contraintes ; la seconde me faisait découvrir des appropriations et des rivalités insidieuses. Les partages scientifiques, réalisés ou en cours, ressemblaient aux partages fonciers. Les empiétements, ou l'établissement aux abords immédiats d'un territoire occupé, engendraient rapidement des relations de mauvais voisinage ; c'est en Guinée que je fus témoin, pour la première fois, de ces luttes de propriétaires. Les découpages avaient à l'évidence une justification, la meilleure division du travail et le meilleur usage de crédits rares. Mais ils mettaient en cause, ainsi que la défense âpre des limites, autre chose, qui restait peu élucidé. Une conception coloniale de l'activité scientifique - comme si cette dernière devait être une seconde conquête, avec expéditions et compétitions pour tenir le terrain, et une interprétation très économiste du produit de la recherche, qui était accumulé à la faveur d'un monopole et transformé en générateur de rente intellectuelle. Il pouvait ainsi s'établir des petites sociétés concessionnaires, attentives à se ménager la faveur des notables de la région, qui conservaient durant plusieurs années (voire plu-

sieurs décennies) l'exclusivité de la collecte des informations, des documents et des objets,

Cette défense et cet aménagement de l'espace de l'enquête obéissaient aussi à des déterminations profondes : à une crainte et à un privilège. Celui-ci était illusoire, précaire, abusif. Il faisait de l'ethnologue l'observateur - en certaines circonstances, le « voyeur » - et le porte-parole du peuple étudié, son défenseur à l'occasion. C'est par cet intermédiaire que la voix colonisée était entendue, que la culture soumise était connue hors de ses frontières souvent étroites. Cette fonction de représentation ne s'accommodait guère d'un partage, elle tendait naturellement à se constituer en ambassade exclusive. Il fut un temps où le jumelage de deux noms, celui d'un chercheur notoire et celui du peuple dont il imposait la connaissance, allait de soi. C'était une identification à double sens, fondée sur un commerce réciproque, qui pouvait aller jusqu'au point où les enquêtés considéraient que leur image pour les gens du dehors était celle que leur ethnologue avait dessinée. Ainsi, lorsque certains de mes collègues étrangers se trouvèrent au Mali, en pays Dogon, découvrirent-ils que les ouvrages de Griaule et de ses disciples étaient la source de toute information à usage externe. La définition scientifique de leur univers social devenait, pour les Dogons, le moyen de toute explication dans leurs relations avec l'extérieur.

La défense du territoire de recherche, par l'effet d'une sorte de crainte, était d'une tout autre nature. Elle révélait un embarras constant, des doutes, des incertitudes ; elle n'était pas seulement une protection contre le risque de concurrence dans l'extraction des données nourrissant l'étude. Elle exprimait la gêne d'opérer devant des témoins, autant que celle d'avoir à compter avec des rivaux. Il s'agit ici de bien comprendre ce qu'est la situation d'enquête. Elle n'a pas de signification immédiate pour ceux qui en sont l'objet ; au mieux, ils trouvent insolite le personnage de l'ethnologue au travail, et ils ont pu le caricaturer jusqu'à en faire une figure mineure parmi celles que les masques africains évoquent ; au pire, ils l'assimilent aux agents des pouvoirs.

Ni le sens ni l'innocence ne sont accordés au départ. Il faut se faire tolérer, accepter, intégrer par étapes ; ce qui ne va pas sans ruse, sans surprises. Le temps d'attente est d'autant plus long que la société abordée est plus fermée aux indiscretions ; il apporte alors découragements et épreuves. Toutes les maisons des cultures ne sont pas également accueillantes. Un ethnologue jeune a récemment repris l'étude de l'univers social canaque, en Nouvelle-Calédonie. Il a rencontré tant d'obstacles qu'il a pensé renoncer, jusqu'au moment où il a trouvé la porte étroite et le chemin presque initiatique sur lequel elle ouvre. Il s'est associé aux paysans devenus ouvriers, travaillant sur les mines de nickel, il a établi sa propre famille chez l'un d'entre eux et s'est mis avec elle au service de son hôte, il s'est laissé approprier. Alors, tout a changé ; il fut situé, reconnu et informé, par référence à son « tuteur » ; les réseaux sociaux impliquant celui-ci l'avaient incorporé - et presque assimilé.

L'accès une fois ouvert, d'autres difficultés paraissent. Les unes sont la conséquence de la naïveté (par ignorance) du chercheur ; il est toujours manipulé, afin d'être tenu à l'écart de l'espace secret que tout groupe humain porte en lui, afin d'être utilisé dans le jeu des rivalités d'intérêts, des luttes de prestige et des affrontements de pouvoirs. J'ai eu cette expérience tout au long de ma carrière de recherche, elle m'a montré les limites du gouvernement d'une enquête sociologique ; la participation à la vie quotidienne de la collectivité étudiée entraîne un enrôlement plus ou moins apparent, et donc plus ou moins consenti. Des difficultés plus redoutables tiennent à la pratique même de l'étude de « terrain ». Toutes les préparations, et toutes les certitudes théoriques, restent insuffisantes s'il n'intervient pas l'intuition, le flair, le sens des choses sociales qui donnent à l'entreprise le caractère d'un art, d'un savoir-faire. Les uns sont dans l'enquête comme un poisson dans l'eau, les autres comme un poisson tiré sur la berge. Il y a de quoi se perdre à l'intérieur d'un nouveau domaine de recherche, s'il n'est pas considéré de haut à la manière d'un paysage, ou découpé en secteurs parcourus par les porteurs de questionnaires. La vie quotidienne y glisse en tous endroits, en apparence insaisissable ; elle met en mou-

vement les personnes, les objets, les signes de toutes sortes, les routines conformes à des codes, et elle fait surgir l'inattendu résultant souvent du heurt des appétits et des passions. Chacun des lieux de l'enquête sociale est une scène où se déroule une pièce, répétée et changeante, où les acteurs interviennent pour des enjeux réels et non seulement pour l'approbation de leur performance. Le chercheur en devient le spectateur et le participant imprévu, sans rien connaître ni du texte ni des règles de ce théâtre.

Il peut, comme le comédien, entrer dans le drame avec l'aisance de celui qui y rencontre son milieu d'élection ou subir l'assaut du trac. Je me suis trouvé dans l'une et l'autre situation, mes responsabilités m'ont mis en présence de toutes leurs variantes. Le premier « terrain » est toujours porteur d'anxiété, par les ingéniosités pratiques qu'il requiert et l'inconnu qu'il impose ; il faut faire le saut, des livres vers les hommes, et ne pas perdre la face au cours de l'exercice. J'ai été confronté à de vraies détresses bouleversant en entier ceux qui en étaient les victimes ; un chercheur brillant, qui avait été mon étudiant, dut être rapatrié après quelques mois de séjour, l'angoisse de l'enquête directe le ruinait physiquement ; un autre était atteint de troubles, qui se traduisaient en réactions épidermiques, durant les jours précédant les départs pour la région de son étude ; un autre encore finit par renoncer à son emploi, parce qu'il ne supportait plus le face à face inégal où le plaçaient ses enquêtés. Ces exemples restent extrêmes, et donc fort rares. Mais, dans leur excès même, ils désignent une double épreuve : celle de se mettre à la place de ceux que la recherche interroge, afin de rendre évidents les règles et les aléas de leur existence collective, et celle de se situer en débat avec soi-même en cette circonstance. Lorsque l'investigation part du vécu, et non de la seule interprétation de données bureaucratiquement rassemblées, elle donne l'expérience d'une impossible impassibilité. L'illusion de la science froide est d'autant plus agissante que le chercheur se tient à distance des hommes réels, leur substituant des entités dont il est le constructeur et le libre manipulateur. Le « terrain » reste une aventure personnelle. Dans quelques cas, elle est si puissante qu'elle absorbe celui ou celle qui la

vit, en faisant un sujet et non plus un observateur de la société et de la culture étudiées. Le vieux lexique colonial - dans ses termes nobles, mais il en comportait d'autres - les désignait comme des « perdus » (de l'Occident). Depuis que les jeunes fugueurs du monde industriel ont vulgarisé l'usage des voyages transculturels, ces engagements totaux de la personne semblent s'effacer. Ils produisaient le plus souvent des dévots, moins soucieux de rendre publique leur profonde connaissance que de vivre pleinement leur adhésion. Au cours des quinze dernières années, celle-ci a changé de nature en devenant plus politique, plus militante, par l'effet d'une solidarité entre le chercheur et ceux dont il rapporte la parole. J'ai été l'un des premiers, en France, à choisir ce cheminement ; je l'ai annoncé, en adoptant le parti du refus africain dans toutes ses manifestations de l'après-guerre. J'ai pu, après la réalisation des indépendances, mieux détecter les pièges qui le jalonnent. Et notamment celui de la prétention, qui conduit à se constituer en instituteur politique de ceux à qui, plus ou moins consciemment, n'est pas reconnue la pleine capacité de faire eux-mêmes leur propre avenir. L'assistance sous l'aspect de la pédagogie révolutionnaire reste une forme de l'assistance, une importation de projets et de procédés élaborés à partir d'expériences étrangères, une affirmation de supériorité. Elle provoque aussi des rejets. L'Algérie indépendante en a tôt apporté la démonstration ; après l'exode des pieds-noirs, elle a rapidement suscité le départ de ceux que l'on qualifiait là-bas du terme pied-rouge.

Toute recherche concrète, directe parce que située au contact de ceux qu'elle questionne, est vécue selon un style. Celui de l'engagement est le plus remarquable, et le plus aléatoire. Tous sont affaire de tempérament, d'inclination et d'option, d'exigence personnelle. Dans l'enquête, les uns se reposent d'abord sur leurs qualités d'adaptation et de mimétisme, ils laissent les significations sociales monter en eux par effet de capillarité sur le milieu ; les autres s'en remettent principalement à l'appareillage technique qu'ils utilisent, ils attendent une rigueur résultant de leurs instruments et de leurs mesures ; les autres, encore, s'arment de théorie pour forcer et réduire l'apparent désordre

des faits, ils courent le risque d'opposer leur propre entêtement au caractère têtue de ceux-ci. Pour les uns, le travail de « terrain » doit d'abord produire une description de la société, un dossier d'identité de cette dernière, nommé monographie ; et le métier d'ethnologue peut alors se réduire à celui d'un greffier des tropiques. Pour les autres, moins sollicités par cette activité de mise en archives des identités sociales et culturelles, l'enquête tire sa validation des pratiques qu'elle oriente, des applications qu'elle provoque ; elle est ainsi en danger de régresser à l'état de technologie des mécanismes sociaux. Pour les autres, encore, elle est une interrogation critique des sociétés, un moyen de les rendre plus claires à elles-mêmes par la manifestation de leurs problèmes et de leurs incapacités, par la révélation de leur nature après qu'ont été levés les caches idéologiques. Ce sont là des accentuations, des dominantes ; elles ne sont jamais entièrement exclusives les unes des autres, elles se combinent en des dosages divers selon les personnes et les circonstances. La qualité de l'enquête sociale varie en proportion de l'habileté à composer le mélange. On n'accède pas à un « terrain » sociologique à la façon dont on peut opérer dans un laboratoire. C'est évident. Les données inconnues sont beaucoup plus nombreuses, les conditions de l'observation plus changeantes, les réactions réciproques du milieu et de celui qui l'étudie plus intenses ; surtout, l'expérimentation n'intervient guère, ou par substituts, et les résultats de la recherche constituent de manière plus immédiate une pièce du dossier social. La traduction pratique de ceux-ci est d'abord vue comme *politique* - parce qu'elle affecte des décisions qui gouvernent la nature et le fonctionnement de la société -, alors que celle des conclusions formulées par les sciences (au sens ancien du terme) est d'abord appréhendée comme *technique*. Quels que soient leurs choix doctrinaux, quel que soit le degré de « neutralité » de leur recherche, le sociologue et l'anthropologue n'échappent pas à la suspicion du politique ; à moins qu'ils n'aient décidé de pratiquer l'artisanat du sur mesure, c'est-à-dire la validation à la commande. S'ils ne consentent pas à cette tâche servile, s'ils ne se laissent pas emporter par la passion de confirmer leurs préférences, et donc leurs options, ils ne peuvent qu'être soumis à la question de la vérification de leurs conclusions. Si

bien qu'on peut tirer l'impression qu'une partie importante de leur activité est employée à affiner leurs preuves. Ils n'ont cessé de le faire, en renforçant et multipliant leurs moyens. Leur outillage composé d'instruments d'enquête et d'analyse a, d'une certaine manière, été amélioré par les nouvelles technologies, y compris l'informatique qui, parfois, fait de l'ordinateur une intelligence de remplacement. Ils disposent aussi de procédés anciens mieux ajustés par l'effet de la pratique. La nature sociale leur est moins obscure, parce que la carte des sociétés porte moins de régions inconnues. Chacun d'entre eux n'a plus le monopole de l'interprétation, parce que la multiplication des recherches provoque des lectures concurrentes ; et, de plus en plus, la réaction de ceux qui en sont l'objet. Surtout, la connaissance des procédures de remplacement des démarches expérimentales progresse. Avec cette conséquence, que le chercheur ne provoque ni ne contrôle l'opération, mais qu'il sait mieux saisir l'occasion d'observer ce que l'événement fait surgir. Une innovation, une réforme, un mouvement social, ou une crise qui impose la mise à l'épreuve de larges secteurs de la société. La fabrique sociale, toujours au travail, montre ce qu'elle est par ses « ratés » autant (souvent davantage) que par son fonctionnement de routine.

Il faut consentir à un difficile cheminement avant de voir tomber quelques incertitudes. J'ai évoqué ma première enquête conduite à proximité de Dakar, chez les pêcheurs lébous. Il suffisait alors de parcourir quelques dizaines de kilomètres - ce pour quoi la gendarmerie locale m'avait proposé un cheval -pour basculer dans l'inconnu ; passer d'une capitale, où se trouvent des repères et des codes encore familiers, à un univers qui en est dépourvu. Dans un paysage de longues plages, derrière lesquelles s'étendaient des palmeraies et des reliques forestières, où se cachaient des petits jardins et où dormaient des eaux paresseuses, s'égrenaient quelques villages aux maisons composites. Tout un monde que l'histoire avait poussé jusqu'à la pointe du Cap-Vert, enclos entre les côtes et orienté vers la mer afin d'y trouver les moyens d'assurer la vie quotidienne. Il m'était fermé, par ses frontières culturelles plus que par ses réticences. Je m'installai dans une école

vidée de ses élèves, et des instituteurs désoccupés pendant la période des vacances devinrent mes premiers guides. Ils étaient bien intentionnés, mais peu efficaces, parce qu'ils étaient eux-mêmes en marge. Les abris de quartier, où se tenaient les hommes libérés de leur travail, se fermaient aux confidences lorsque nous paraissions. J'avais l'impression d'être constamment observé et de ne jamais être vu.

Je pris le parti de connaître du village où je m'étais établi ce qui ne pouvait m'être caché, et de laisser faire l'occasion et l'accoutumance. J'étudiai ainsi l'« extérieur », les aménagements matériels et les conduites apparentes : les habitations et leur répartition, la distribution des personnes, les pratiques de la pêche et de l'agriculture. Je commençais à comprendre à partir du dehors, donc en restant discret. Par le fait de mon installation, et aussi sous l'impulsion d'une curiosité plus libre, les jeunes vinrent me parler. Ils se transformaient en un maître collectif dont j'étais l'élève ; ils m'enseignaient leur propre apprentissage des règles et codes sociaux. Leur histoire individuelle donnait accès à celle de leur famille, leurs jeux et leurs occupations à des morceaux de connaissances, leurs commérages aux petits événements marquant le cours des jours. Ils manifestaient une capacité d'observation fort développée, car, dès les premières années, l'école de la vie commune avait commencé à les former ; parfois, une querelle éclatait où ils s'affrontaient par les mots autant que par les coups. Je découvrais ainsi l'étonnant registre de leurs injures, dont les plus graves (libérant immédiatement la violence) concernaient le sexe de la mère, et les plus nombreuses le cul du père. Ce qui ne paraissait qu'un incident était une déchirure dans le voile cachant tout ce qui est relatif à la sexualité. Il fallait agrandir l'accroc pour apprendre davantage sur les relations entre garçons et filles et le rôle joué par les groupes d'âge dans leur double ajustement, et même sur l'homosexualité des adolescents, rare, mais présente malgré la réprobation vigoureuse des adultes.

Le hasard aide au progrès d'une recherche, à condition d'être saisi ; ce qui requiert une constante attention. Ce peut être celui qui provo-

que une rencontre. Celle que je fis d'un homme encore jeune, paysan plus que pêcheur, qui m'accorda sa sympathie - et me tira du formalisme poli où m'enfermaient les notables. Je l'accompagnai à ses travaux des champs, et je me trouvai associé à ses tâches et à ses préoccupations. J'entrais ainsi par une porte de service, car mon initiateur n'était pas de condition sociale élevée, dans la fabrique productive. Et, à partir de cette introduction, dans le domaine des diverses productions et du négoce, dans le champ des rapports sociaux qui les commandent. Mon enquête dépendait de ma participation. Lorsque celle-ci me lia aux pêcheurs, elle me révéla (ce que j'avais entrevu, mais sans précision suffisante) à quel degré la mer était, pour les Lébous, la scène sociale par excellence. Tout ce qui importe s'y accomplissait ou y trouvait le support de ses significations, en alliant l'activité de produire à celle de signifier. L'eau gouvernait la pêche et le commerce, dont la contrebande avec la Gambie, l'association des hommes et leurs combats symboliques lors des courses de pirogues, l'entreprise des génies et des divinités anciennes, les pratiques rituelles maintenues par les femmes, l'univers des connaissances, et jusqu'aux jeux. Je pénétrais de cette façon dans un système d'une extrême complexité organisé sur le registre de la mer.

L'enquête de « terrain » progresse selon un rythme déconcertant. Elle semble sans mouvement dans un premier temps, puis s'anime lentement, s'accélère ensuite au point de donner l'impression d'en perdre le contrôle, puis subit l'alternance des moments morts et des nouveaux départs. Pour moi, tout changea dès qu'il fut apparent que je commençais à ne plus être armé du seul savoir livresque, et que je traçais mon chemin dans les dédales du monde lébou. Dès lors que je connus certains des codes sociaux, on me dissocia des jeunes, que leur âge tient dans l'état de citoyens inachevés ; on me considéra plus adulte et moins étranger. Les notables et les chefs des grandes unités familiales m'accordèrent un accès plus libre à leur maison ; ils répondirent à mes questions, mais ils essayèrent aussi de m'impliquer dans leurs entreprises et leurs rivalités. Il fallait ruser pour faire de ces sollicitations l'occasion d'une meilleure compréhension du fonctionnement de la

société et de ses pouvoirs, et ne pas prendre parti. Dans cette situation plus propice à mon information, j'étais tenté par l'abondance de ce qui venait à ma connaissance, après avoir été démoralisé par son indigence. J'évaluais mal le risque de me perdre dans un inventaire social sans bornes, je craignais d'oublier une observation, un détail. Ce qui n'était pas sans raisons, car je m'aperçus beaucoup plus tard que les miettes de l'enquête peuvent devenir des éléments indispensables lorsqu'il faut recomposer, à la façon d'un puzzle, le dessin de la société et de sa culture.

Je découvris, dès cette première recherche, l'existence de territoires sociaux réservés. J'étais un homme, enquêtant et vivant dans un village, en relation avec d'autres hommes détenteurs de prééminences - dont la plus enracinée était la supériorité masculine. Je n'étais pas suffisamment intégré dans la communauté pour bénéficier d'un lien social reconnu avec les femmes, et je n'étais plus l'étranger, que l'on voyait sous l'aspect de l'amateur d'aventures. Je cumulais les inconvénients. Je ne pouvais plus être une proie à attraper pour de l'argent, je n'étais pas devenu un allié intégré par mariage, mais le privilège mâle me situait automatiquement à part de la moitié féminine de la société. J'avais acquis une certaine conscience de cette situation et de ses inconvénients, mais je n'avais pas encore mesuré à quel point l'enquête sociale, parce qu'elle a été principalement une affaire d'hommes, a longtemps occulté la société féminine. Les chercheurs n'en traitaient que par oui-dire, ou par impressionnisme et confidences reçues d'amies de circonstances, ou plus sérieusement à partir de la vision des hommes créditée d'une valeur objective par l'effet d'un habillage théorique.

Des difficultés de même nature, sinon de même grandeur, se révèlent dès l'instant où il est tenté de recueillir l'expérience vécue et les images sociales qui ne sont plus celles des importants, des détenteurs de pouvoirs incités à présenter la description officielle de la société et la justification de leur position. Les gens ordinaires restent sur la réserve ; ils ne se livrent pas facilement, par méfiance, et parce que le

droit à la parole va avec l'autorité ; ils existent socialement par délégation. Leurs propos se cantonnent dans l'enclos des vies quotidiennes. Il est encore plus difficile, en tant que chercheur de « terrain », de prendre claire conscience de toutes les incidences de sa propre condition, des réactions tenues Cachées, des obstacles opposés à l'enquête, des explications fabriquées afin de répondre aux souhaits supposés de l'ethnologue ou du sociologue ; un autre domaine inconnu se forme ainsi, dont la découverte n'est jamais entière. Par une pente naturelle, car la nature des choses portait à la suivre, la version ethnologique des sociétés a d'abord été celle conjuguant la vision des dominants coloniaux, des hommes et des notables. Lorsque je considérai la situation coloniale et ses conséquences, je semblai mettre tout sens dessus dessous ; lorsque je montrai la possibilité d'une anthropologie de la contestation, je déconcertai en provoquant l'irruption des dominés et des dominées.

Dans la société lébou, les femmes se trouvaient plus qu'ailleurs en situation ambiguë. Elles étaient, si l'on peut dire, marginalisées et centrales, selon les circonstances. Elles intervenaient notamment au cours d'activités rituelles qui leur étaient propres, parallèles à celles que l'islam a instaurées et dont les hommes ont le total contrôle, orientées vers les anciennes puissances protectrices des lieux et des personnes. Ces rites s'effectuaient sous la conduite rigoureuse de maîtresses de cultes, imposantes et prestigieuses. Je connus mieux l'une d'elles, Tyabandao Sèk, des villages de Mbao ; c'était alors une vieille femme dominatrice, à la peau toute fripée ; elle tenait son crédit d'un ancêtre dont la tradition orale rapportait les actions fantastiques, et de son âge qui, l'ayant en partie déféminisée, permettait de l'assimiler aux anciens, aux notables. Elle gouvernait un réseau d'autels individuels ou collectifs, la communauté locale des femmes « possédées » - c'est-à-dire liées à un génie dont elles étaient devenues la demeure, et les grands sacrifices engageant tous les villageois. Elle avait conquis une part de pouvoir ; elle l'assumait au nom de la société féminine, qui constituait pour cette raison une moitié dangereuse.

Cette appréhension encore grossière me conduisit à évaluer la complexité des phénomènes religieux, à entrevoir les registres multiples selon lesquels ils se répartissent, s'expriment et s'organisent. J'étais mis en présence d'une histoire culturelle cumulant des technologies du sacré d'âge différent, provoquant une division entre les sexes du travail religieux : aux femmes, ce qui vient d'avant l'islam ; aux hommes, la religion révélée introduite par poussées successives. Celle-ci régissait un ordre prévalant et l'ensemble des conceptions qui le fondent. Les cultes féminins, par la manipulation à fin préventive ou curative des plus anciennes traditions, traitaient davantage le désordre potentiel ou réalisé. Les procédures rituelles et les sacrifices protégeaient individuellement et collectivement, ils opéraient au moment des crises personnelles et collectives, ils effaçaient l'inattendu menaçant j'ordonnance et le cours des choses. C'est à l'occasion des manifestations de la possession sacrée que cette fonction devenait évidente ; elles mettaient en œuvre une thérapie collégiale, dramatisée, réconciliant avec elle-même la personne perturbée et l'insérant dans une communauté initiatique. Le langage de la religion était alors celui des problèmes résultant de l'existence en commun, de leur transposition imaginaire et de leur résolution. Je ne fis que suggérer cette conséquence du travail rituel accompli par les femmes ; plus tard, des psychiatres et des psychanalystes conduisirent leur propre recherche et évaluèrent 'ces pratiques porteuses de guérison.

Mon enquête en pays Lébou resta inachevée pour une raison accidentelle, la maladie. Si le temps ne m'avait été volé par la malchance, elle n'aurait pas été pour autant poussée jusqu'à son terme. J'avais vu trop grand, en cédant à l'illusion qu'une société traditionnelle de petite dimension peut être appréhendée en son entier, décrite sous tous ses aspects et expliquée. La taille, le moindre encombrement par les techniques et leurs produits ne font que créer une apparence ; la complexité ainsi masquée en est rendue plus inaccessible, alors que c'est elle qui importe et qu'il faut saisir. J'ai tiré leçon de cette première expérience, au cours même de sa réalisation. J'ai appris qu'il n'y a pas de recherche de « terrain » maîtrisée sans que son itinéraire soit orienté

par le repérage des problèmes, des questions explicites et implicites, qui émanent de la collectivité étudiée. C'est par ses propres interrogations que la société suggère les voies et les moyens permettant de l'interroger sur sa nature et son fonctionnement. J'ai eu l'intuition qu'il n'existe pas de sociétés achevées, qu'elles sont toutes en voie de se faire, qu'elles portent constamment en elles le débat et l'incertitude et qu'elles sont toutes ouvertes à l'événement et aux impulsions qui les lancent dans l'histoire. Je tentai maladroitement, en traitant les matériaux rassemblés durant l'enquête, de placer les pêcheurs lébous sous cet éclairage ; je les montrai attachés à leurs traditions particulières et entraînés dans le courant du changement. Lorsque je leur rendis une récente visite - c'était durant l'automne 1974 -, je les retrouvai définitivement emportés par le mouvement, englobés dans l'agglomération dakaroise, sollicités par la spéculation urbaine, assiégés par les grandes entreprises maraîchères et davantage divisés en pauvres et riches.

Au Sénégal, j'avais fait les classes du chercheur de « terrain » et tracé la ligne de mon engagement au service de la libération africaine. En Guinée, je fus plus rapidement maître de ma double entreprise. Je provoquai un vaste inventaire des sociétés et des cultures, parce que cette tâche m'avait été imposée. Mais j'orientai mon effort principal vers l'étude d'une formation sociale issue d'une histoire agitée, détentrice d'une puissance en déclin, et restée suffisamment vigoureuse pour dominer encore la scène politique. C'était l'univers des Peuls, organisateurs depuis le XVIII^e siècle du Fouta-Djalon, le pays des hautes collines formant l'armature du pays. Des chroniques et des archives dépouillées à Conakry m'avaient préparé à cette reconnaissance, tout en avivant mon impatience de découvrir les lieux où s'établirent une civilisation raffinée et un pouvoir politique efficace et subtil. L'*almamy*, descendant des souverains entreprenants du passé, me laissa d'abord l'impression d'un seigneur transformé en bourgeois affairiste. C'était en réalité un personnage à double figure, un gouvernant de style ancien, un habile manipulateur, caché derrière un gérant de commerces coloniaux. Il me donna (avec parcimonie) les premières indications permettant le démarrage de mon enquête ; je lançai celle-ci

avec une fougue provocante, au point de me déplacer vêtu du costume peul - même au volant de ma voiture, une Jeep. L'habit ne fait pas le notable ; je m'en aperçus très vite. Je parvins à retracer le cours de l'histoire politique, à recenser les institutions assurant le fonctionnement du gouvernement et à définir le mode de son organisation, mais je ne pus connaître dans leurs détails les pratiques qui mettent le système en oeuvre. Les codes, les ambiguïtés, les calculs et les enjeux, les stratégies en action exigeaient afin d'être décelés et compris une familiarité du pouvoir peul qui me manquait totalement. Ma réussite fut donc limitée, mais j'avais découvert que cette société d'aristocrates et de

lettrés avait privilégié le langage des pouvoirs, que c'était en ces termes qu'elle se présentait et exposait ses problèmes, et qu'elle serait toujours engagée dans quelque aventure politique, même dans les circonstances les plus défavorables. Sékou Touré n'a jamais ignoré ni cette donnée constante ni ce risque permanent.

Mon incursion en pays Peul m'a engagé de manière décisive dans une longue interrogation du pouvoir, en des sociétés différentes et sous les formes diverses qu'il peut prendre ; en m'apprenant que la connaissance du dehors - celle du sujet qui le subit, et aussi celle du spécialiste l'observant de l'extérieur -ne suffit pas, si elle ne se double d'une certaine connaissance acquise du dedans. Il se retranche comme le sacré en des territoires difficilement pénétrables ; j'ai, avec obstination, tenté leur exploration, tout en poursuivant parallèlement une expérience personnelle qui m'a introduit à plusieurs reprises dans les places du pouvoir et du contrepouvoir. Lorsque j'étudiai, en Afrique centrale, les mouvements d'innovation religieuse qui provoquèrent l'irruption de personnalités charismatiques, j'eus la certitude de progresser. J'étais mis en présence de figures que le langage commun dirait historiques, recourant aux moyens du sacré afin de provoquer une transformation de la société et une libération annulant les dominations coloniales. Les prophètes lançaient les paysans dans la revendication d'une vie changée et d'une nation rendue à l'initiative, tirée de l'état de

soumission. Ils cumulaient les pouvoirs et les portaient au point extrême. Ils manifestaient le phénomène politique dans sa totalité, et comme soumis à un effet de grossissement par l'exaspération des passions et des espérances.

Mon travail de « terrain » m'a montré l'opacité des sociétés, la clarté illusoire produite par leurs apparences. Elles ne correspondent jamais à ce qu'elles paraissent ou prétendent être ; leur connaissance commence avec l'accès au caché qui ne s'entrevoit, par pans, que dans certaines situations ou circonstances. Je menai mes recherches les mieux maîtrisées en me donnant pour règle de partir des révélateurs sociaux, après un premier inventaire général donnant une sorte de photographie prise de l'extérieur. Je fis passer la logique du vivant en priorité, avant celle du concept et du système théorique. Ces conditions provocatrices de déchirures dans l'enveloppe des sociétés varient, mais elles sont toujours présentes pour qui veut les reconnaître. Elles peuvent relever du cours quotidien de l'existence en commun (un incident, un mini-drame), ou des cycles cérémoniels durant lesquels les sociétés s'exhibent (une initiation, une mort de notable, une introduction de souverain), ou de l'exceptionnel (un événement, une crise, une innovation majeure ou une réforme). Il advient toujours quelque chose, parce que les formations sociales sont des génératrices de problèmes autant que des dispositifs programmés pour leur résolution ; et même davantage durant les périodes où elles parviennent mal à réduire les forces contraires à leur maintien en fonctionnement.

Pendant les années où je fus établi en Afrique centrale et à Brazzaville, j'eus recours à deux des possibilités que je sus voir, alors que mes prédécesseurs ou mes collègues avaient pratiqué ou pratiquaient encore l'enquête standard correspondant à une vision qui efface tout relief et tout mouvement. J'ai dit la rapide expansion de la capitale du Congo en ce temps-là, une poussée des Brazzavilles noires, anciennes et nouvelles. Celle-ci me fascinait : j'aimais explorer les extensions récentes, découvrir l'ingéniosité et le savoir-faire grâce auxquels se modifiait le paysage ; j'étais curieux des multiples inventions qui fai-

saient d'une urbanisation hâtive et sommaire l'occasion d'un habile bricolage. J'avais aussi plaisir à être là, porté par le courant d'une vie quotidienne en renouvellement constant. J'assistais à la formation d'une autre société congolaise et d'une autre culture, d'où allaient surgir les acteurs entraînant le pays entier dans la rude expérience moderniste. L'histoire immédiate avait mis en place ce « laboratoire », et elle le gouvernait. Je n'avais aucune prise sur cette conduite, mais je pouvais constater ce qui en résultait. L'« ancien » y était à l'épreuve, le « moderne » s'y élaborait. Les ethnies, les groupements traditionnels, les réseaux de parenté entraînaient, au-delà des conflits, en des relations différentes ; les femmes et les jeunes reprenaient l'initiative ; les classes sociales s'ébauchaient, et des pouvoirs à l'essai se constituaient ; le genre de vie, les croyances et la culture se transformaient par le jeu de continuels ajustements. Et, sous la poussée d'une économie réactivée, la loi du marché, de l'argent, du salariat, élargissait l'espace de son emprise ; lorsque la croissance faiblit, cette contrainte devint encore plus lourde, la monnaie et le chômage prirent l'aspect des agents maléfiques que la magie seule sait abattre. Tout bougeait, se décomposait et se recomposait, était soumis à l'expérimentation, faisait paraître des problèmes et de l'inédit, provoquait des effets imprévus et des refus. La ville était le lieu où se montrait à grande échelle tout le travail qu'une société effectuait sur elle-même. Ma recherche ne pouvait être que la sociologie de ce travail, ou, pour reprendre un mot du philosophe allemand Ernst Bloch, l'étude du Devenant.

Dans mes enquêtes conduites auprès des paysans, au Congo et au Gabon, je procédai à partir d'une constatation brutale et douloureuse : celle d'une crise multiforme, durable, et donc insoumise malgré les initiatives villageoises répétées qui tentaient de la réduire. La haute administration coloniale, pour une partie ouverte à un socialisme tempéré, avait une certaine conscience de sa responsabilité. Elle voulait comprendre, elle me permit l'accès à des sources d'information jusqu'alors réservées à son usage exclusif. Je les complétais par un dépouillement systématique des archives, alors dispersées en divers endroits, notamment dans une briqueterie désaffectée -témoignage maté-

riel du temps de De Brazza - où elles étaient abandonnées à la critique rongeuse des termites ; je les utilisai, en sauvant certaines d'entre elles. J'établis, par le traitement de cette double documentation, un tableau simplifié des deux pays concernés ; ce n'était pas une description panoramique, mais un inventaire clinique des transformations sociales à effets pervers, des problèmes ajoutés les uns aux autres durant une période couvrant plus d'un demi-siècle. Je m'aperçus que l'épreuve subie était globale, déterminée par les contraintes extérieures imposées par la situation coloniale. Mais, dans le même temps, je constatai que les peuples concernés, et les formations sociales engendrées par leur histoire, offraient une résistance inégale à cette agression. Je fis le choix de deux ensembles ethniques, réactifs au point d'être estimés « dangereux » par les pouvoirs locaux, dont l'un se trouvait dans un état de crise généralisé, et l'autre dans une condition moins menacée. Les Fangs au Gabon, les Kongos au Congo. Deux grands peuples entrés depuis longtemps - le second surtout - en relation avec l'extérieur, entreprenants jusqu'au moment où les dominations coloniales cassent leur initiative, qui opposaient aux assauts de l'histoire des constructions sociales et culturelles fort différentes. Une même domination les avait éprouvées, avec des conséquences très dissemblables.

Toute ma recherche conduisait à éclairer une situation par l'autre, et à mettre en évidence ce qui leur était devenu commun malgré leurs différences. Ce qu'elles avaient en partage, c'était d'abord la restriction de la capacité historique par le fait de la subordination résultant du colonialisme ; les expressions littéraires modernes, greffées sur les traditions orales anciennes, traduisaient l'impuissance, le sens de la malédiction et le désarroi, avant de formuler le refus et la révolte. J'étudiais des sociétés condamnées à une sorte de vie en double, l'une apparente et officielle soumise aux impulsions étrangères, l'autre cachée et entretenant une autonomie souterraine. Ce qui s'imposait aussi, c'était le recours au langage du sacré et à l'innovation religieuse afin d'apporter une réponse totale aux inquiétudes et aux attentes populaires, et de donner à vivre l'imaginaire plutôt que le réel ; ce refuge

constitué par les sociétés rêvées a été le lieu de naissance d'un nationalisme paysan. J'ai montré la force de cette poussée à un moment où les ethnologues classiques n'avaient de curiosité que pour les religions estimées authentiques : ils manquaient l'événement, comme ils l'auraient fait (par purisme) au temps du christianisme et de l'islam primitifs. À Paris, Lennhardt fut le seul à porter intérêt à cette démonstration ; il me marqua sa connivence par un cadeau rare - l'un des derniers exemplaires de sa thèse de doctorat de théologie où il se révélait pionnier, en annonçant dès le début du siècle la révolte noire en Afrique du Sud, germant dans le sol de la dissidence religieuse.

Les Fangs occupaient une société en chantier, avec des secteurs en reconstruction et d'autres encore abandonnés au délabrement. Les plus anciens documents administratifs, précisaient les origines d'une dégradation rapidement généralisée. Dans les années de l'entre-deux-guerres, l'édifice paraissait avoir cédé en entier sous cette action de destruction. L'effectif de population régressait, les villages se dépeuplaient, les groupements fondamentaux étaient dénaturés dans leur composition et leurs relations mutuelles, les codes culturels perdaient leur capacité régulatrice. La sorcellerie, agression insidieuse et violence symbolique, s'insinuait en tous endroits ; en quelques régions, les communautés effondrées renonçaient à toute initiative. C'est après 1945 que le mouvement s'inversa ; cette tendance apparut dans les zones les moins déprimées, mais elle atteignit les autres. Tout se mit à bouger : les clans se regroupaient, les paysans recomposaient leurs villages, les chefs d'un nouveau style surgissaient, les entrepreneurs du sacré recréaient des solidarités, les règles et les idéaux ravivés rétablissaient un ordre. Une société atteinte en toutes ses structures se reconstituait en entier, rien de ce qui aurait été fait par pièces n'aurait eu une chance de durer. Je fus entraîné dans cette activité foisonnante, lié à plusieurs de ceux qui la conduisaient. Je découvris une nouvelle fois, porté à un degré intense, le travail de la société sur elle-même. Je tirai de cette expérience la critique de la situation coloniale et le projet de traduire en langage théorique ce qu'elle m'avait enseigné par la pratique. Je communiquai mes résultats à Gurvitch ; il en fit un des élé-

ments de sa propre argumentation, y trouvant la confirmation de l'incessante « déstructuration et restructuration » à l'œuvre dans toute formation sociale. Je commençai à élaborer ma conception dynamiste des sociétés, à démontrer que celles-ci sont moins des êtres collectifs qui se reproduisent que des créations continues, jamais achevées, toujours reprises.

Durkheim affirmait que les recherches sociologiques ne mériteraient pas quelques heures de considération si elles ne débouchaient sur une pratique. Il voulait les faire servir à la reconstruction d'une société française éprouvée par une défaite, et restituée à la République. Cette prescription catégorique me préoccupa longtemps ; elle pouvait être entendue selon l'acception de son auteur : contribuer au progrès et à la moralisation croissante de la société déjà là, ou selon celle des penseurs sociaux révolutionnaires : aider à une grande transformation. Deux sollicitations, l'une plus professionnelle, l'autre plus militante, entre lesquelles nombre de sociologues oscillent. Jusqu'au moment où ils découvrent que les conditions concrètes, lorsqu'elles ne sont pas le résultat de circonstances exceptionnelles, s'accommodent mal de la simple alternative. L'enquête dite appliquée n'entraîne pas nécessairement l'adhésion de celui qui la réalise, encore moins son engagement dans les décisions qui en seront les conséquences. Par contre, il y trouvera l'occasion d'une étude imposée par l'actualité et ses problèmes, et celle du substitut expérimental dont j'ai fait état. S'il sauvegarde sa liberté de manœuvre, il assume néanmoins un risque, celui de l'infirmité de ses conclusions. Alors que l'élaboration théorique à distance bénéficie toujours d'un secours logique qui la valide, les propositions précisant le devenir d'une situation sociale peuvent être contredites à terme par cette évolution. Le choix résulte souvent de motifs plus triviaux, de la nécessité d'alimenter en crédits une équipe de chercheurs : le contrat ou la convention assurent un financement, et le maintien en fonction de techniciens de l'enquête que la pauvreté des autres ressources tiendrait dans une condition plus précaire.

J'ai toujours tenté de déterminer mes recherches de « terrain » selon ce que je souhaitais être ma contribution à une sociologie de l'actuel ; j'ai rarement choisi de conduire des études plus engagées dans l'application, je ne l'ai fait que par souci de multiplier les occasions de travail de ceux qui étaient associés à mon activité. En ce domaine, j'ai acquis une expérience suffisamment étendue pour prendre la mesure d'un paradoxe coûteux - les pouvoirs modernes sollicitent l'intervention des sciences sociales (et de leur voisine, l'économie) sans avoir encore su se donner le mode de leur emploi. Ce qui se manifeste par un gaspillage et par l'affairisme des organismes spécialisés dans la vente d'études : les rapports, les documents, les propositions et les scénarios de tous ordres encombrant les archives, mis en conserve dans l'attente d'une éventuelle utilisation. J'ai constaté cette dérive des réalisations qui fait perdre de vue les intentions et rend presque inutile l'information que celles-ci avaient suscitée, sauf pour les spécialistes des sciences sociales qui travaillent par analyse secondaire de ces matériaux. Ce qui est plus grave que les mésusages, ce sont les manipulations cachées par l'apparence scientifique : les justifications fardant les choix politiques, les détournements de vocabulaire (le langage des sociologues n'a jamais été autant sollicité) créant les illusions de l'optique sociale, et plus encore les « conditionnements » affectant les individus et les masses.

Entre les pouvoirs et les sciences de la société, il s'est établi une relation essentiellement ambiguë ; les péripéties qui les ont affectées sous des régimes fort différents la révèlent. Tout ce dont elles traitent est politique, au sens non disqualifié du mot. Ce qu'elles rapportent contribue à montrer les choses sociales dans leur réalité ; et l'on commence à percevoir qu'une société dont les acteurs sont mieux informés de ce qu'ils sont, et font, change de nature, et que par là même le jeu de son gouvernement en est modifié. Ce qui résulte du travail scientifique semble, dans le cas de ces disciplines, immédiatement disponible, sans qu'intervienne la contrainte de le transformer en dispositifs techniques ; les emplois et applications échappent à un contrôle effectif parce qu'ils ne relèvent pas d'une technologie, mais des idéologies.

Les pouvoirs y recourent et en même temps ils s'en méfient, puisqu'ils ne peuvent les confisquer à leurs opposants. Chaque parti puise dans l'outillage sociologique, afin d'y trouver les instruments qui lui conviennent et servent le mieux ses objectifs. Les sociologues et leurs voisins des autres sciences sociales ressemblent aux Pygmées anciens : ils pratiquent le « commerce à la muette ». Leurs produits sont présentés à l'étalage des publications, abandonnés là sans qu'ils sachent précisément qui viendra les prendre et ce qui sera laissé en retour. Cette sorte de libre usage généralisé se maintient d'autant mieux que leurs disciplines semblent plus imparfaites ; dès qu'elles apparaîtront plus assurées dans leurs démarches, ils auront à défendre vigoureusement le territoire de leur liberté et de leurs responsabilités. Les conséquences encore imprévisibles du progrès futur des savoirs constitués par les sciences de la société seront, sans doute, de plus grande portée que celles provoquées par l'avance accélérée des sciences physiques et biologiques. Elles sont confusément imaginables sous l'aspect d'une rupture décisive avec les manières, jusqu'à présent pratiquées, de vivre ensemble. Ce serait alors le véritable saut révolutionnaire : celui dont nous ne pourrions, aujourd'hui, pas même formuler l'idée.

Le bout du chemin à parcourir reste invisible. Et le développement des sciences sociales - bien que les organismes qui les servent ne soient pas les mieux dotés - alourdit leur marche. Elles multiplient les chercheurs qui les mettent en oeuvre, les équipements qui forment leur support technique et, dans le même mouvement, la dépendance sans laquelle leur expansion s'arrêterait. Elles mettent en place les appareils de gestion devenus nécessaires, et il leur faut alors supporter le poids d'une bureaucratisation croissante. Elles doivent davantage justifier une existence moins discrète, elles sont contraintes à une manifestation plus rapide de leurs résultats et sont ainsi poussées à une exploitation plus routinière de leurs capacités. Elles gagnent en force institutionnelle ce qu'elles perdent en mobilité intellectuelle. Il ne s'agit pas de tirer la conclusion d'un retour à une activité d'artisan ou de solitaire, mais d'inciter à mieux conduire cette croissance. En donnant

plus de légèreté aux « machines à chercher », en suscitant les petites unités à forte capacité inventive, en ne laissant pas dépérir l'entreprise des isolés. La pesanteur des organisations n'est pas propice à la grâce de la découverte. Les États-Unis en ont fait la constatation au cours de la dernière décennie. En France, des signes apparaissent. Parmi lesquels, celui-ci : durant les années 60, les philosophes désenchantés avaient cherché leur salut dans la pratique des sciences sociales ; leurs remplaçants actuels ne désertent plus, ils parlent au nom de celles-ci et se font substitués de leurs théoriciens estimés défaillants.

J'ai contribué à la construction d'institutions de recherche, sur les terres de l'africanisme et sur quelques autres. J'ai pu être le témoin, et l'un des acteurs, de grandes initiatives favorables aux sciences de l'homme. Une impulsion nouvelle fut donnée en 1954, grâce à l'initiative de Pierre Mendès France qui établit un secrétariat d'État à la Recherche scientifique ; j'occupai un poste de chargé de mission auprès d'Henri Longchambon qui en eut la charge ; je participai à la mise en place d'un Conseil national de la Recherche, auquel je fis nommer ceux qui me semblaient être les producteurs des sciences humaines renouvelées. Il en résulta des projets, dont plusieurs se réalisèrent plus ou moins tardivement. Je reçus alors l'appui de l'un des plus actifs agents d'innovation, qui m'orienta puis m'accorda son amitié : Henri Laugier. Ce fut une personnalité exceptionnelle, fascinante pour les uns, irritante pour les autres, toujours en avance d'une idée et pour cette raison respectée par tous. Sous une apparence bonhomme, et une allure qui me rappelait celle d'Édouard Herriot, se cachait un personnage mobile, impatient d'action, constamment inventif, attiré par tout ce qui était porteur de vie et de culture. Il occupa la chaire de Claude Bernard en Sorbonne, mais il a toujours fui la routine universitaire. Il était dans le mouvement et le provoquait ; en Alger, pendant la guerre, au secrétariat des Nations unies à New York, aux Relations culturelles à Paris, au C.N.R.S. lors de sa seconde naissance, au centre des organisations mondialistes, et en bien d'autres lieux, notamment ceux où il assurait la célébration de ses amis des arts - Picasso, Léger, Calder, et les peintres que Marie Cuttoli lançait dans l'aventure de la tapisserie

moderne. L'appartement de la rue de Babylone et la villa d'Antibes, sur les hauteurs de la Garoupe, étaient ouverts à la rencontre des différences. Laugier avait le talent de rendre cette conjugaison créatrice ; il en faisait naître du nouveau, des propositions et des initiatives. C'est ainsi que fut conçue la fondation, à Paris, d'un institut consacré aux questions du tiers monde ; Laugier l'établit, m'y associa, le dirigea un certain temps, tout en concevant d'autres entreprises.

Durant la même période, l'Unesco assura le développement de son action dans le domaine des sciences sociales. Une femme gouvernait cette expansion, Alva Myrdal, énergique, pragmatique, engagée dans une oeuvre de transformation des sociétés selon le modèle de la Suède, son pays, où elle accédera par la suite à des fonctions ministérielles. Sa personnalité était d'autant plus accentuée qu'elle redoutait de paraître recevoir les rentes du prestige de son mari, Gunnar, et qu'elle dirigeait un département dans un univers administratif où les femmes étaient encore tenues au secrétariat. C'était le temps de la lutte par la science contre les discriminations et préjugés raciaux. Alfred Métraux, mon ami, organisait cette offensive, avec passion et, par moments, l'amer sentiment d'être pris dans la bureaucratie comme dans une glu. C'était aussi le temps où on commença à envisager les grands bouleversements des sociétés, les reclassements provoqués par l'après-guerre, et les fonctions que la science pourrait assumer dans l'étude et la résolution des problèmes nouveaux. Des organismes furent créés, dont un bureau chargé d'étudier les « implications sociales du progrès technique », placé sous la tutelle d'un conseil dont C. Lévi-Strauss devint le secrétaire général. Il me confia la direction de ce service de recherche installé par ses soins à Paris, avenue d'Iéna, dans une annexe du musée Guimet ; ce fut l'origine d'un commerce mutuel de plusieurs années. Les moyens dont je disposais restèrent limités, mais le démon de la construction me tenait toujours. Avec peu de monde et beaucoup de dévouement du petit groupe, je suscitai des études, j'organisai des réunions internationales où parurent des figures illustres, je rassemblai une documentation, je l'analysai et publiai les résultats en fondant une revue *-Information -* qui a été ensuite reprise,

enrichie, et continue à inciter aux prospections novatrices. Cette activité parut suspecte à certains, et je reçus la visite d'un inspecteur des services de renseignements à qui j'eus à expliquer ma fonction. Une fois encore, l'analyse sociale contemporaine n'était pas présumée innocente.

J'y étais lancé, poussé à une étude de la modernité qui composa d'abord le contrepoint de mes recherches consacrées aux sociétés en essai de développement. Gaston Berger m'y engagea davantage en me demandant de collaborer au « Centre international de prospective » qu'il avait fondé en 1957 ; l'occasion en fut un colloque traitant des rapports de l'« Occident » et du tiers monde, où je retrouvai notamment J. Berque et Aujoulat. L'époque, marquée par les incertitudes et les déchirures de la société française, favorisait l'essor des groupes de réflexion ou « de pensée » ; la situation cultivait l'interrogation et les gestionnaires déconcertés prêtaient attention aux idées ravivées. Le Centre ressemblait par certains aspects à ces rassemblements distingués. Mais il s'en différençait en profondeur. Par le style et le projet que Berger lui donnait, en imposant avec obstination cette constatation que la lecture du présent n'est rien tant qu'elle n'est pas anticipatrice, en introduisant une phénoménologie du temps dans toutes les interprétations. La mode (et les affaires) futurologique(s) des années récentes montrent que l'intuition, si elle a pu être dévoyée, répondait à une attente. Lorsque Gaston Berger disparut, brisé sur l'autoroute du Sud, non loin de Paris, un jour de novembre, l'équipe qu'il avait réunie se maintint. Elle était constituée de personnalités, au sens fort et non seulement mondain du terme ; elle coalisait les différences et provoquait une confrontation ouverte des expériences ; elle considérait des questions non encore usées par les répétitions -les effets des techniques nouvelles, la prospective de l'éducation, la recherche scientifique et l'État, le développement des moyens d'expression, la ville, l'encombrement... Dans le mouvement, j'étais porté vers l'étude des problèmes du mé-développement (si l'on ose dire ainsi), après ceux du sous-développement. J'entrevois aussi des secteurs sociaux que je ne connaissais pas ou peu de manière directe, par la pratique ; ceux que

l'on évoque parfois par les mots « organisations » et « technos-structures ». Je découvrais, de cette façon, l'entreprise telle qu'elle est vue depuis les lieux de son gouvernement, et certains de ses « chefs » éclairés et non conformistes, notamment Marcel Demonque, maître de l'expansion du groupe Lafarge, qui pouvait rendre un hommage à la critique marxiste en présence d'interlocuteurs essentiellement rebelles à cette évocation.

Je définis progressivement le double registre de mes recherches, sous la poussée des circonstances et davantage sous la pression d'une nécessité propre à ma démarche. Mon passage au Japon m'avait laissé l'obsession de mieux appréhender la confrontation du passé et d'un présent déjà engagé dans le futur immédiat, du traditionnel hérité et du moderne en devenir. Je m'y appliquai dans mes enquêtes africaines ultérieures. Je m'y consacrai, par épisodes, en France, pendant les périodes où j'avais le loisir de séjourner dans une région de vieille culture bouleversée, le Midi provençal. J'étais le sociologue de l'Afrique, plus que son ethnologue ; je devenais par étapes l'anthropologue de mon univers social, autant que son sociologue. Mon établissement aux États-Unis durant près d'une année accéléra cette évolution ; je m'y fis d'une certaine manière l'observateur-participant d'une société où le changement, ses problèmes et ses crises, étaient exaspérés ; je constatai à quel degré celle-ci, par ses transformations successives, pouvait engendrer en elle-même des espaces inconnus. L'anthropologue trouvait ainsi, chez lui, ce que les découvertes lui livraient naguère au loin. Je tirai les conséquences de cette situation dans un texte exposant le projet d'une anthropologie de la modernité. Il déconcerta, mais je persistai et jouai avec le risque. Malraux me souffla plus tard, et involontairement, la justification de cet entêtement : « Il y a en l'homme un chercheur, parce qu'il y a en lui un joueur. »

Histoire d'Autres (1977)

Troisième partie. La tête chercheuse

7

La lecture du texte social

[Retour à la table des matières](#)

Ma première enfance a été marquée par la découverte et la défense de ma liberté, mon nomadisme a été l'une des manières de réaliser celle-ci en réduisant la prise des contraintes. Je n'ai jamais cessé d'en porter l'exigence, même lorsque les circonstances m'ont imposé de la rendre discrète ; j'accepte mal que l'on pèse, même légèrement, sur mes choix et mes décisions ; j'évite de m'insinuer dans l'aire de liberté des autres, au point de donner parfois une impression d'indifférence ou d'hésitation. Dans ma jeunesse, j'étais attiré par les personnages singuliers ou insolites : je les voyais engagés dans une aventure où ils se faisaient tels qu'ils l'avaient décidé, à leurs risques et périls. Et mes préférences me portaient, au cours de mes lectures, vers les héros solitaires. Lorsque j'étais collégien, le hasard d'une camaraderie me conduisit à la rencontre, pendant une courte période, d'un petit groupe anarchiste installé quai de Valmy, dans une ancienne boutique. J'étais, à la fois, séduit par ce que je croyais être une audace radicale, et repoussé par ce qui m'apparaissait se manifester sous l'aspect d'une liberté débraillée. J'avais été élevé dans le respect de la devise républicaine ; de ses trois termes, j'aimais le premier, je concevais le second et je rêvais du troisième.

Au cours de ma revendication sauvage, je commençai par tout mêler : les figures romantiques que je ne voyais pas en victimes d'un destin, les rebelles illustrant la descendance de Prométhée, les libertins et les libertaires, les individualistes extrêmes et les libérateurs. Ceux qui refusaient la soumission, qui passaient outre, qui osaient entreprendre et façonner plutôt que recevoir et maintenir. J'étais ébloui par les provocateurs d'effervescence ; je ne soupçonnais pas que le débat de l'individu et de la société est constant et partout présent, qu'il s'exprime en tous lieux du domaine social et en chacun des acteurs. C'est bien plus tard que je m'en représentai les données, sous la forme de l'opposition de deux oeuvres inégales : celle de Nietzsche, qui pousse l'individu jusqu'aux limites de sa singularité ; celle de Durkheim, qui fait de la société la source de tout idéal et de toute valeur. Je consacrai à cette confrontation une brève étude suscitée par les enseignements de sociologie que je recevais alors, et restée inachevée. C'était à peine plus qu'un exercice de style, mais il me contraignait à poser le problème du partage des libertés. De Jaurès, j'avais retenu la définition d'un socialisme qui constitue le peuple en libérateur ; de Marx, l'affirmation que la lutte des classes trace les chemins de la liberté. Je me trouvais surtout sous l'influence de Proudhon, le premier des grands insoumis comtois. Sa vie usée par les luttes, son refus de l'alignement sur quelque position autre que la sienne, ses écrits véhéments et encombrés m'en imposaient. J'avais reconnu en sa passion de la « fédération » la volonté obstinée d'ouvrir partout les fissures où pourrait circuler le courant de la liberté.

Je n'avais pas vingt ans lorsque la défaite française tarit celui-ci ; il faut avoir eu l'expérience d'un monde social censuré et apeuré pour connaître en son entier la signification de la liberté, et éprouver de cette dernière un besoin presque physique. Je suis sorti de ces événements encore plus sensible à tout ce qui la concerne, ayant acquis la certitude que rien ne justifie de la réduire à l'état d'accessoire. Je fus naturellement du côté de De Gaulle parce qu'il refusait, résistait et se constituait libérateur. Je fus aussi du parti des libérations que l'après-

guerre a mises en mouvement ; je m'y associai en Afrique, j'exprimai mon adhésion aux autres - sans trop m'illusionner sur la force des campagnes de signatures. J'ai vu les débats ranimés dans Paris libéré comme ceux que provoque une liberté retrouvée, rajeunie, exigeant de servir un nouveau projet social ; et j'interprétai les propos de Sartre comme un commandement de construire sa propre vie, de créer les conditions d'une responsabilité moins mutilée et toujours en éveil contre les menaces de régression. Je trouvais en cette injonction la plus efficace des pédagogies politiques, assurant la sauvegarde des libertés contre tout recours « totalitaire ». Il fallut peu d'années pour que l'histoire, repartie après un court repos, fasse tomber les illusions en montrant crûment la fragilité de la liberté face à l'entreprise des puissances et des puissants.

Ma première rencontre avec Gurvitch, dans son petit appartement encombré de livres et de manuscrits en vrac, lui fut l'occasion d'un long monologue commentant ces assauts contre l'espérance. La raison de ma visite était un article que je lui avais envoyé depuis Brazzaville et qu'il avait publié dans sa revue. De cela, il ne fut guère question. Je découvrais un homme de stature moyenne, d'une surprenante vivacité et plein de fougue, au regard scrutateur imposant une incontestable emprise, qui s'exprimait d'une voix aux accentuations rudes en déambulant dans la pièce. J'écoutai avec une attention intense un récit où se mêlaient l'histoire d'une vie et la vie de l'histoire, depuis le moment où, la révolution bolchevique lui semblant dévoyée, il quitta son pays et entra dans l'exil. Il emportait dans ses bagages une exigence qu'il n'abandonna jamais et dont il a dit l'origine dans son « itinéraire intellectuel » : celle de réconcilier le projet révolutionnaire et la liberté. Il avait de celle-ci une haute passion, au point de refuser tout lien qui lui donnerait l'impression d'un enrôlement ; il se disait « exclu de la horde » et conduisait une aventure solitaire qui le rendait intraitable.

Il me marqua une sympathie qui se transforma en amitié durable, bien que je ne lui aie jamais caché mes désaccords. Ces affinités tenaient à ma place singulière dans le milieu sociologique parisien (J'y

étais, comme lui, un agent de dépaysement), à un goût commun du nomadisme, et davantage à un même intérêt pour Proudhon et une même méfiance à l'égard des systèmes et de leurs prétentions. Il a renforcé mon inclination à ne jamais consentir au repos que l'on peut tirer d'une doctrine établie ou d'un dogme, à faire de la critique une force et du renouvellement constant une nécessité. Il m'a montré - ce qu'il avait appris de Saint-Simon - que le métier du sociologue commence avec les expériences multiples, réelles ou imaginées, où celui-ci se place. Il s'y embarquait sans calcul lorsque la raison politique ajoutait son poids à cette détermination, non sans risques - comme l'a révélé l'attentat qui le visa durant la guerre d'Algérie -, et non sans emportement utopique - lorsqu'il imagina, sans cependant réaliser son intention, de conduire ses étudiants de la Sorbonne à l'Hôtel de Ville dans les premières semaines de 1962.

Il aimait s'avancer sur le front des luttes intellectuelles ; il y était offensif et redoutable, et parfois téméraire. Ses assauts directs portaient contre les théories sociales américaines qu'il estimait fausses, et complaisantes à l'égard du « capitalisme organisé et dirigiste » ; il esquivait la critique de l'existentialisme ; il pratiquait une attaque tournante du marxisme en tentant de le déborder. Le premier débat restait une affaire de professionnels, les deux autres relevaient des controverses qui font l'esprit d'une époque et désignent les enjeux politiques immédiats. Éloigné par mes recherches en Afrique, il ne m'en parvenait que les échos et j'avais la surprise de leur véhémence lors de mes retours à Paris. Je m'étais donné (et je continuais à le faire) une connaissance plus méthodique de l'œuvre de Marx ; j'admirais sa force critique, sa rigueur dans l'analyse d'une forme de société produite par la conjugaison de l'industrie et de l'organisation capitaliste, sa mise en évidence des nouveaux acteurs historiques - les classes - et des mouvements sociaux issus de leur affrontement, son inachèvement et ses repentirs la préservant de l'ankylose dogmatique, et ce qu'elle manifestait des qualités d'un véritable écrivain. Je la tenais pour ouverte et inspiratrice. Et j'étais d'autant plus incité à bien distinguer sa fonction dans la « lecture » des sociétés, de son utilisation idéologique, que

mon environnement africain ne se prêtait pas à une application mécanique. Les paysans auprès de qui je conduisais mes enquêtes étaient manipulateurs de rites et de signes autant que d'outils et de choses. Les animateurs des nationalismes et les artisans du changement, avec lesquels j'étais en relation, faisaient du peuple et non des classes sociales l'agent de leur entreprise.

Je voulus, en un temps où c'était jugé inconvenant par la plupart des gens du métier, placer le marxisme face à l'ethnologie. J'écrivis un texte qui parut en 1949 avec un titre alliant les deux termes. Mes publications ultérieures furent lues sous cet éclairage ; un article de la revue *Diogenes*, présentant avec sympathie ma *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, portait au crédit d'une analyse estimée marxiste ce que le livre proposait de nouveau. J'avais marqué la différence par rapport aux travaux de même époque, en évoquant une sociologie de l'actuel et en ouvrant l'étude par une théorie de la situation coloniale et de la domination. Ce qui marquait une rupture tenait à une appréhension des choses sociales que la connaissance de Marx avait affinée. Aux primitifs enfermés dans la tradition et immobilisés, je substituais des colonisés en réaction contre l'ordre étranger ; aux sociétés postulées hors de l'histoire, des sociétés aux prises avec leurs contradictions et leurs problèmes ; aux grandes constructions culturelles figées, une culture à la recherche de ses définitions modernes. Je semblais priver l'ethnologie de son objet en effaçant ses images du sauvage et de l'homme « traditionnel ». Je bouleversais les représentations que l'on se faisait de l'univers social exotique, ne le montrant pas sous le régime de puissances immémoriales mais sous celui de dynamismes constamment à l'œuvre, et de l'incertitude.

Au cours de cette tentative de correction des illusions du savoir, je recherchai avec une sorte d'acharnement ce qui les avait provoquées, en plus de l'idéologie insidieuse exprimant sous des formes changeantes la suprématie d'un Occident expansionniste. Je perçus des distorsions et des manques. À la suite de Morgan, inspirateur d'Engels dans sa considération des origines de la famille, de la propriété et de l'État,

les ethnologues avaient fait de la parenté l'un des objets privilégiés par leurs enquêtes et leur travail théorique. Ils étaient séduits par les structures complexes qu'ils recensaient, ils en tiraient les règles, en établissaient les types, en exploraient les possibilités combinatoires ; ils consommaient ces informations en s'abandonnant à une griserie logicienne. C'était nécessaire, mais insuffisant à bien des titres. Dans la passion mise à jouer au jeu des relations, les pratiques étaient oubliées : tout ce qui fait que la parenté est un outil social comme il est des outils techniques. Un instrument à fonctions multiples qui sert à « fabriquer » les rapports directs entre les personnes, les dispositifs effectuant la production et la répartition, les assises du pouvoir et jusqu'aux modèles employés à seule fin d'explication et de transposition imaginaire. Les études récentes ont risqué leurs incursions sur ces divers registres, mais il y a davantage à considérer. La parenté traduit la socialisation de la sexualité et exploite les conséquences qui en résultent ; elle naît du débat originel des sexes et elle domestique le sexe ; elle est la pièce principale du mode de production biologique des hommes. Les théoriciens, y compris ceux qui se situent dans la filiation marxiste, ont méconnu ce caractère d'« infrastructure » des infrastructures, cette qualification comme lieu de la société où l'essentiel de ce qui la définit est déjà dit - et engagé. Partout où la parenté intervient, elle opère aussi comme un alibi de la sexualité ; si bien que l'on peut concevoir, face à ses fonctions spécifiques, une économie domestique du sexe, une économie, une politique et une symbolique du sexe. Les sociétés « ethnologisées », moins encombrées d'appareillages techniques et de produits matériels, auraient dû permettre la plus facile reconnaissance de cette donnée sociale. Il n'en fut rien, parce que les anthropologues ont épuré, ou abstrait, les êtres concrets entrés dans le champ de leurs enquêtes ; ils ont substitué les codes, les catégories construites selon la dualité des sexes, à la sexualité.

À la Sorbonne, lorsque je suivais le cours d'ethnologie assuré par Griaule (c'était en 1942, la première année de son enseignement), j'étais fasciné et déconcerté. Il ne parlait que des Dogons du Mali, auxquels il avait consacré sa recherche pendant près d'une dizaine

d'années ; il le faisait avec l'art d'un excellent narrateur. Il les présentait à partir d'un corpus mythique, dont il donnait le commentaire, et des manifestations rituelles dont il explicitait le sens. J'avais tiré l'impression que ce peuple, protégé par le site de falaises où il avait trouvé refuge, consacrait le principal de son activité aux tâches de la production symbolique et aux commémorations. Le travail plus trivial paraissait secondaire ; les choses étaient tirées de leur usage commun : les graines entraient dans un jeu de représentations faisant du monde un grenier, les étoffes composaient le livre des savoirs inscrits dans leurs motifs ornementaux, la forge recelait l'impureté attachée aux arts traitant la matière. Je formai le projet, imprécis et alors parfaitement naïf, d'étudier « plus tard » comment les Dogons produisent leur vie matérielle et aménagent leur existence durant les jours ordinaires ; en bref, de chercher le Dogon quotidien derrière le Dogon symbolisant. Mon intention n'eut pas de suite, mais elle me rendit plus tôt sensible au fait que les anthropologues avaient moins eu la curiosité de l'homme engagé dans la production matérielle que celle de l'homme déployant les signes et organisant les rites. Je déportai mon attention vers les questions posées par une anthropologie économique balbutiante. Et c'est à ces thèmes que je consacrai mes enseignements initiaux à l'École pratique des hautes études, en les prolongeant par la direction de plusieurs enquêtes sur le « terrain » et l'impulsion donnée à quelques vocations.

Il n'était pas satisfaisant d'ajouter un registre à un autre, de l'économique au symbolisme, des outils aux rites. Je m'imposai de recevoir des faits l'orientation de mon travail théorique, et non l'inverse. Ceux-ci déconcertent par leur foisonnement ; ils ne séparent pas : la vie n'analyse pas, elle totalise et fait apparaître des ensembles variant selon les circonstances. La pratique anthropologique concrète, par la nature même des unités sociales considérées, en donne un sens plus aigu que celle du sociologue enquêtant sur nos grandes sociétés compartimentées. Tout ce qui est soumis à l'observation engage de larges pans de la société, voire celle-ci en son entier. J'en avais eu l'expérience en chacune de mes enquêtes. Étudiant en Guinée septentrionale

les exploitations aurifères traditionnelles, toujours actives, je découvris bien davantage qu'un dispositif technique et un commerce aux itinéraires depuis longtemps tracés. Un savoir-faire se trouvait intriqué à un savoir rituel qui manipule l'or comme un être vivant, mobile, dangereux, lié aux puissances qui gouvernent l'ordre des choses et des hommes. Une organisation de la cité minière se révélait être la réplique grossière de la cité villageoise. Là où j'avais cru saisir une technologie et un secteur de l'économie, j'avais à appréhender une société et une culture dans leurs principes constitutifs et leurs codes principaux. L'étude des pratiques agraires conduisait à des conclusions semblables, et aussi celle des procédures qui régissent l'échange.

J'eus, voici peu de temps, à reprendre un dossier relatif aux Doualas, le peuple qui a donné son nom et attaché sa propre personnalité au grand port camerounais, après avoir été pendant plusieurs siècles l'organisateur de petites royautes marchandes. Ce qui m'importait, en ce cas, c'était la place accordée, en longue durée, à la troque et à la traite (y compris celle des personnes), et donc le statut de l'économie dans cette société où les affaires semblaient seules avoir de l'importance. L'étude montra que la réalité, mieux connue, contredit les apparences. Les interprétations indigènes définissant la production, les biens et leur circulation, ne dissocient pas l'économie douala des autres éléments composant l'univers social et culturel. Les pouvoirs sur les choses, sur les hommes et sur les signes et symboles ne se séparent pas : ils s'expriment tous selon les conventions d'une idéologie prévalente - celle des groupes constitués selon la filiation et l'alliance. Par rapport à ceux-ci, les richesses prennent plusieurs significations sans jamais être réductibles aux seules finalités économiques. Toutes les activités peuvent se traduire les unes en les autres, se conditionner les unes et les autres. Le symbolique, le cérémoniel et le rituel expriment l'économie et interviennent dans son fonctionnement : en « qualifiant » le travail qui n'est pas seulement une opération de production, en imposant leur marque aux biens et à leur usage, en animant pour une part importante la circulation des richesses. Et, réciproquement, l'économie produit des signes et des « langages » autant que des choses et

de la valeur. Plus qu'à une détermination par la seule économie, j'en venais à concevoir un travail constant de la société entière sur elle-même, des acteurs sociaux sur toutes les relations qui les lient ; si bien que la « production » devait être vue comme une production totale, jamais achevée, par laquelle s'effectuent transformations et réaménagements. La lecture anthropologique ainsi conduite récusait, sous le commandement des faits et de leur logique, toute analyse marxiste se réduisant à un économisme et à une soumission dévote au mystère de « la détermination économique en dernière instance ».

Je recherchai, dans mes enquêtes de « terrain », les situations révélatrices de la complexité des agencements et de ce travail permanent effectué par eux et sur eux ; je considérai les pratiques à l'œuvre en ces circonstances, plus que les principes supposés régir des structures fixes et indifférentes aux acteurs mis en relation. J'avais renforcé ma certitude - confirmant une assertion de Marx - que les hommes font leurs rapports sociaux beaucoup plus qu'ils n'en ont conscience, qu'ils en sont les artisans plus que les produits. Un hasard en pays Kongo, dans une campagne située à une centaine de kilomètres de Brazzaville, m'a fait assister durant plusieurs jours à l'une des plus somptueuses cérémonies clôturant le deuil après la disparition d'un notable. Elle rassemblait un grand nombre de personnes, elle donnait à consommer en quantité des produits de valeur, elle mettait tout en mouvement, s'organisait en spectacle et s'achevait en fête. Ce pouvait être une commémoration, c'était bien davantage : une manifestation du fonctionnement de la société et une occasion solennelle de faire apparaître le travail dont elle résulte. C'était une totalité sociale concrète, en action, soumise au jeu des forces collectives et aux calculs des participants. Toutes les richesses s'y trouvaient impliquées dans leur variété, pour la parade des gens, pour la consommation massive qui ravage d'un coup l'épargne des puissants, pour l'affrontement ostentatoire qui permet d'estimer la position relative des pouvoirs. Tous les signes, les thèmes idéologiques et les valeurs étaient évoqués et ravivés : depuis les ancêtres garants d'ordre et de vie jusqu'aux marques attestant de la spécificité kongo. Tous les acteurs sociaux figuraient conformément à

l'ordonnance fondamentale : parents, alliés, amis, rivaux, hommes et femmes, aînés et cadets. La place de réunion devenait une scène où la société s'exhibait comme dans un drame ; elle s'y montrait en entier, et non plus éclatée en ces multiples secteurs où se fait la vie quotidienne. Il y avait là bien plus que le spectacle de l'idéologie kongo, une incitation à une action réelle sur les choses et les personnes. La fête totale, qui apportait de la jouissance aux corps et des ressources nouvelles aux esprits, n'excluait pas - bien au contraire - l'activité de la fabrique sociale. Des réajustements de groupes, des alliances, des règlements de conflits, des confirmations ou des invalidations de pouvoirs, des initiatives et des innovations en résultaient ou en recevaient leur consécration. C'était un gigantesque « sociodrame » au cours duquel tous les acteurs recréaient la pièce, à partir de la trame imposée par le rite et son cérémonial.

Au cours des dernières années 50, l'expérience de recherche acquise au long d'une décennie me permit de mieux tracer mes orientations théoriques. Les études de « situations » que j'avais effectuées sur le terrain africain et la mise à l'épreuve anthropologique d'un certain type d'interprétation marxiste, m'incitèrent à un retour à l'existentialisme - comme l'on disait avant mon premier départ en Afrique et alors que je suivais ce courant. Dès que Sartre eut publié la *Critique de la raison dialectique*, je m'emparai du livre. J'en présentai un commentaire dans l'introduction à un enseignement donné aux Hautes Études et destiné à exposer « les démarches de l'anthropologie dynamique », c'est-à-dire ma propre entreprise. Je montrai que Sartre y effectuait une réappropriation du marxisme, par le truchement du jeune Marx, qui ne contredit pas ses propres positions antérieures. J'insistai sur son affirmation qu'une anthropologie (générale) doit être historique et pas seulement structurelle, et sur sa démonstration de méthode qui fait surgir par analyse des situations les formes multiples du débat de l'homme, porteur de liberté, et des cadres sociaux où celle-ci s'enkyste. Je tirai de cette lecture un supplément d'audace dans mon activité théorique, et un encouragement à renforcer ma résistance aux grands emportements idéologiques. Je mesurai mieux ce dont j'étais

redevable à Sartre. Je ne fus pas surpris lorsque par la suite, à l'occasion de conférences publiques, des auditeurs me posèrent la question du rapport de mes propositions théoriques aux « idées existentialistes », alors que je qualifiais ma visée par des termes qui ne les évoquaient pas nécessairement. Contre l'ethnologie de l'intemporel, j'invoquais la sociologie de l'actuel ; contre les structures figées et les universaux, j'évoquais les dynamismes et la génération continue de l'homme et de la société ; contre la fascination des apparences sociales, j'appelais la critique à l'œuvre. Je m'en tenais, en cette argumentation, au mode tempéré, alors que l'usage commençait à s'établir de forcer le ton.

L'ouvrage de Sartre n'eut pas la suite annoncée, alors que le manuscrit existait, comme je pus le constater chez Jean Pouillon qui en avait la garde dans un dossier portant, je crois, un faux titre déroutant : *Spoutniki*. Ce silence philosophique, jamais rompu depuis lors, renforça les prétentions des héritiers. Paris se découvrit en manque de philosophie. Mais Sartre n'eut pas de successeur, parce qu'il était toujours là - et avec quelle ardeur ! - où se fait la création et où l'action du témoin est requise ; et parce qu'il restait unique dans sa fonction de créateur multiple et omniprésent. À l'influence d'un homme, tentait progressivement de se substituer celle de groupes formés autour de héros ou hérauts intellectuels moins éclatants, et organisant le réseau des relations qui véhiculent la renommée. L'audience ne pouvait se conquérir qu'en produisant une idéologie capable de grande diffusion ; c'était une tâche de clercs, de proclamateurs du sens, conférant aux « écoles » le caractère de chapelles exclusives : les saintes familles se multipliaient, s'opposaient, et parfois s'hybridaient. De leurs ambitions et de leurs affrontements est née l'habitude d'un certain terrorisme intellectuel qui n'a pas disparu ; elle a conduit à recourir à l'affirmation catégorique de supériorité, à l'intimidation, à l'exclusion des positions et au silence tenant les dissidents dans les ténèbres autant qu'il est possible. Les nouveaux déterminants du pouvoir intellectuel - puissance des media en expansion, demande rapidement croissante de savoir-marchandise, montée en nombre des aspirants au travail des idées,

conditionnement par une sorte de *brain-system* - ont renforcé la tendance en montant l'enjeu.

C'est que le tournant décisif pris par la société française à la fin des années 50 a provoqué une redistribution générale des cartes et la conduite d'autres jeux. Le changement de régime a entraîné, en même temps qu'une modification des relations avec l'extérieur, une accélération de l'économie qui a stimulé l'essor des technologies et de la consommation, une transformation politique qui a fait large place aux « techniciens » et a tendu à une division du pays en deux camps. La promotion intellectuelle a été affectée par ces conditions, et d'autant plus fortement que tout bougeait aussi au-dehors ; les incertitudes ont incité à accroître la vigueur des affirmations et livré les idées aux manipulations commandées par les circonstances ; les sollicitations ont poussé à la précipitation. Dans ce mouvement, la création trouvait son compte, mais aussi les modes qui s'emparaient des apports successifs, les dénaturant et les ajustant à la demande. Théories et disciplines nouvellement créées pouvaient ainsi entrer dans les circuits d'une utilisation élargie.

À cet égard, la décennie structuraliste, qui s'acheva avec les secousses de mai 68, reste très remarquable. Elle est, par toutes ses caractéristiques, un phénomène spécifiquement français, alors que l'impulsion théorique a eu son origine en plusieurs lieux et en plusieurs sources. C'est, au départ, une élaboration anthropologique à laquelle l'œuvre de C. Lévi-Strauss a apporté une marque personnelle. Elle aurait pu demeurer à l'intérieur des frontières des sciences humaines, simplement soumise à l'érosion des débats et, comme il advient toujours, aux effets déformants produits par les utilisateurs pressés. Elle fut tirée bien au-delà de ces limites, et non seulement par l'effet magique d'un mot - structure - qui semblait donner réponse à tout. Le courant structuraliste fut capté, détourné, et mêlé à d'autres : ceux d'une philosophie désorientée par la perte du Sujet, d'un savoir neuf portant sur le langage et les signes, d'une théorie cybernétique des sociétés, d'une psychanalyse rendant l'inconscient plus loquace, et aussi de

ceux entraînant la littérature et les arts vers une autre modernité. Il est significatif que la vogue structurale ait coïncidé avec la montée du « nouveau roman », traité par certains de ses auteurs comme le récit des relations dont les personnages sont exclus, ainsi que les événements qui déroulent le fil d'une histoire. Ces discours étaient moins les annonceurs d'un nouvel âge intellectuel que les révélateurs d'un état de la société française et de ses besoins idéologiques. Par un effet de paradoxe, cette époque où les téméraires annonçaient la mort des idéologies les a fait proliférer. Le structuralisme des dogmatiques a préparé un terrain propice. Il a produit une impression de rigueur et de technicité (alors que ses succès les plus en vue revêtaient un aspect littéraire) ; il a donné l'importance aux formes plus qu'aux contenus en suscitant ainsi une sorte de *design* des objets intellectuels ; il a proposé de l'homme une image qui en a fait essentiellement un dispositif combinatoire ; il a évacué l'histoire à un moment où s'affirme la gestion programmée des sociétés. Il ne pouvait être qu'une bonne rencontre pour les gestionnaires impatientes d'instaurer le règne de la pure technique et du gouvernement technocratique des rapports humains. Et c'est effectivement sur la base d'une critique du structuralisme que Lefebvre prend position « contre les technocrates », et fait surgir le monstre dominant l'univers de la modernité avancée, le Cybernanthrope.

La contre-proposition aurait pu être marxiste. Dans un texte brillant ayant l'allure d'un manifeste, publié par la revue *Lettres nouvelles*, Roland Barthes a présenté l'« activité structuraliste » en constatant que la principale résistance rencontrée paraît d'« origine marxiste ». Le cours des choses n'a pas entièrement confirmé cette impression, bien que certains des dissidents du marxisme orthodoxe aient cherché dans le structuralisme un refuge idéologique. Marx est relu, repris, soumis à de nouvelles exégèses qui recourent aux procédés de la démarche structuraliste ; *Le Capital* devient ainsi une analyse structurale qui ne s'est pas connue comme telle et n'a pas exploité toutes ses potentialités. À la formule ancienne « Le marxisme est un humanisme », se

trouve substituée la formule moderniste « Le marxisme est un structuralisme ».

La logique dialectique s'accommode de la logique combinatoire. Le temps de la confusion s'établit. Aux syncrétismes religieux d'une jeunesse redevenant mystique, occultiste, exploratrice de l'imaginaire, répondent les syncrétismes théoriques et idéologiques. La pensée paraît jouer au jeu des mariages, sans fin de partie. À commencer par la liaison des deux figures dominantes, Marx et Freud, derrière lesquelles se profilent Reich et Marcuse. À finir, pour ce qui est des récentes années, par la conjugaison de Marx et des porteurs de revendications ravivées ou inédites, celles des femmes, des jeunes, des nationalistes « régionaux » et des militants de la « renaturation ». Marxisme ne se dit plus au singulier. Tout se passe comme si le corps doctrinal éprouvait quelque difficulté d'être. Des théoriciens longtemps méconnus sont convoqués à la rescousse, principalement Gramsci par qui s'effectue une reprise théorique à l'italienne. Des conformismes sont maintenus. Des enthousiasmes renaissent en des territoires plus limités. Ce fut le cas en anthropologie où la démonstration, à faire, de la possibilité d'une analyse économique marxiste s'allie à la critique, plus léniniste, de l'impérialisme. L'essai a bouleversé les routines, mais il a aussi engendré les excès du zèle. Ceux qui ont conduit à déplacer les catégories du Capital pour reconstituer le paysage théorique au sein de petites sociétés restées paysannes, bien que secouées par les assauts du mercantilisme de traite, puis du capitalisme colonial. Ceux qui ont entraîné la dénaturation du concept de « mode de production » en lui imposant de servir à des fins multiples, y compris celle d'introduire les classes dans l'univers exigu des lignages. Cet usage extrême est révélateur : il montre à quel degré le courant marxiste a irrigué la recherche sociale, jusque dans les sociétés les plus éloignées de celle où se situe sa source.

Mon nomadisme, en m'éloignant de Paris, m'écartait périodiquement des groupes où s'organisaient les combats d'idées autant que la production idéologique. Ce qui allait dans le sens de ma tendance à

maintenir une certaine autonomie, et à nourrir l'ambition d'apporter une contribution qui ne serait pas la paraphrase du déjà connu. Trop de nouveautés m'avaient semblé être des bonheurs d'expression - des trouvailles lexicales - plus que des bonheurs de pensée. J'ai marqué mon dissentiment, mais en évitant de rendre ma réaction inutilement bruyante. Et plutôt au moment où les formulations théoriques, encore récentes, ne se trouvaient pas emportées à la dérive par la turbulence des idéologies. Dès l'année 1958, à l'occasion de la réunion internationale des sociologues, je proposai les premiers éléments d'une critique du type de structuralisme utilisé en anthropologie ; c'était précurseur et téméraire. Je marquai l'ambiguïté d'une démarche qui recourt tantôt à un procédé de réduction psychologique (visant l'inconscient), tantôt à un procédé de réduction logique (visant les catégories fondamentales de l'esprit humain). Je mis en doute la rigueur habillant la notion de structure et l'efficacité explicative de celle-ci. Je montrai que la théorie implique un contresens sur la nature sociale en effaçant les discordances, les contradictions, les conflits, les effets des relations extérieures, les incidences de l'histoire - et, finalement, la négation de cette dernière. Par la suite, la mode et les débats suscités par d'autres partenaires devaient conduire aux emportements et aux affrontements extrêmes. Ce ne fut que l'une des batailles parisiennes provoquées par la guerre des Systèmes. Celles où j'eus peu de goût à m'engager. J'en étais venu à la conclusion troublante que les intellectuels, ayant ces dévotions absolues, poussent ainsi au degré maximal d'intensité la passion qu'ils ont d'eux-mêmes.

J'ai, quant à moi, moins eu des certitudes que des curiosités pour les espaces scientifiques peu explorés. Celui où se considère le jeu des pouvoirs, sous l'éclairage des enquêtes anthropologiques, fut l'un d'entre eux. Pendant une suite d'années, j'ai constitué des dossiers rassemblant les informations, les réflexions et les ébauches d'interprétation. Je n'ai pas, pour autant, l'impression d'approcher maintenant du terme de cette recherche obstinée. Le pouvoir comme la religion, et dans une connivence profonde qui les lie indissolublement, reste un territoire des sociétés fortement défendu contre la curiosité scientifique ; en rai-

son de sa nature même, de ce mystère, qu'aucune explication ne saurait épuiser, qu'est la domination. Ce n'est pas un résultat mineur que de connaître les limites de son entreprise. Il en est heureusement d'autres, plus stimulants. Le premier, qui tient au fait que l'anthropologie apporte ses illustrations des quatre coins du monde, est la constatation fascinante de l'ingéniosité politique des hommes en collectivité. La créativité, pour prendre le mot d'aujourd'hui, se réalise sur ce terrain autant que sur ceux des techniques et des productions proprement culturelles ; notre expérience « occidentale » relativement restreinte nous a caché cette exubérance, bien que nous disions par routine que la politique est un art. L'information récemment réunie montre que l'imposition du pouvoir est présente sur toutes les sociétés, si elle ne prend pas nécessairement l'aspect de l'État ; il n'existe pas plus d'anarchie pure que d'égalité sans tromperie. Partout, tapi ou ouvertement éclatant, le pouvoir assure la domestication de la violence fondamentale et conduit la défense de l'ordre existant contre ce qui le corrode ou menace de le subvertir. Partout, il est révééré ou accepté, désiré ou estimé nécessaire, et pourtant présume coupable. Il n'y a pas de pouvoir innocent, pas plus qu'il n'en est sans contestation de quelque sorte - dont celle qui se réalise en passant les portes de l'imaginaire. Par l'effet du dépaysement, et aussi parce que la scène sociale étudiée est souvent exiguë, l'anthropologie politique parvint à ce constat. Il faut se reporter à ses illustrations : des chefs estimés sorciers, des souverains abattus sous l'assaut des paroles et des symboles fissurant l'assise de leur pouvoir, des rois soumis périodiquement à une agression rituelle faisant apparaître l'absence d'alternative à leur loi. Cette anthropologie-là ne manque pas d'éclairer notre propre sociologie politique.

La reconnaissance du pouvoir et du politique comme donnée générale, n'excluant donc aucune formation sociale, permet une meilleure connaissance de la nature de la société. Rousseau était obsédé par la constante confrontation de « la force des choses » et de « la force de la législation » ; démarquant sa formule, je dirai qu'une représentation plus exacte de la force du pouvoir contraint à une conception moins fausse de la force des choses sociales. Et de leur faiblesse. Il y a des

gardiens de l'ordre des sociétés, parce que ce dernier est vulnérable et porte en lui les facteurs de sa propre dégradation. Toutes les sociétés existent « sous condition », leur maintien est problématique. Même celles que les anthropologues ont postulées équilibrées, fixées, et donc répétitives en pure et simple reproduction. Elles recourent à de multiples institutions et procédures afin de se tenir en état, parce qu'elles ne fonctionnent ni sans aléas ni sans risques. Et qu'elles en font prendre conscience ; la double crainte des paysans dogons pourrait être celle qu'elles engendrent toutes : le « péril d'immobilisme », d'une part ; la mauvaise « marche en avant », d'autre part. Les sociétés sont plus approximatives, plus inachevées, que les pouvoirs établis ne le laissent paraître, que les théories et les idéologies ne l'admettent ; celles-là parce qu'elles maîtrisent malaisément le devenir, celles-ci parce qu'elles opposent l'image d'un ordre à celle d'un autre. Les sociétés ne sont pas des maisons de repos mais des fabriques continuellement à l'œuvre - je l'ai rappelé avec insistance. Tout en elles, et autour d'elles dans leur rapport au milieu et à l'environnement de sociétés concurrentes, concourt à cette contrainte : les effets du passé, le débat provoqué par les inégalités, la pression des contrepouvoirs, les calculs des acteurs sociaux, le dynamisme des innovations, les incertitudes d'un avenir à définir. Leur loi est celle du mouvement et de la création continue.

Plus mêlé que nombre de mes collègues à la vie de sociétés fort différentes, j'ai formulé des règles de la méthode de lecture « sociale » résultant de cette expérience autant que du travail effectué sur les textes. Les théoriciens de la société trop confinés, et casaniers, m'ont toujours fait penser à des savants qui préféreraient la passivité complice de leur bibliothèque à l'activité inconfortable de leur laboratoire. Il leur manquera toujours de voir ce qui s'expérimente sous la conduite de l'histoire actuelle, et d'être emportés par la provocation du présent dont Bachelard disait qu'elle peut seule entraîner le rajeunissement de la pensée. C'est elle qui m'a poussé à une critique plus audacieuse ; jusqu'à la mise en cause des termes et formules qui paraissent désigner des données immédiates et incontestables : la *réalité* sociale, la société. Comme la vie semble être l'une de ces données, alors que les bio-

logistes ont renoncé à la définir ; car sa définition implique l'achèvement de leur science. Les assauts que ce temps conduit en tous lieux, et sous tous les régimes d'organisation sociale, ont créé des fêlures et des ruptures qui révèlent la vulnérabilité (ou l'illusion) de l'unité postulée par le mot société. Avec un effet de grossissement d'une grandeur telle qu'il n'est plus possible de rester aveugle.

Dans *Anthropo-logiques*, j'ai traduit cette incertitude sur la pertinence du singulier par le titre de l'une des sections du livre : « sociétés » dans la société. À l'origine de l'argument se place la constatation des coupures fondamentales réouvertes dans les sociétés contemporaines ; elles séparent les sexes, les générations, les classes déterminées par le système d'inégalité dominant. La dernière a été reconnue au cours du XIXe siècle, les deux autres restaient masquées. Elles sont maintenant apparentes ensemble, elles délimitent des territoires sociaux distincts. La double interprétation à laquelle je procédai, anthropologique et rétrospective, sociologique et actuelle, m'a imposé comme fait la permanence de ces séparations, bien qu'elles eussent pu être réduites en certaines périodes. Il en est d'autres, notamment celles qui résultent des diversités culturelles que la culture unitaire ne parvient jamais à effacer, celles que provoquent le développement inégal des régions et l'enfermement urbain. L'histoire sociale traite de ces « espaces » qui se composent, se défont, se reforment, à l'intérieur d'un ensemble tenu unifié par la force du politique et de l'idéologie prévalente. Si la société s'expose toujours sous l'aspect d'une unité, maîtresse des différences et coupures qu'elle porte en elle, sa réalité dévoilée contredit cette apparence. Ce qui se découvre, en fait, ce sont *des* sociétés inscrites dans un tissu unitaire montrant les marques de la déchirure, inégales et concurrentes, liées par des rapports de domination-subordination ; des sociétés soumises chacune à sa logique propre et à celle de leurs relations mutuelles. Elles révèlent davantage leurs caractéristiques et leurs affrontements lorsque la société globale subit une remise en cause radicale, ce qui se produit à l'époque présente dans la totalité des formations sociales soumises à l'épreuve du changement accéléré. Il devient impossible de céder aux illusions entrete-

nues par les conceptions unidimensionnelles de la société. Celle-ci, en sa nature même, est « plurielle » et, pour cette raison, jamais achevée, constamment en voie de se faire, de se définir et de se justifier. Son interprétation ne peut qu'être celle d'un continuel engendrement ; elle conduit à une double conclusion ou affirmation politique : donner aux hommes la conscience et les moyens leur permettant d'être des associés, et non des sujets, en cette entreprise ; renoncer au réconfort tiré du mirage d'une fin de l'histoire à vivre comme pause sociale perpétuelle.

La question du mouvement des sociétés est désormais centrale, alors que nous sommes scientifiquement peu préparés à la recherche des réponses. La théorie marxiste elle-même parvient mal à sauter l'obstacle, sa démarche est moins assurée lorsqu'elle doit considérer le « passage » d'un mode de production à un autre, d'une forme sociale à une autre. Elle n'en précise guère ni le moment ni le procès. Elle se heurte à la nature des choses qui fait que la transition est la condition permanente de la société, si bien que les périodes révolutionnaires provoquent moins l'irruption de l'inattendu que l'accélération de processus depuis longtemps à l'œuvre - elles portent au plus haut point d'intensité ce qui relève de procédures normales, sinon banales. L'époque présente est celle des révolutions subies plus que voulues, en ce sens que tout, et partout, contribue à accélérer l'activité des fabriques sociales, à rendre plus vite obsolètes les technologies (matérielles et immatérielles) qu'elles utilisent, et désuètes les cultures qu'elles produisent. Les hommes s'y placent à la manière d'ouvriers du siècle passé qui seraient transférés, d'un coup, dans une usine automatisée. Le terme « modernité » désigne ce dépaysement, et la nostalgie d'une certaine continuité manifeste la difficulté de l'assumer.

Voici près de quinze ans, dans un article de la revue *Prospective*, j'introduisis une affirmation qui pouvait sembler paradoxale : j'y écrivais que la prospective tentée à propos de nos sociétés (celles que notre prétention estime les plus avancées) rejoint l'anthropologie que nous élaborons à partir des autres (celles que la même prétention pos-

tule attardées). Depuis cette publication, le temps a couru et l'argument en a reçu une justification. Alors que le monde a été « recensé », après avoir été exploré, que les sociétés qui le couvrent détiennent les moyens de mieux s'informer les unes les autres et de se mieux connaître, les mutations actuelles secrètent l'« exotique » - l'inconnu - au sein de chacune d'elles.

Au moment où ce qui est étranger et lointain nous semble plus familier, ce qui est proche nous devient plus étrange, moins compréhensible, par l'effet des changements cumulés et rapides. À l'intérieur de nos sociétés et de nos civilisations, certains des espaces tracés par la modernité émergent comme des terres ignorées ; nous devons nous engager dans la découverte de ces régions de l'Inédit, comme les découvreurs d'autrefois se lançaient dans l'exploration maritime. Margaret Mead recourt à une métaphore américaine afin d'exprimer la même constatation, elle compare cette contrainte à celle que connurent naguère les pionniers. Et Mc-Luhan, plus techno-moderniste, nous décrit « tout engourdis dans notre nouveau monde électrique ». La force des choses contraint à sortir de cet état, à se transformer en prospecteur intellectuel de ce qui est en devenir. L'anthropologie construite au-dehors peut désormais être employée au-dedans, en assurant le décryptage actuel des sociétés qui l'ont conçue.

Tout est à comprendre, beaucoup reste à reprendre : les rapports à l'environnement naturel, la relation aux autres sociétés, le partage des pouvoirs, des initiatives et des produits, l'aménagement de la vie quotidienne et des manières d'être ensemble, l'élaboration d'un sens rénové orientant l'activité collective. La tâche est malaisée car la situation est sans références passées ; pour la première fois dans l'histoire humaine, tout bouge en même temps et partout. Nous ne disposons ni des théories ni des instruments intellectuels ajustés à ces conditions ; ceux que nous utilisons sont affectés par une certaine obsolescence, comme les institutions dont nous avons hérité. Nous avons un vocabulaire pour désigner l'espérance, mais nous devons définir les moyens capables de provoquer son avènement. L'imagination et l'imaginaire

sont de ceux-là, comme le sont ceux que pourrait proposer une science sociale redevenue conquérante du non-connu - et, pour cette raison, anthropologique. Une société capable de gérer le mouvement ne saurait être confondue avec les cités parfaites, et les machineries complexes, dont ont rêvé les fabricants d'utopies et que programment les « ingénieurs » sociaux. L'illusion de l'achèvement porte un danger extrême, celui de produire l'homme-mécanique qui n'est pas le gérant de sa société parce qu'il est dépouillé de sa liberté.

Quatrième partie

La Grande Fabrique

[Retour à la table des matières](#)

Histoire d'Autres (1977)
Quatrième partie. La Grande Fabrique

8

La règle du jeu

[Retour à la table des matières](#)

Les mythologies africaines ont contribué à mon éducation politique, d'une certaine manière. Elles proposent toutes un récit des commencements, de l'activité des « pouvoirs » qui les réalisent par essais successifs jusqu'au moment où un héros fondateur fabrique la société en créant ses instruments, en révélant ses signes et promulguant son ordre. Et, au delà, lorsqu'elles ont à justifier la loi d'un État traditionnel et de la dynastie qui le gouverne, elles exposent le mystère du pouvoir et de ses origines. Elles le font souvent surgir de lieux qui ne sont pas encore ceux des hommes, à la suite d'épreuves, d'aventures et de révélations. Le porteur de pouvoir vient d'un ailleurs : d'un monde intermédiaire, d'une nature peuplée d'entités mais non civilisée, d'un pays étrange ou étranger. Il s'impose par différence à ceux qu'il va soumettre à son commandement ; ses exploits révèlent celle-là, en même temps que sa capacité à exercer celui-ci. Il apparaît dans l'éclat du scandale et des ruptures ; il est séparé, incestueux, criminel, ou auteur de forfaits selon les conventions ordinaires. C'est que la violence est le matériau qu'il emploie à la construction politique, et qu'il n'a pas à respecter les règles, mais à les établir ; à la manière où les héros des légendes grecques recherchent la succession royale en transgressant

les interdits qui ordonnent la vie quotidienne. Inclassable, différent, détenteur de pouvoirs et manipulateur de forces, le fondateur se trouve dans une position de haute solitude ; il se situe à part, et cet éloignement l'associe à l'espace du sacré, cependant que ses entreprises, sacrilèges pour le commun, le sacralisent ; il domine, au sens mystique, métaphorique et réel du terme.

Mes recherches destinées à une reconstitution de l'univers social et culturel de l'ancien royaume de Kongo me conduisirent sur les chemins parcourus par son créateur, le roi forgeron. L'itinéraire suit celui que trace le fil de nombre des récits mythiques et légendaires. Tout commence par un refus et une séparation : dans une société étrangère et mal identifiée, un cadet rejette la loi des aînés par impatience de manifester ses talents ; il fait sécession, suivi par quelques compagnons, et forme une bande armée. La violence devient sa règle - il erre et rançonne -, jusqu'au moment où il la porte au point extrême : le meurtre d'une tante prête à mettre un enfant au monde. C'est la cassure définitive ; elle ruine la parenté et les affiliations, elle brise l'ordre antérieur par la transgression suprême, celle qui rompt la vie. C'est le temps, dit la narration, où le dissident accède à une souveraineté proclamée et reconnue ; après avoir détruit, il doit bâtir. Le rebelle devient roi. Il édifie une société nouvelle et soumise à sa loi ; il construit, cependant qu'il conquiert afin d'élargir son espace politique. Il impose sa domination en inspirant une terreur sacrée ; un chroniqueur ancien rapporte une tradition selon laquelle nul ne passait aux environs des établissements royaux sans détourner la vue, par peur, en cas contraire, de « mourir sur-le-champ ». Le fondateur est maître de la force, ses succès militaires en apportent la démonstration la plus éclatante. Mais il est aussi civilisateur et faiseur de paix. Son pouvoir est une résultante de pouvoirs, ce n'est pas la seule capacité de domestiquer la violence. Il implique l'art d'agir sur les choses par le feu et la forge, si bien que cette activité, créatrice des armes et des outils, devient un privilège aristocratique et la forme la plus achevée de l'œuvre de civilisation. Il requiert aussi l'art d'agir sur les hommes afin de pacifier leurs relations : le roi forgeron se présente également sous la

figure du sage et du juste ; il institue très tôt une cour de justice respectée, redoutée et renommée.

Le récit kongo expose moins une séquence d'événements historiques, mal datés mais néanmoins réels, qu'une théorie du pouvoir formulée par métaphores et allusions. Il peut être décrypté. Il fait apparaître, en concordance avec les narrations élaborées en d'autres civilisations, des composants et des attributs du pouvoir : son éloignement, qui permet la domination en rendant différente (étrangère) la personne même de celui qui l'institue et le détient ; son rapport à la violence et au sacré ; son ambivalence et ses ambiguïtés. Le premier de ces caractères fait que le pouvoir ne va jamais ni sans transposition - sa traduction imaginaire importe autant que sa réalité - ni sans décorum. Le second explique l'imbrication du politique et de la religion, leur commun recours à une liturgie et leurs hybridations selon des modes variables. Le troisième évoque les deux versions dominantes du pouvoir, tantôt séparées, tantôt associées : celle de la force guerrière et à certains égards magique, celle de la force génératrice d'ordre par la règle et l'arbitrage. La leçon politique africaine recoupe sous cet aspect la leçon indo-européenne rapportée par Georges Dumézil, qui oppose la vertu de la « violence créatrice » à celle de la « sagesse organisatrice » comme deux principes d'accession à la souveraineté.

Les mythes africains montrent aussi que la question du pouvoir ne se sépare pas de la question des différences et des inégalités qu'elles régissent. Les plus fondamentales sont inscrites dans la nature de l'homme : les sexes et les générations, qui expriment d'abord la distinction du géniteur et de l'engendré. La première de ces différenciations - opposition mâle/femelle et homme/femme - occupe une position centrale dans l'argumentation mythologique. Elle y devient un instrument d'explication d'usage généralisé, rendant compte de la formation du monde et de son ordre, de la constitution de la personne et de l'organisation de la société. Les deux termes sont naturellement donnés comme différents, complémentaires et capables d'une union créatrice ; ils se lient en engendrant des êtres, des échanges, des sys-

tèmes symboliques ; ils « disent » ensemble que tout est le résultat d'une production par conjugaison des différences. Mais l'argument exprimé par les mythes manifeste cette liaison en même temps que les aléas qui la menacent. La mise en relation des éléments mâles et femelles ne réalise pas la pure complémentarité : elle les hiérarchise et les oppose en les unissant ; elle fait de l'une des parties (celle où sont localisées les femmes) une moitié dominée et, pour cette raison, dangereuse. La considération des différences, sous la forme initiale de la dualité sexuelle, pose le problème des incertitudes résultant de leur union ; et au-delà, de celles qui pèsent sur la société tout entière. Les mytho-logiques élaborées en Afrique occidentale recourent à trois modèles correspondant à trois figures : l'androgyné, la paire de jumeaux de sexe opposé, le couple primordial. L'une symbolise la conjugaison idéale des différences par fusion ; l'autre, l'unité initiale décomposée en deux éléments complémentaires ; l'autre, enfin, le mariage des différences dans une unité à construire et à maintenir. Ce sont trois expressions allégoriques de l'aventure sociale : la première évoque la société désirée ; la seconde, la société idéologiquement tenue par la vertu unitaire de son passé ; la troisième, la société à la recherche d'une unification à venir. Celle-ci souligne la vulnérabilité des formations sociales, divisées par les différences et contraintes à les conjuguer sans fin, à tendre vers une unité jamais entièrement acquise.

La symbolique sexuelle exprime le rapport des différences à l'unité constituée par leur alliance ; la symbolique des générations et des classes d'âge traite de l'inégalité, de la hiérarchie et de leur relation à l'égalité. Ce second registre révèle, à partir de données elles aussi de nature, un autre aspect du débat social. Il fait apparaître des modèles privilégiés, qui peuvent se réduire à trois par simplification. Trois couples tirés de la scène familiale, afin de recevoir une valeur exemplaire, leur donnent expression concrète et figures. Le premier illustre un principe fondamental de subordination : ce qui engendre prévaut sur ce qui est engendré, le père (et ses homologues) sur le fils (et ses propres homologues) ; la domination ainsi évoquée est relative car, par la promotion des générations, le fils en tirera profit à son tour. La

seconde paire oppose l'aîné au cadet, en raison de l'antériorité du premier qui lui confère prééminence, pouvoir et privilèges ; la domination ainsi établie est irréductible (un cadet ne deviendra jamais un aîné), elle est absolue et exprime l'essence de la hiérarchie et de l'inégalité. Le troisième couple lie, dans une stricte réciprocité, deux frères estimés « identiques », équivalents et donc égaux ; il réfère non pas aux frères réels, mais à ceux que réunit dans une fraternité symbolique, et néanmoins efficace, la solidarité de génération ou de classe d'âge. Ces modèles présentent deux versions de l'inégalité : l'une établit une supériorité accessible, l'autre une supériorité « fermée », une hiérarchie qui instaure des exclusions sans appel ; la première tempère la seconde. La version égalitaire est évidemment unique ; elle répond à la logique de similitude en établissant une égalité absolue, celle de termes qui sont les « mêmes », comme l'indique parfois l'assimilation au couple de jumeaux mâles. Considérés ensemble, les trois modèles éclairent le problème central de toute société. Celle-ci n'existe que par les hiérarchies, porteuses d'inégalités et de tensions, mais en les corrigeant par l'ouverture de domaines où la contrainte se relâche, où les distances sociales s'effacent, où la fraternité masque le rapport de domination. Aucune formation sociale ne peut être en son entier une société d'égaux, et encore moins d'« équivalents », mais chacune crée en elle des lieux où se joue le jeu de l'égalité, où celle-ci s'exprime et se vit comme revendication par la définition de nouveaux projets sociaux, ou comme illusion et anticipation par la mise en oeuvre de l'imaginaire.

On vient de le voir, les mythologies rapportent, dans le langage qui leur est propre, l'essentiel du débat social et politique ; plus encore, elles le disent inhérent à toute société et dès le commencement. Elles désignent ce qui est difficilement réductible : la confrontation de la différence et de l'identité, de la contrainte de l'ordre et de la liberté, de l'inégalité et de l'égalité, de la séparation et de la fusion solidaire. Elles font voir les sociétés sous l'emprise de la contradiction et du problème. Certains des politologues en ont conclu qu'elles recèlent plus de savoir politique que leur science n'en a accumulé ; déjà, Marx fai-

sait grand cas des récits mythologiques de la Grèce antique et transformait Prométhée en héros patron du prolétariat. Il importe d'aller au delà de la simple constatation. Si la transposition effectuée par le mythe - cette création anonyme par laquelle une collectivité tente de s'expliquer - fait apparaître sous l'habit symbolique les vérités profondes, il faut admettre que la société est tout aussi faite de symboles, de projections imaginaires, de rêves et d'anticipations que de réalités immédiatement perceptibles. En ce sens, le dispositif politique est le plus révélateur : il ne peut gouverner le réel qu'en manipulant les mots, les signes et les rites d'un cérémonial.

Mon expérience africaine du politique ne se limite pas à une sorte de contemplation éblouie du paysage ordonné par les mythes. Elle m'a associé aux commencements de l'Afrique en voie de décolonisation ; elle m'a également constitué témoin d'une époque où rien ne semblait plus impossible. Partout, l'initiative remontait des profondeurs où le gel colonial l'avait tenue enfouie. Les paysans retrouvaient le plein usage de leurs institutions et ils osaient libérer leurs rêves ; les vieilles organisations initiatiques servaient de support aux mouvements et aux partis en cours d'établissement, les nouvelles religions de protestation et de salut communiquaient leur espérance messianique aux idéologies naissantes. Les villes se transformaient en territoires de l'innovation ; les dépossédés recouvraient leur force, les jeunes et les femmes prenaient la parole, les initiatives allaient en tous sens - comme si l'ordre ancien ne pouvait être effacé que par le foisonnement d'entreprises permettant de tout tenter. Les nouvelles fabriques sociales qui se construisaient étaient des chantiers ouverts au public. Des artisans fort divers s'y pressaient ; les uns - les moins nombreux - allaient devenir les maîtres d'œuvre, les autres y travaillaient poussés par leur besoin de créer et de contribuer, ou par leur ambition réveillée, ou par leurs phantasmes. Durant cet entre-deux qu'est la période de transition, tout se fait dans l'effervescence : la libération de l'initiative semble intervenir à la manière dont opère l'art baroque, elle engendre l'essai, l'exubérance et la discordance.

C'est dans ces circonstances, où l'histoire tâtonne encore, que se façonnent les nouveaux pouvoirs. L'événement confirme ou provoque l'apparition de ses propres guides ; les luttes les sacralisent, les épreuves personnelles qu'ils ont subies agissent à la manière d'une initiation, les premiers succès obtenus leur confèrent une légitimité, les morts dans le combat deviennent un sacrifice de fondation dont ils sont les prêtres. Le travail symbolique précise leurs figures : ils sont exhaussés, tirés de l'ordre commun, déportés vers les lieux séparés où se fait la politique et, progressivement, la communication populaire se ritualise, quel que soit le nombre des foules appelées à y participer. Ils reçoivent un nom de pouvoir, qui manifeste leur singularité et personnalise leur fonction, à la manière dont les initiés selon la tradition étaient autrement nommés après leur changement de personnalité. Ils se réapproprient les symboles du passé, cherchent en celui-ci un renforcement et un autre sacre, après celui de la révolution libératrice ; retour aux lieux de fondation de l'ancien empire du Mali, identification au mahdi attendu comme défenseur de la foi et de la justice, reprise de la figure du bélier gouvernant les Baoulés de la Côte-d'Ivoire ou incarnation moderne du héros sauveur, la symbolique diffère mais son efficace reste le même. Le pouvoir nouvellement établi l'est d'abord dans une personne, unique, créatrice d'unité et capable de maîtriser toutes les forces ; c'est, du moins, la figure publique dont les images et les statues viennent tôt matérialiser l'omniprésence. Le guide combattant se transforme en constructeur de la nation ; il institue et met en place les appareils nécessaires à l'accomplissement de cette tâche ; il gouverne avec l'aide d'un entourage de compagnons fidèles et le recours d'organisations qui multiplient les écrans le séparant du peuple. La parole politique ne provoque plus l'enchantement lyrique, elle

commente et commande. Les palais manifestent la puissance du pouvoir, sa distance et aussi son enfermement. J'en eus la révélation soudaine dans l'un d'entre eux, lors d'une première visite, où le somptueux salon où j'étais reçu - vaste pièce aux murs revêtus de bois rares et ornés de nombreuses toiles des peintres modernes - fut clos, toutes

portes effacées, sous l'action de mécanismes secrets que le président actionna au moment de mon départ.

La solitude des pouvoirs peut être élevée au degré extrême par le jeu des circonstances ou d'une exaltation du caractère sous l'effet de la puissance. Le choix de Sékou Touré l'a placé dans la première de ces situations : il est devenu la victime de son pouvoir enfermé ; il a perdu cette maîtrise qui emportait les foules ; il s'est engagé sur les chemins obscurs où, de complot en complot, le pouvoir se cache davantage et ne se montre à découvert que pour frapper. Le destin solitaire le plus tragique, rapide et exemplaire, a été celui de Lumumba. Entraîné par les violences d'une décolonisation mal partie et les manipulations insidieuses et rivales des nations impériales, il a été condamné aux abandons successifs et à l'impuissance croissante, puis traqué jusqu'au moment où il tomba dans le piège qui lui fut fatal. La seconde situation, celle des pouvoirs engendrant une solitude flamboyante, ne manque pas d'illustrations tous azimuts. J'ai déjà évoqué Fulbert Youlou à Brazzaville, abbé perdu déguisé en faux prophète. Il avait établi le simulacre d'un pouvoir, enjolivé par l'effet du cérémonial, soumis aux à-coups de velléités autocratiques. Il s'était mis progressivement à la merci de son entourage et de quelques conseillers. Il ne fut que l'un de ceux que la logique de la domination a poussés jusqu'à la déraison tragique.

Je fus dans le compagnonnage des artisans de la nouvelle Afrique. Mes enseignements et mes recherches m'ont lié à plusieurs des hommes qui ont maintenant la charge du pouvoir africain ; ils sont assez nombreux pour assurer, en des régions diverses, l'édification de régimes différents. J'ai pu, par eux, mieux connaître le fonctionnement de la machine gouvernementale et la nature de la classe qui la commande. C'est cela qui m'a incité, en plus de l'aventure personnelle, à poursuivre une interprétation du politique où l'expérience harcèle la théorie. Sans sous-estimer les contraintes résultant du faible développement et des dominations économiques, j'ai mesuré à quel degré l'essentiel dépend du pouvoir. Il reste, plus que l'économie, l'intermé-

diaire par quoi tout se fait, ou se définit - y compris dans la passivité Ou le refus. C'est son accès qui donne une emprise sur les agents économiques, plus que l'inverse. C'est par rapport à lui, dans la participation ou la compétition, que se -consolide la seule classe bien formée, la « classe » politique. Il se tient encore à une distance si éloignée qu'il est moins vulnérable aux assauts du peuple qu'au rapt par coups d'État.

Cette familiarité relative du pouvoir africain ne m'a apporté qu'une connaissance indirecte et, pour une part, biaisée par le jeu d'événements exceptionnels. C'est en France, au cours des années 50, que je m'approchai à deux reprises des centres où se fait la politique ; je fus chaque fois doublement impliqué, parce que je demeurais sociologue-observateur en ces entreprises. La première occasion, j'en ai fait mention, fut ma participation au cabinet constitué par Longchambon. Il était responsable de la Recherche scientifique au sein du gouvernement dirigé par Pierre Mendès France, en 1954 ; c'était un universitaire un peu égaré sur les chemins politiques, un homme alliant la compétence à une certaine modestie, actif avec une gentillesse rarement effacée par l'emportement. Dans l'entourage, nous étions quelques jeunes réunis pour nous partager les sciences afin de suggérer des initiatives propices à leur développement ; nous étions moins des « loups » poussant leur ambition que des collaborateurs éblouis par l'importance de leur mission. Et d'autant plus que la personnalité de Mendès France contribuait à entretenir notre enthousiasme. Nous ne le rencontrions pas, mais nous l'apercevions ; ce qui nous permettait d'admirer son style, son allant, et de donner corps à l'impression que nous avions de lui. Celle d'un porteur de renouvellement, intransigeant quant à ses choix fondamentaux. J'y ajoutais celle d'un moraliste, convaincu que la politique n'est pas nécessairement « politicienne », petite et douteuse. La chute de son gouvernement m'affligea ; j'eus la certitude qu'une grande occasion venait d'être manquée par le jeu de conjurations médiocres.

Mon expérience fut donc courte, mais elle m'éduqua. Elle me montra à quel degré l'insertion (même périphérique) dans un système de pouvoir modifie l'image de celui qui en bénéficie. Il devient d'un coup, et quoi qu'il fasse, un important ; il en reçoit les attributs et les signes, qui le situent à part et l'insèrent dans une sorte de cérémonial. Il n'obéit plus aux contraintes du temps quotidien banal, mais à celles des affaires en cours qui imposent qu'il n'ait « pas d'heure ». Il est sollicité, entraîné dans des stratégies et tenu à en conduire afin de faire prévaloir ses suggestions. Mais ce qui me frappa le plus est d'une autre nature. Ce que je découvrais de la scène du pouvoir me la faisait comparer à un plateau de tournage cinématographique : tout se passe en divers lieux, dans une grande agitation, par essais et reprises et, au terme, le « montage » - la décision ultime - lie et unifie pour produire un acte politique. Je m'aperçus aussi de ce que je nommerai dérive des intentions et des réalisations, à laquelle contribuent les calculs concurrents et les appareils de transmission ; les premières meurent au nom des impossibilités (budgétaires ou techniques) et de l'opportunité, les secondes muent au cours des étapes qui conduisent de la formulation à la confirmation légale, et surtout à l'application. J'apercevais certaines des limites du pouvoir, je devinais que toujours quelque chose échappe à la main la plus ferme. Il m'arrivait d'être déconcerté. Par moments, je me voyais sous l'aspect de l'ethnologue, naïf parce qu'il travaille sur un terrain nouveau, qu'il ignore la plupart des codes et que l'essentiel de ce qu'il cherche ne lui est pas encore apparent.

Ce fut là mon initiation à un second engagement que je ne recherchai en aucune façon. Rien ne m'y portait, rien ne m'y préparait. En juin 1958, Bernard Cornut-Gentile, ministre de la France d'Outre-Mer, me fit appeler. Il me demanda d'entrer à son cabinet, auquel appartenait un autre universitaire, Michel Alliot. Je manifestai mon étonnement, étant donné mes options et mon militantisme africain, et j'exprimai ma crainte d'être plus une décoration libérale qu'un collaborateur utile par ses initiatives. Cornut-Gentile répondit qu'« il avait besoin de moi », que des grandes transformations allaient être provoquées en Afrique et que je me devais d'y contribuer ; elles allaient

dans le sens de ce j'avais annoncé et à quoi je m'étais associé au cours des dix années écoulées. De Gaulle provoquerait la décolonisation, il était le seul à pouvoir la réaliser. Ce qui était vrai. Je fus sensible à l'argument, d'autant plus que j'imaginai le processus poussé jusqu'à son terme et mettant fin à la guerre d'Algérie. J'avais une sorte de certitude que do-, Gaulle, malgré les entraves et les embûches, accomplirait cette seconde « Libération ». J'avais connu quelques-uns des hauts fonctionnaires coloniaux appartenant à la nouvelle génération ; ils portaient la marque du gaullisme combattant et de la Résistance, la conférence de Brazzaville les avait préparés à une révision de la politique à l'égard des colonies, l'action de Gaston Defferre les avait conduits sur cette voie en même temps qu'elle leur donnait un certain intérêt pour le socialisme. Ces influences mêlées déterminaient en partie leurs convictions ; elles les rendaient plus disponibles et plus libres de consentir à une décolonisation tempérée. Il me parut possible de compter sur plusieurs de ces appuis. Dans la hâte, je consultai quelques-uns de mes amis. Et notamment Gurvitch, parce que je faisais grand cas de son jugement que je savais sans complaisance. Il me mit en garde mais ne me déconseilla pas d'accepter, en ajoutant cette curieuse remarque : « Vous vous en sortirez, car vous êtes Méphisto. » Ce qui était préjuger de mes talents. Je donnai mon accord, avec le sentiment que je pourrais ainsi servir l'Afrique, qui avait été ma véritable éducatrice, et que je ne serais pas le simple spectateur de l'un des événements les plus significatifs des nouveaux temps.

Il ne s'agissait plus de politique scientifique - bien qu'elle fût de mon ressort, selon le partage des tâches -, mais de politique tout court. Et à propos d'un enjeu qui était gros. Je m'en aperçus rapidement. Le cabinet, officiel et surtout officieux, conjuguait des tendances différentes et contradictoires et celles qui proclamaient l'adhésion à la pensée du Général n'étaient pas pour autant unifiées. De plus, « la rue Oudinot », c'est-à-dire le ministre et son entourage, n'échappait pas à la concurrence conduite en d'autres lieux où se faisait aussi (et davantage dans les moments décisifs) la politique nouvelle et où se préparaient les carrières ouvertes par les futures structures communautaires.

Les responsables africains, lors de leurs entretiens à Paris, prenaient chaque fois la mesure des pouvoirs relatifs. De temps à autre, dans le tohu-bohu faisant circuler personnalités et personnages, Malraux paraissait. Il changeait la couleur du moment, il prophétisait, il commentait et expliquait, il disait que la mission de la France est de libérer et non de dominer. Puis c'était la retombée quotidienne dans la reprise des projets et dans le dédale des obstacles à éviter. Ceux que je pouvais rencontrer tenaient pour l'essentiel à ma situation singulière, à mes relations africaines antérieures qui s'étaient formées dans l'opposition, à mes démêlés passés avec une partie de l'administration coloniale. Et puis aussi au fait que je ne cachais guère ni mes jugements ni mon impatience de réaliser davantage. Pour certains, la prudence était de me tenir sous surveillance.

Durant l'été 1958, j'accomplis une longue mission en Afrique occidentale, à l'occasion de laquelle j'établis en Côte-d'Ivoire et orientai un petit groupe de chercheurs. Ceux-ci bénéficièrent des commodités qui tenaient à ma position, tant il est vrai que la participation au pouvoir efface les difficultés banales ; pour en créer d'autres, bien plus redoutables. Je retrouvai en Abidjan plusieurs de mes amis : mes « mauvaises fréquentations » des années combattantes accédaient progressivement aux responsabilités. Je me donnais l'illusion de contribuer personnellement à leur avancement et à la remise en mouvement de l'histoire de leur pays. Il faut reconnaître que les conditionnements symboliques, les signes extérieurs de la puissance, lorsque la routine du professionnel ne les a pas encore affaiblis, concourent à l'illusionnement. Ils exercent une emprise, à la manière d'une liturgie, dont il est difficile de se déprendre entièrement. J'ai gardé très précisément le souvenir de mon arrivée à Dakar, où je m'arrêtai quelques jours, sans doute parce que c'était là mon premier voyage officiel. Les égards révérencieux de l'équipage de l'avion ; la sortie prioritaire ; l'officier commandant le cabinet militaire, au pied de la coupée ; les voitures en attente ; l'installation au palais, et l'invitation du haut-commissaire, Pierre Messmer. Je pouvais me laisser prendre à ce piège de l'importance apparente, les réalités immédiates m'en écartèrent.

Tout semblait en attente, et pourtant en agitation, confus, et pourtant clair quant à l'accélération du processus de décolonisation, L'incertitude portait sur l'essentiel : les étapes et la forme selon lesquelles celle-ci se réaliserait ; les thèses africaines s'opposaient ; le général de Gaulle ne livrait rien de ses intentions ; les consultations en tous sens se multipliaient. L'histoire paraissait hésiter avant de prendre sa course et les divers acteurs craignaient de la mal guider dans son mouvement. J'eus, par moments, l'impression d'une sorte de lenteur, de temps d'arrêt, avant l'emballement soudain. Ma mission comportait un séjour à Conakry, où un gouverneur intérimaire pesait peu sous les assauts de Sékou Touré. Celui-ci était incontestablement maximaliste : il voulait l'entier de la décolonisation, mais il laissait ouverte la question de son rapport à la France. Il parlait haut, c'était pour lui une affaire de dignité ; mais je ne pense pas qu'il ait conçu son discours célèbre, prononcé plus tard, lors de la visite de De Gaulle, comme une proclamation de rupture ; il croyait ses mots connus, et acceptés parce que décodés en tenant compte des conditions exceptionnelles et de son style politique propre. Auparavant, j'avais tenté de faire comprendre ses réactions lors d'un retour à Paris.

L'événement surgit soudain et tout alla très vite. Avant les derniers jours d'août, de Gaulle le créa à Brazzaville en annonçant la fin du pouvoir colonial français, jusqu'à l'accession à l'indépendance immédiate si elle était demandée. Un mois plus tard, les Français approuvaient massivement cette « libération ». Les colonies devenaient des États ayant choisi le régime de la transition « communautaire », sauf la Guinée qui s'en trouva immédiatement séparée et punie. Elles avaient obéi à la sollicitation d'un disque fabriqué et largement diffusé en cette occasion : « Dis-moi oui... » - commentaient les sceptiques. Il avait suffi de la poussée d'un homme, et de la mise en mouvement de quelques autres, pour que l'ordre ancien basculât ; cela, et le jeu des circonstances, comptait alors plus que la pression des forces collectives. Le temps de l'effervescence s'arrêtait, celui des organisations commençait et donc celui des ambitions gouvernantes et gestionnai-

res. Ce n'était plus la politique de l'histoire qui était à faire, mais celle des stratégies du pouvoir à établir et de la construction nationale à réaliser. La main passait à d'autres. À Dakar, Abidjan, Bamako, à Brazzaville aussi, plusieurs de mes amis « venaient aux affaires », comme disait la formule gaullienne alors en vogue. À part se situait Sékou Touré, fier de sa solitude. Je ne l'ai plus revu après cet avènement ; j'ai tenté une fois d'intercéder pour provoquer la clémence de sa justice ; et puis, voici quelques années, j'ai reçu, par le truchement d'un ami qui venait de le rencontrer, un message m'invitant à retrouver le chemin de la Guinée.

J'avais repris, depuis longtemps, celui de la Sorbonne où se localisaient mes cours, et celui de mon Centre de recherches. Les portes de l'hôtel de la vieille colonisation avaient été fermées. Je n'avais pas eu d'autre ambition que celle d'être solidaire d'une libération, même conditionnelle, et donc d'y contribuer, même marginalement. J'avais été, plus que par mon expérience de 1954, proche des lieux centraux où s'exerce le pouvoir, dans des conditions plus dramatiques aussi, au sens originel du mot, en raison du jeu des personnages et de ce qui conduisait leur action. Cette incursion en territoire politique m'imposa une manière de voir le mouvement de l'histoire, et la réalité du pouvoir, qui résultait d'une pratique. Le premier m'apparaissait moins nettement tracé, plus dépendant d'une sorte de bricolage, d'essais et de hasards. La seconde me semblait indissociable des visées lointaines qui orientent les choix - et donc de l'imaginaire employé à l'anticipation, de la force des mots qui disent les décisions et des mises en scène qui ajoutent à leur efficace, d'un savoir-faire ayant pour matériaux la violence et la ruse. Je retrouvais par le vécu, et avec la perception que celui-ci ajoute, ce que la fréquentation des grandes dramaturgies m'avait laissé entrevoir. Il n'existe pas de pouvoir banal, il n'y a pas de politique qui se dise et se fasse en pure transparence, il n'est pas de rapport des sociétés où ne se tienne une violence mal domestiquée.

L'impulsion nouvelle m'était donnée, qui me fit élaborer le projet d'une ambitieuse anthropologie politique ; je le réalisai pour une part, je continue à y travailler. Avec l'impression irritante que le pouvoir est, aux sociétés, ce que la vie est aux organismes : ce qui échappe le plus à l'appréhension scientifique actuelle. Les biologistes et les sociologues n'auront la connaissance entière de l'un et de l'autre qu'au moment où leur savoir s'achèvera, car elle en est l'accomplissement et donc le terme. Entre-temps, pour une période dont la durée est impossible à évaluer, qui n'a peut-être pas de fin, le champ reste grand ouvert aux discours de l'intuition et aux idéologies. Il faut tenter de progresser. J'orientai ma recherche, et celle d'un groupe que j'avais constitué, vers l'interprétation des sociétés où le pouvoir reste discret parce que la grande machinerie de l'État n'y opère pas, vers l'étude des initiatives, des mouvements et des transpositions qui ébauchent des contre-sociétés au sein de la société - ce qui m'incita à examiner la fonction de la transgression et à reconsidérer la parenté établie entre le pouvoir et le sacré. Ces études, et aussi ce que m'apportait ma propre expérience, me permirent de mieux préciser ma conception des sociétés. Cette façon, déjà décrite, de les voir dans l'inachèvement, l'engendrement constant, le mouvement qui fait de l'histoire leur loi plus que leur fatalité.

Jean Ziegler m'a classé en m'attribuant le statut de « Père de la sociologie générative ». Certains des travaux scientifiques récents, notamment en biologie, m'ont davantage confirmé - si j'ose dire - en révélant des similitudes de démarches. La génétique moderne bouscule les « évidences », à commencer par celles qui expriment la différenciation des races. Les travaux de Mayr et de Ruffié ravagent l'image que la perception grossière, et plus encore les stéréotypes, en donne. Il n'est plus question de races, donc de configurations établies et fixées, mais de raciations, donc de formations constamment en voie de se définir dans une extrême diversité. Je peux dire parallèlement, en recourant à un néologisme, que le sociologue et l'anthropologue appréhendent moins des sociétés que des « sociations ». Aucune formation sociale ne correspond ni aux présentations officielles qui en sont don-

nées ni au type tranché par lequel elle est caractérisée, selon le code de classement scientifique ou selon les idéologies. C'est parce que les sociétés sont prises ainsi que les écoles sociologiques s'affrontent souvent à la manière de sectes opposant leurs certitudes, et que les confrontations idéologiques se théologisent en marquant de religiosité les engagements qu'elles régissent. La lecture sociale que je propose s'accommode mal des systèmes, et encore moins des dogmatismes. Elle entraîne des conséquences politiques, qui sont rapportées dans la conclusion de mon livre : *Sens et puissance*. J'en ai tiré la définition d'un « réformisme révolutionnaire », capable d'assurer la participation continue du plus grand nombre des acteurs sociaux à l'élaboration - toujours à reprendre, toujours à poursuivre - de la société. Alors, la Grande Fabrique deviendrait le lieu où pourrait s'effectuer le contrôle mutuel de la puissance et se produire la création collective du sens. Je veux ajouter l'anecdote à ce rappel. Dès 1847, un diplomate russe de haute condition aristocratique, le prince Grégoire Volkonsky, neveu, il est vrai, d'un Décembriste célèbre, notait dans une lettre à sa mère : « *L'état de révolution, c'est-à-dire de vie, avec ses besoins divers à diverses époques dans toute nation, est l'état naturel, donc normal, régulier, de toute nation... L'office constant [du gouvernement] est d'étudier, de connaître bien les phases successives de cette révolution permanente d'y satisfaire convenablement, continuellement...* » Propos lointain, qui reste sans suite.

Peut-être les temps deviennent-ils, sous le harcèlement des contraintes, plus propices aux vraies révisions ? Au long des trente dernières années, les sociétés ont usé les expériences conduites selon les formules anciennes, modernistes ou révolutionnaires. C'est maintenant la retombée et l'illusion lyrique ne peut plus provoquer l'enchantement politique. Je croyais appartenir à une génération qui a été dupée, flouée plus que d'autres par le cours des choses et la dévaluation des mots. Les événements des vingt dernières années, très exactement, me paraissent avoir frappé plus vite et plus fort les générations ayant monté durant cette période. Pour nombre de ceux qui les constituent, le feu des « grandes causes » a été de paille. Le doute inconfor-

table s'établit, cependant que la connaissance des sociétés et la critique sociale progressent. De plus, chaque année nouvelle apporte son lot d'inédit, et chacun mesure un peu mieux l'état de déséquipement intellectuel empêchant la maîtrise de ce qui est en devenir. Il faut apprendre à penser autrement, imaginer, oser, tenter. C'est la nécessité, mais il est des conditions contrariant les réponses. Les unes résident dans le système des pouvoirs ; ces derniers disposent, afin d'assurer la « conservation », de moyens jamais réunis jusqu'alors et certainement croissants. Les autres se situent dans les têtes et elles ne sont pas les moins redoutables. Elles conjuguent la fatigue née du doute et l'anémie de l'imagination, elles font désirer le repos. C'est-à-dire la connivence profonde avec les prétendants qui, simulant de prendre tout en charge, fonderaient leur puissance sur cet affaissement. Alors, l'habillement convenable de l'entreprise suffirait à transformer la connivence en un consentement sauvant les apparences ; mais elles seules, quelle que soit la coupe de l'habit.

Histoire d'Autres (1977)
Quatrième partie. La Grande Fabrique

9

La puissance du sens

[Retour à la table des matières](#)

C'est à Los Angeles que je rencontrai pour la première fois des groupes de jeunes, insoumis totaux, campant dans la société américaine comme des nomades sur un terrain vague ; assez présents pour que leur seule manière de vivre en soit la critique, et mobiles afin de réduire l'emprise. Ils occupaient la bordure océane d'un quartier délabré évoquant une station balnéaire du siècle passé, livrée à l'abandon et aux démolisseurs. Ces gens étaient de la couleur du lieu, désœuvrés, silencieux, ne s'animant que pour provoquer l'« étranger » de passage, lui demander une pièce et une cigarette, ou lui proposer une fille en échange d'un quart de dollar. Ils jouaient et se jouaient chaque jour le jeu improvisé de la contestation. Un ami sociologue, qui dirigeait une enquête consacrée à quelques-unes des « familles », me guidait et me permettait d'être toléré. Il arrachait des confidences et me les commentait. Le *happening* miséreux me devenait plus clair : la vie quotidienne était convertie en pratiques d'inversion sociale permanente. Tout, dans les comportements, les codes, le langage, se conformait à un jeu d'oppositions qui faisait de chacun des groupes, et à petite échelle, l'envers de la société des adultes. Le renversement pouvait s'effectuer terme à terme : une Amérique sale, paresseuse, amoral,

dépouillée et rêveuse, narguait l'Amérique aseptisée, efficace, moralisatrice et puritaine, possessive, et soumise à toutes les lois de la rationalité. J'ai échoué dans mes essais d'obtenir l'explication de ce choix ; mes questions paraissaient futiles ou sottes ; les choses étaient comme elles étaient, voilà tout - des jeunes Américains avaient décidé de devenir sur place des non-travailleurs immigrés. Cette façon d'être me gêna et m'agaça sur le moment ; j'y voyais la parodie d'un dénuement subi et non joué par les vrais exclus de la prospérité ; j'y reconnaissais le procédé illusoire que Marx avait dénoncé en constatant que l'athéisme pouvait exprimer une autre façon d'être religieux ; en ce cas, il s'agissait d'une autre manière de reconnaître l'ordre productiviste. La simple inversion, comme dans les rituels étudiés par les anthropologues, confirme ce qu'elle retourne et ne le transforme pas.

Ce que je sus ensuite des communes de jeunes me parut moins sommaire, moins provoqué par le seul désir d'être en « retrait » afin de vivre le rapport social à l'envers. Il s'agissait de véritables collectivités expérimentales, dont nombre ratèrent, mais en laissant plus que des traces dans la conscience américaine. Chacune d'entre elles avait pris au mot l'injonction de changer la vie ; elles exprimaient, au moins initialement, une exigence radicale et la croyance en la possibilité de faire renaître le sens d'une existence autrement conduite. Tout s'y trouvait remis en question et, par conséquent, mis en recherche : la relation amoureuse, le rapport de production et de consommation, l'éducation, les liens entre les personnes et les modèles culturels. Chaque communauté sérieusement fondée tentait d'être le lieu où se découvrirait une société différente et possible. Elles surgissaient à la manière d'îles du sein des masses urbaines, en se constituant par réaction contre cet environnement. Elles essayaient, à l'intérieur de leurs frontières, d'établir des relations entre partenaires reconnus dans leur différence et capables de la développer. Elles voulaient inventer et réaliser un nouvel univers des choses et des signes.

Le projet était certainement condamné à se dénaturer, n'aurait-ce été que par la manipulation des malins. Il doit être considéré en ce

qu'il a révélé, plus qu'en ce qui fut accompli. Dans une société où les positions s'établissent d'abord selon l'ordre des richesses, l'expérience s'organise sous la forme d'un apprentissage de la dépossession ; elle exige la limitation des biens, réduits à l'essentiel, et leur non-appropriation. Elle montre en ceux-ci le moyen par lequel la société se fait accepter et impose à tout instant sa loi. Cette idéologie du dépouillement, qui est aussi une morale, se veut libératrice en provoquant la désacralisation du travail, le désenchantement des choses possédées et le relâchement de l'emprise culturelle. Elle fait de ces conditions le préalable à tout épanouissement de l'individu, à la formation de la « Véritable Personne », selon le code initiatique utilisé au cours des années 60. Elle contraint à repersonnaliser le rapport social, en exprimant le refus de réduire l'homme à ses fonctions d'instrument travaillant à l'entretien de la Grande Fabrique moderne. Le discours n'est pas politique au sens où il formulerait une critique des inégalités de classes et des propositions incitant à une transformation révolutionnaire et globale ; il l'est dans un sens plus existentiel. La révolution est celle de la personne avant d'être celle de la société tout entière. J'avais été frappé par l'utilisation fréquente du langage de la pauvreté ou de la misère ; dans la société dite de l'opulence, ces dernières étaient les figures du scandale, ce par quoi naissent l'indignation et le rejet, mais aussi ce par quoi se montre la vérité des relations épurées par le dénuement. L'idéologie transfigure la dépossession. Dans les faubourgs de Durham, en Caroline du Nord, j'en ai fait la constatation en me liant à des petites collectivités de jeunes Blancs établies au contact des familles noires les plus démunies. Elles n'étaient pas animées par le souci de la bonne action quotidienne, elles en accomplissaient le service tout naturellement sans considérer que l'expérience se limitait à cette assistance. Elles se trouvaient à l'école de la culture de la pauvreté, comme d'autres l'étaient à celle des cultures exotiques non encore dévorées par le développement moderniste.

Toutes les communes américaines, en dépréciant la raison gouvernant les grandes techniques et les organisations « technétroniques », exaltaient l'imaginaire et les procédés par lesquels s'effectue la libéra-

tion de l'identité individuelle. Elles ouvraient les portes au désir, au rêve, aux croyances ravivées, et parfois aux pulsions ravageuses et sorcières conduisant à la tragédie. Se refusant d'être les ingénieurs de la production et de la bureaucratie, les guides de ces collectivités devenaient souvent, avec une compétence et une extrême application, des techniciens de l'« autre chose ». Ne trouvant pas de sens acceptable en leur société, ils brisaient la surface de celle-ci afin de prospecter les profondeurs et d'y découvrir d'autres territoires. Ils pratiquaient une sorte d'ethnologie souterraine au service de l'imaginaire, et Castaneda pouvait accéder d'un coup à la célébrité en relatant ses « voyages » effectués en terre mythologique créée par les Indiens yaquis. La référence indienne, dans les États du Sud, était plus que l'expression d'une culpabilité et la demande d'une rédemption, elle constituait un mode de connaissance. Elle était l'exigence d'atteindre le fondamental en retournant aux cultures effacées par la domination, en y cherchant la révélation des harmonies et des savoirs perdus. Toutes ces entreprises étaient conduites selon les règles de l'itinéraire initiatique, comme si le changement des manières de vie quotidienne ne pouvait s'effectuer que par le détour du sacré et la mise en forme rituelle des nouvelles façons de vivre ensemble. Dominique Desanti, qui s'intéressa à l'expérience communarde au temps où elle enseignait en Californie, me donna d'autres illustrations de cette religiosité diffuse. Je voyais chacune de ces collectivités comme un atelier où s'accomplit un travail de bricolage, depuis l'activité matérielle des petits métiers jusqu'à la production de sens, qui est par nature de caractère religieux. Sous ce dernier aspect, les bricoleurs déconcertaient souvent par l'emploi des matériaux les plus disparates, mêlant des traditions diverses et des pièces tirées des réserves de l'ésotérisme. Certaines communes, cependant, pratiquaient le retour au fondamentalisme chrétien ou à un mysticisme collectif retrouvant l'esprit des sectes pionnières.

Cette disponibilité à l'égard des entreprises de restitution du sens ne va pas sans risques ; elle incite les aventuriers du pouvoir et du sacré à faire main basse sur la partie de la jeunesse qui en est la plus affectée. Lors de mon séjour américain, voici cinq ans, je fus moins sen-

sible à cette menace qu'à la fonction révélatrice de ces initiatives. Elles montrent à quel degré le « religieux » (comme il est dit, le politique), et les institutions qui le gèrent, sont affectés par les grandes transformations et les crises des sociétés estimées les plus avancées. J'ébauchai, dans un texte publié peu après mon départ, une explication du passage du sacré à l'état diffus ou sauvage. Les Églises en difficulté assurent moins bien sa gestion alors que leur compétence est de le faire. Il est à prendre et, pour les nouveaux marchands d'espérance, à vendre. La vie quotidienne s'en imprègne ; lorsque le théâtre ritualisé descend dans la rue, il en donne le spectacle somptueux et inquiétant. *L'Open Theater* de New York en a fait l'expérience fascinante, et scandaleuse selon l'opinion de badauds traumatisés ; il a mis en scène sur la place publique, autour du corps d'une jeune femme nue et parée, le drame de la mort et, implicitement, des assauts contre la vie conduits par la société de puissance. Le sacré, lorsqu'une société engendre le doute d'elle-même ou bascule, est partout repris afin de transposer l'inquiétude, de sécuriser ou de cautionner les nouveaux commencements. Les sociétés menacées sont comme la maladie des maniaques, elles poussent à fabriquer un enclos protecteur fait de formes et de rites. Quant à ceux de leurs membres qui ne répondent pas à la situation par la dérobade calfeutrée, mais par l'initiative, ils ont besoin du sacré pour donner une force à leur projet et transformer l'adhésion en acte de foi et d'intolérance. Les groupes situés en avant-garde politique ressemblent aux sectes. Et la révolution triomphante ne peut fonder son ordre sans mettre en place, dès le moment où elle s'établit, les moyens de sa sacralisation ; elle passe de l'ombre, où elle a préparé ses combats, au « dais sacré » sous lequel elle proclame sa victoire. La recherche du sens oppose, selon les apparences, une appropriation de l'avenir à une réappropriation du passé, une construction totale à une utilisation nouvelle de ce qui est disponible. Le réel ne se conforme pas à ce simple partage, parce que toute société porte en elle plusieurs possibles et que la préparation de son futur s'effectue sur plusieurs niveaux. Comme l'indique d'ailleurs l'ordre des révolutions accomplies depuis le XVIII^e siècle : scientifiques, politiques, techno-économiques et culturelles. Ce qui ne peut surprendre, si l'on

considère ma proposition de voir la société comme le produit d'un travail conduit en tous ses lieux, et pas seulement en celui où s'effectue la production matérielle. La grande transformation, telle que la revendique l'exigence révolutionnaire absolue, n'est certainement qu'une grande illusion ; c'est partout qu'il faudrait agir et dans un même temps. Tout ce qui s'est réalisé en son nom jusqu'à présent n'a pu qu'associer de l'inédit à du « déjà là ». Nulle part, il n'a été fait du passé table rase. Il reste investi dans les structures matérielles, les connaissances et les savoir-faire, les mentalités et les modèles de vie quotidienne. Plus, il demeure la réserve de gloire dont les dirigeants de la société née de l'acte révolutionnaire assument l'héritage, et par laquelle ils confèrent à leurs entreprises le sacre de l'histoire.

Le rôle du passé dans les tentatives du présent, pour leur donner sens, orientation et force, je le soumis à ma question en chacun des pays où j'eus à travailler. Le Mexique, je l'ai dit, me parut être l'un des plus rebelles à cette interrogation. Il a institué la révolution et en a organisé la commémoration presque permanente (ce qui n'est pas exceptionnel), il l'a constituée en matière d'exégèse plus qu'un guide du pouvoir (ce qui n'est pas, non plus, exceptionnel). La difficulté vient de la fonction attribuée à l'Indien - il faudrait dire, à l'idée de l'Indien - dans les débats contemporains. Il est, plus que la classe ouvrière de formation récente, la référence et le symbole. Immémorial, il a transmis les formes d'une culture qui a donné au Mexique une personnalité ; historique, il a accumulé par ses combats un capital de prestige qui le fait héros du nationalisme révolutionnaire ; actuel, il devient le signifiant disponible auquel se lient comme signifiés les idéologies affrontées. Il est la preuve du pluralisme et de l'existence d'une civilisation métisse, riche des différences qu'elle allie. Il est un acteur social menacé par l'expansion moderniste ; la protection « indigéniste » se charge d'assurer son maintien, ce qui permet le « laisser-faire » du progrès. Il est le « dépossédé total » - de sa terre, de sa société propre, de son travail libre -, il démontre la présence de l'exploitation sous sa forme la plus brutale et destructrice. Une quatrième version, qui identifie l'Indien au peuple, oppose la vérité de ce qu'il a élaboré au long

de son histoire propre à la fausseté de la société résultant du colonialisme intérieur. Le passé est continuellement introduit dans les confrontations actuelles, transformé en matériau idéologique à partir duquel s'élaborent, et s'opposent, les sens concurrents donnés au devenir des sociétés mexicaines.

Au Brésil, le remploi des thèmes culturels enfouis ou effacés s'effectue selon un autre mode. À une modernité qui s'accomplit par l'effet d'une croissance économique « forcée » et sous la conduite de pouvoirs peu délimités, qui opère par imitation autant que par invention et avance à la manière d'une conquête pionnière, répond un retour au fondamental par le moyen de la religion. Cette dernière est la mémoire des sociétés. Les esclaves noirs des grandes plantations, formées à l'époque coloniale, y avaient recouru afin de civiliser leur déportation. En utilisant leur outillage symbolique africain, ils avaient façonné les cultes qui les tenaient liés à leurs « patries » originelles et fondaient un univers social doublant celui du maître et soumis à leur seul gouvernement. Des théocraties, qui permettaient à l'imaginaire vécu de transposer le vécu de la réalité quotidienne, qui se développaient selon leur logique propre en instaurant une tradition. Elles ont produit avec le temps une part de la culture brésilienne, d'abord cantonnée dans les régions de vieille industrie agricole, puis se diffusant dans les villes par l'adhésion des classes les plus démunies. Ce qui en faisait un moyen d'expression populaire, un langage des revendications et des attentes, des besoins et des rêves, un instrument des savoirs cachés, estimés capables de régir la vraie vie, une culture du peuple gardienne des richesses perdues par les privilégiés modernistes. Ceux-ci, lorsque le doute les prend et que les chemins de la contestation sont barrés, tentent d'y accéder afin de retrouver des certitudes et les conditions d'un engagement personnel. D'une manière moins spectaculaire qu'en cette reprise de l'héritage afro-brésilien, le retour aux sources indiennes répond à une même exigence ; il est aussi recherche d'un sens enraciné dans le passé, ayant résisté aux épreuves les plus rudes et permettant, pour cette raison, de répondre à celles du présent. Par la conjugaison des traditions ravivées, il se crée un populisme mystique

qui tente de desserrer les contraintes d'une société de puissance en voie de se faire.

Les sociétés devenues plus récemment génératrices de modernité sont déjà soumises à la loi d'incertitude. C'est en Afrique, au cours des vingt dernières années, que je pus mesurer la force de leurs réactions culturelles. Durant la période de naissance du nationalisme, les revendications de la négritude ou les affirmations de la personnalité africaine les exprimaient ; mais elles étaient le fait d'une minorité intellectuelle qui ne voulait plus être la copie noire d'une élite blanche, et qui fondait sur sa différence l'exigence de libération. Les paysanneries avaient conçu et mis en place leurs propres dispositifs de défense. L'initiative religieuse en était le plus souvent le moyen, elle créait des territoires culturels autonomes à l'intérieur d'une société globalement dominée, elle utilisait le sacré comme instrument de transformation. Les indépendances semblaient condamner ces entreprises ; elles établissaient le pouvoir du politique, qui recourt à un langage plus universel, et celui du technicien, qui provoque le développement. Mais elles ne pouvaient éliminer le débat social ; malgré des conditions souvent contraires à son expression, elles l'exaspéraient, parce que les gouvernants n'étaient plus des étrangers et que les « ratés » de leur gestion en semblaient davantage insupportables. Le pouvoir encore neuf devait, à la fois, se rendre compréhensible et se justifier, c'est-à-dire manifester son sens. Il ne pouvait connaître de répit ni dans son travail idéologique ni dans sa production de symboles efficaces. Le premier présentait la part de la modernité, la seconde, celle de la tradition, et des contaminations s'effectuaient de l'un à l'autre des registres. Le cérémonial politique, dans ses manifestations publiques, s'organisait afin de susciter une double adhésion ; tantôt africanisant la commémoration révolutionnaire, tantôt modernisant les signes de l'authenticité, et ne dégénérant en parodie « baroque » et tragique qu'en de rares pays à l'est et au centre de l'Afrique. Le sens du nouveau pouvoir, et de ses actions, ne fut ni reconnu en entier ni accepté sans réticences par les paysanneries noires. Elles ont recréé elles-mêmes, plus en profondeur parce qu'elles pouvaient recourir aux modèles culturels

tenus en réserve sous le colonialisme, et souvent en réaction contre l'État estimé lointain, les moyens de conférer un sens à leur existence actuelle. Alors, le paysan africain - ou plutôt l'idée du paysan, comme celle de l'Indien au Mexique - devient la figure au nom de laquelle les idéologies s'affrontent. On provoque et magnifie sa parole, on le fait gardien de la spécificité, on l'investit d'une mission messianique en le décrétant acteur historique d'une révolution symbolisée par la seule faucille. Il « est » le porteur d'une plus large part de la vérité, car il « est » le conservateur d'un passé où s'enracinent nécessairement les initiatives du présent.

Partout, aujourd'hui, le bruit du changement réveille dans les sociétés ce qu'elles conservaient en mémoire. C'est bien là une des constatations qui s'imposent, même dans le cas de celles qui sont dites génératrices de la modernité avancée. L'histoire, même accélérée, n'abolit pas autant qu'il peut le paraître et elle réagence des éléments, beaucoup plus que l'impatience de transformation n'incite à l'admettre. Certains pays montrent, plus que d'autres, cette continuelle prise en charge et ce fonctionnement qui recourt au remploi autant qu'à l'invention. Le Japon, bien qu'il semble emporté par la passion moderniste, appartient à cette catégorie. La vie quotidienne privée se façonne encore selon d'anciens usages ; le milieu de travail - bien que la production croissante soit sa loi - maintient des procédures reçues du passé, mais ajustées aux conditions nouvelles ; la création culturelle se réapproprie l'héritage en l'associant à des apports étrangers et à des thèmes inédits ; et puis, les signes continuent à proliférer, en constituant le commentaire de l'activité et des luttes conduites afin d'affirmer un sens qui ne soit pas seulement une exaltation de la puissance reconquise.

La science sociale n'a guère élucidé le débat constant que les sociétés entretiennent avec le temps, et encore moins la manière dont les hommes en prennent conscience et tentent d'en avoir le contrôle. Le recours aux métaphores sous habillage scientifique est presque la règle. Les sociétés deviennent alors des machines, thermiques plutôt que

mécaniques, ce qui les soumet au déclin entropique, ou des organismes, ce qui les soumet au dépérissement. Elles vont, dans leur lutte contre l'événement et les assauts de divers ordres, tenter d'assurer leur reproduction ; le plus longtemps qu'il leur sera possible. Si elles n'y parviennent pas, elles se transformeront selon des procès multiples (et, éventuellement, révolutionnaires) qui réaliseront le passage (ou la transition) vers un autre mode d'agencement, une autre forme de société. Et, lorsque les contraintes s'additionnent en une courte période, multiplient les dysfonctionnements et accumulent les modifications, c'est la mutation qui se prépare. L'inventaire des images pourrait être poursuivi, complété sur d'autres registres : en rappelant, par exemple, le poids attribué au passé, la pesanteur dite sociologique contrariant les bonnes intentions politiques et les blocages de société.

Il me semble que l'activité métaphorique se déploie à la mesure même du défi que la considération du temps impose. La sagesse commune pense de celui-ci qu'il est le maître de tous et de tout ; c'est par lui que le sens se manifeste, se trouve validé ou infirmé - dans une vie individuelle, une décision politique, une révolution, etc. Le temps est l'agent qui compose, décompose et recompose les sociétés, sans fin. Il est en elles sous la forme de ce qui a été reçu du passé et dont elles ont l'emploi ou qu'elles tiennent en réserve. Elles sont en lui, et c'est ce qui apparaît le plus, par l'usure des organes sociaux et les changements auxquels elles sont forcées. Il les gouverne dans une relation de totale ambiguïté, les faisant cependant qu'il les défait déjà ; du passé, elles reçoivent les moyens de se définir (une histoire) et de se maintenir (des « instruments » techniques et sociaux) ; du présent, elles tirent la connaissance de leur caractère précaire, par les affrontements dont elles sont le lieu et les problèmes naissant de leur fonctionnement ; de l'avenir en formation, elles reçoivent la conscience de tout ce qui est latent en elles et cherche à s'actualiser, des tendances génératrices de leur développement ou de leur transformation profonde. L'homme en société ne peut donc avoir de répit, seulement des illusions et des maîtrises révocables. Les premières masquent le cours du temps et le jeu de l'histoire ; elles établissent le gouvernement des

sociétés hors de celles-ci, dans une perspective religieuse, ou elles éternisent le passé et la continuité en assimilant implicitement la nature sociale à la nature des choses, dans une perspective conservatrice, ou elles rendent imaginairement présent un avenir par lequel le mouvement historique se trouve arrêté, dans une perspective eschatologique. Dans toutes les sociétés, les hommes placent des dispositifs permettant de piéger le temps ; c'est lui que leurs contestations et leurs rêves visent en dernière instance.

Il est des périodes où il paraît échapper aux pièges qui lui sont tendus. Il est, pourrait-on dire, retourné à l'état sauvage, les sociétés entrent dans un état de crise généralisée et cette perte de contrôle s'accompagne d'une perte de sens. Celle dont Jean Toussaint Desanti, philosophe dressé contre cette dépossession, reporte l'origine à la révolution industrielle bourgeoise. Au moment où tout se transforme à une vitesse croissante - l'homme et ses pratiques et son environnement - et où les sociétés extérieures à l'Occident commencent à subir les effets de son entreprise. Les conséquences de cette mise en mouvement généralisée ne deviennent pleinement apparentes qu'au milieu du XXe siècle ; elles font naître le sentiment que la production des sociétés échappe de plus en plus au gouvernement des hommes et que celles-ci, selon le mot de Duvignaud, sont atteintes par le « pourrissement ». Les réponses, plus manifestes dans le cas de celles qui sont les plus affectées, se formulent sur les divers registres du temps. Par une reviviscence du passé, ou un retour au fondamental, qui incite à domestiquer l'inconnu du présent grâce au « déjà connu ». Par une sorte de perpétuation du temps présent qui conduit à vivre au jour le jour, et dont la passion de la consommation entretient l'illusion. Par la projection dans un avenir qui est montré maîtrisable sous la conduite des « techniciens », y compris ceux du changement révolutionnaire. Il est évident que les réactions observables ne se répartissent pas avec rigueur selon ce classement ; parce qu'elles sont déterminées par l'incertitude, elles hésitent, fluctuent avec l'événement et les circonstances en mêlant les langages qui les expriment.

La bataille du sens est quotidienne. Les conditions du travail, et celles qu'il est convenu d'évoquer par l'expression « cadre de vie », la rendent chaque jour présente ; comme le fait l'agression d'une actualité sur laquelle la prise semble faible. Elle est d'autant plus intense que nombre des recours anciens sont usés. Les religions établies perdent leur force ; les projets révolutionnaires canonisés, leur crédibilité ; les grands systèmes idéologiques, leur puissance de persuasion. Cet effacement des illusions s'associe à une connaissance pratique des sociétés qui en exaspère la critique ; plusieurs enquêtes effectuées en France auprès des jeunes, au cours des dernières années, ont révélé que la société commence à être vue sous les aspects de l'inacceptable ou de l'indéfinissable. Ce qui incite certains à l'individualisme du repli ou, à l'inverse, de l'évasion. Dans le même temps, la protestation sociale se généralise et ne se cantonne plus, selon le modèle du XIXe siècle, au terrain où s'affrontent les classes, les « petits » et les « gros ». Elle oppose aussi les « classes » sexuelles, les « classes » d'âge, les inégaux selon les hiérarchies, les administrateurs et les assujettis, les émetteurs de savoir et de culture et les récepteurs. Les points fixes de la société paraissent en tous lieux estompés ou effacés ; elle montre elle-même que ce qui la constitue doit être repris sans attendre l'événement qui accomplirait d'un coup la reconstruction. Le réformisme révolutionnaire est l'une des traductions de cette nécessité. L'engagement « gauchiste » dans les luttes de la quotidienneté en est une autre.

En France, la demande exprimée sur les scènes où se manifestait mai 68 tentait de provoquer le réveil du sens ; elle en proclamait l'exigence sur le mode théâtral ; elle faisait apparaître ce qui était resté jusqu'alors souterrain. Les manières de voir et les sensibilités en furent modifiées. Les éclairages politiques traditionnels ne purent plus laisser dans l'ombre les autres paysages. L'un de ceux-ci est la nature défigurée, selon l'expression devenue quasi officielle. La revendication écologique radicalise (au sens étymologique du terme) la critique sociale. La société de puissance, la Grande Fabrique, est accusée de dénaturer l'homme et son environnement, de tuer leur avenir commun. Cette dénonciation engendre des formes nouvelles de la contestation

et la définition d'une politique du quotidien, plus que des grands systèmes. Elle se constitue en doctrine et en idéologie, s'élargit en une nouvelle mythologie naturelle opposée à la « raison » des techniciens et des organisateurs ; elle « mythécologise » afin de faire renaître le sens par un nouveau mariage de l'homme et de la nature. Les formes d'action, qui se veulent différentes de celles que l'usage politique gouverne, sont d'une manière certaine ritualisées et le lien à la nature sacralisé. René Dumont, lorsqu'il entre dans le jeu d'une campagne présidentielle et en reçoit davantage qu'un gain de petite estime, sollicite moins une charge qu'il ne saisit l'occasion d'une démonstration par actes symboliques ; il ne conduit pas une candidature, il exerce une prêtrise. La terre, l'eau, le fruit sont les espèces sous lesquelles s'accomplit la relation de communion. Jean Carlier a organisé le cérémonial, parce qu'il partage la foi après s'être constitué insoumis de la pollution et avoir employé son talent au service de cette nouvelle « Résistance ».

Les mouvements écologistes, fort minoritaires si l'on s'en tient au compte des effectifs qui les animent, ont déjà transformé le contenu des revendications et imposé une réaction positive des pouvoirs. Ils contribuent aussi à la définition d'une nouvelle philosophie de la nature, en voie de se faire, comme il advient toujours dans les périodes où la société fonctionne globalement sous la loi de l'incertitude. Ils ouvrent un des chemins du retour au fondamental. C'est une recherche collective, qui se différencie nettement des expériences individuelles tentées par les déserteurs urbains partis à la découverte des villages, des anciens métiers manuels et des nourritures simples. La reprise du fondamental s'exprime aussi dans des formes idéologiques, qui ne sont pas sans rappeler celles par lesquelles les idéologies américaines et africaines construisent leur image de l'Indien et du paysan noir. L'une de ces formulations, qui porte la marque de vogue d'une certaine ethnologie, recourt au personnages du Sauvage (aimable, exemplaire, idéalisé au point de n'être qu'une idée). Elle lui donne en général la figure de l'Indien ; sans bien se rendre compte qu'elle impose à celui-ci un dernier outrage, après tous ceux qu'il a subis et subit encore, en

le réduisant à l'état d'argument. Car, dans cet emploi, il sert : à faire rêver du Paradis perdu, c'est-à-dire à démontrer le non-sens meurtrier des civilisations de la puissance et la démence ravageuse des États modernes ; et aussi, ce qui est secondaire, à provoquer la mue des « nouveaux » philosophes sortant du cocon structuraliste (dont ils n'ont plus l'usage) ou marxiste (dont ils ne veulent plus). Tous habillent le XVIII^e siècle à la mode d'aujourd'hui. Une autre version idéologique reporte à une réalité moins lointaine dans l'espace et le temps. À l'ouvrier et sa classe, réalisateurs du sens par un développement réconciliant l'industrie et la libération, elle oppose le paysan, engagé dans un combat d'arrière-garde préservant l'authenticité des relations naturelles. Elle fait du terrain de la tradition celui de la contestation fondamentale. Les colonnes des manifestations paysannes rappellent la protestation globale et pure qui a traversé les siècles, depuis les premières insurrections de Croquants. Le causse du Larzac, dépouillé, rude et beau dans sa pauvreté, devient la scène où s'affrontent dans un drame de facture antique des hommes et leurs brebis, gardiens du sens de la vie, et des gens d'armes symbolisant une civilisation porteuse de mort ; le peuple jeune, venu assister les premiers, compose le chœur tirant la leçon de la tragédie sur un accompagnement de musique pop.

Les images d'autrefois deviennent des images miraculeuses, elles occupent le terrain de l'imaginaire autant (ou peut-être davantage) que celles de la science-fiction. Paysages et pays, personnages et métiers, objets et signes, savoir-faire et « savoir dire », l'horizon de la modernité est jalonné de plus en plus par ces repères anciens et rassurants. Les paroles paysanne et ouvrière d'avant les machines sont reçues comme celles d'une sagesse collective. Les témoignages restituant l'honneur et l'orgueil des cultures enracinées dans un terroir, une province, sont accueillis comme les preuves de ce qui a été et pourrait être ; sauf par les vieilles gens qui ont connu, du monde ancien, les faiblesses payées en misère quotidienne. Cette opposition du sens du passé au « peu de sens » de l'actuel trouve son appui jusque dans les sciences humaines réorientées. Les ethnologues recherchent dans les campagnes françaises les différences en cours d'effacement ; pour les opposer à l'indiffé-

rence engendrée par la société des villes. Les historiens font reparaître la scène entière où s'est déployé le passé populaire, en se transformant en ethnographes des archives. Et les « nouveaux » philosophes, encore peu enclins à faire du peuple le Sujet, retrouvent les sources antiques afin de redevenir pour leurs contemporains les énonciateurs du sens. Plus en profondeur, les civilisations régionales enfouies sont remises au travail. Les blasons aux couleurs ravivées et les oriflammes montés aux mâts proclament cette renaissance. Elle exprime le refus de la grande machinerie des pouvoirs qui fonctionne en faisant de la société globale une société anonyme, elle provoque la reprise d'une initiative qui fonde la responsabilité sur les particularités et l'enracinement. Elle réactualise les temps perdus pour aider à retrouver une personnalité, hors de la banalisation imposée par une « civilisation » unitaire sans style. Elle confère aux langues locales soumises la capacité de formuler le sens.

La sensibilité contemporaine, sollicitée par le passé, incite à imaginer l'avenir par transposition de l'histoire. Elle prépare peu aux prospectives exploratrices de l'inconnu par des cheminements inévitablement hasardeux. Sauf en des domaines limités, qui peuvent apparaître comme les lieux où s'exerce une sorcellerie moderne. En périphérie, sur les marges, ceux où le nouveau nihilisme tente de faire surgir l'inédit du saccage des conventions sociales, des codes, des formes, des langages et des espérances portées par les traditions religieuses ou révolutionnaires. L'expérience est celle de la pure rébellion, elle obéit à la logique de la catastrophe en tentant d'atteindre le point où celle-ci se transformera en miracle, elle essaie de convertir le non-sens en sens. Elle abolit, afin de faire reparaître le temps des commencements, qui est celui « de la véritable jeunesse du monde ». Un autre lieu, dont la définition inverse la précédente, occupe une position centrale. C'est celui où se situent les manipulateurs du techno-imaginaire et des opérateurs intellectuels électroniques. Leur activité conjugue l'incertitude du futur et le calcul des possibles. Elle s'accommode à la manière d'une nouvelle prêtrise, celle des temps du Cybernanthrope, confiée aux « élus » qui savent dire quelque chose du futur. Et

à qui l'ambiguïté, masquée par l'ésotérisme technique, n'est pas moins indispensable qu'à l'oracle de Delphes.

Il reste une certitude. Le sens ne se formule pas par délégation et ne se quémande pas. Il se crée par l'œuvre de tous, surtout lorsque la puissance des moyens matériels de production et de destruction le met à tout instant en balance. « Contrôle mutuel de la puissance et création collective du sens », c'est la règle que j'ai proposée. Elle récuse les conceptions de la société qui ferment en celle-ci les accès ouverts à la liberté et à l'initiative. Elle congédie les faiseurs de sens, plus redoutables que les faiseurs de pluie des vieilles communautés paysannes, car ils ne manipulent pas des forces de fécondité au service du groupe, mais des forces de domination au profit de quelques-uns.

Histoire d'Autres (1977)

ICI

[Retour à la table des matières](#)

Au bout de toutes mes routes, j'ai toujours aimé trouver un « village », pour le repos et le répit. J'en porte plusieurs en moi, lieux d'un passé, construits avec des souvenirs et des rêves où je place les figures familières qui sont mes repères de vie et mes témoins. Ceux de mon enfance, qui deviennent d'autant plus des paysages imaginés que je n'y suis pas souvent revenu. Ils sont composés de vallonnements, de rivières et de forêts, de vieilles maisons couvertes de larges plaques de lave, serrées autour d'une église et d'un centre historique - anciens thermes, châteaux délabrés, monuments. Ils ressemblent sans doute à beaucoup d'autres sous cette forme épurée, idéale, où la mémoire les fixe. Ils sont le décor devant lequel se jouent les pièces que le cours de l'existence me fait revivre au gré des circonstances. D'un coup, et en apparence sans raison, elles s'imposent par des scènes colorées et animées : une fenaïson pendant laquelle les filles de la ferme m'avaient sans cesse agacé ; une chasse dans des bois inconnus qui sont désignés d'après la Vierge ou les Pestiférés ; une réunion de voisins tenue devant le seuil, la nuit d'été tombée, et où l'on disait déjà la nostalgie des temps anciens ; un forgeron battant le fer, entouré de fumée et d'étincelles en gerbes, qui me donna ma première fête du feu ; un atelier où des ébénistes, manipulateurs d'outils aux formes

insolites, s'appliquaient à réaliser les modèles dessinés par mon grand-père maternel peu avant sa mort ; une vieille maison transformée en musée des expéditions coloniales dont le maître, « tête brûlée », me faisait avec mystère découvrir les richesses ; et puis toutes les scènes occupées par des petits notables, des soldats et des curés, où se manifestaient, bien séparés, l'honneur et la piété de mes deux familles. Et d'autres encore, nombreuses, qui se pressent et se bousculent au seul appel de la mémoire.

Chacun de mes parcours du monde a été jalonné de villages qui furent mes étapes autant que les terrains de mes recherches. Ils marquent les moments où mon nomadisme s'apaise. Ils entrent dans la composition de ma géographie imaginaire et illustrée, et les images pauvres ou riches qu'ils m'ont laissées n'ont de sens que pour moi seul. Une impression dominante ordonne et particularise ces compositions. Des notables peuls vêtus de blanc, assis en rond devant la porte basse d'une mosquée de paille, c'est le Fouta-Djalon et une Guinée ancienne et irréductible. Des toits brunis et laqués, chargés de signes et agencés selon une structure complexe, s'associent à ma représentation du Japon encore paysan. Une église ravagée, blanche et bleue, juchée en haut d'une ravine où s'étagent quelques jardins pauvres et où le petit bétail vagabonde, me désigne un Mexique indien et paysan. Pour chacun de mes établissements, une illustration simplifiée assure ainsi la fonction d'aide-mémoire. Elle est bien plus qu'une carte postale imaginée, et non tirée, un signal par lequel mon expérience enfouie revient en surface. Celle que l'histoire des Autres, autant que la mienne propre, a façonnée.

Dans Paris, je me suis longtemps attaché à ce qui pouvait s'y maintenir des enclaves villageoises ou provinciales. Le hasard et puis une sorte de connivence m'ont fixé au pied de la butte Montmartre. Aux abords d'une ancienne campagne, absorbée au début du siècle, et dont il reste des traces que la longue familiarité permet de retrouver. Évitant les jours et les heures touristiques, je me rends encore là pour une promenade lente et attentive, lorsque la lassitude me tire de mon tra-

vail. A chacune de mes incursions, j'ajoute quelque nouveau repère : une treille sur une façade où des moineaux se rassemblent en hiver, un jardinet caché qu'abrite un bosquet de sureau, une venelle presque déserte, un pressoir à l'abandon. Un petit monde de survivances que le folklore commercial ignore ou néglige, mais que les résidents initiés connaissent et commentent.

C'est évidemment ailleurs que se situent mes vrais villages. Ils se font face dans la vallée de l'Argens, de part et d'autre du petit fleuve, entre les Maures et l'Estérel. L'un, Puget, est le plus jeune, écart devenu autonome par séparation de Fréjus, la cité de fondation romaine. L'autre, Roquebrune, n'ignore pas le privilège de l'aînesse. Son église, selon une légende, recèle dans une crypte secrète les figures de vieilles divinités ligures et le maître-autel a d'abord été édifié sur une borne milliaire portant la marque de César Auguste. Romains, Barbares et Sarrasins se sont succédé dans cette plaine à vignes et fruitiers, civilisateurs et turbulents ; sous leur action, se sont façonnés un paysage et une paysannerie. La longue histoire a établi des relations complexes qui allient et opposent dans la rivalité.

Mais le décor est partagé, chacune des communautés ayant vue sur l'autre en prenant la mesure de son propre espace. Le fleuve est la frontière et l'axe à partir duquel s'ordonnent, de chaque côté, le vignoble de plaine, récent et producteur d'un vin « de rendement », ainsi que quelques vergers ; puis le village, naguère collé aux pinèdes où s'inséraient des vignes colonisant les coteaux qui donnent les vins « de qualité » ; et enfin les premiers flancs de la montagne abandonnés à la forêt et aux activités de chasse et de cueillette. Ce sont deux territoires, presque symétriques, qui composent les registres sur lesquels s'inscrit encore la vie quotidienne selon le code de la tradition.

Celle-ci résiste mal. L'autoroute coupe le pays. L'accaparement immobilier le ronge. L'invasion vacancière le bouleverse. L'argent nouveau multiplie les inégalités, provoque la désertion des plus défavorisés et transforme les coutumes en divertissement pour « étran-

gers ». Ces derniers ne sont pour la plupart que des résidents ou des occupants venus avec l'été ; leur départ restitue à chacun des villages sa vérité, ses rythmes, mais aussi ses problèmes que l'agitation disparue remet à vif. Les communautés se resserrent ou se distendent selon le mouvement des saisons ; elles tentent de domestiquer les forces qui les menacent.

Roquebrune, qui s'adosse à un rocher d'où vint son nom, domine un espace étendu où se découvrent clairement les marques et les signes laissés par le temps. Le village ancien, assemblage de hautes maisons qui étagent leurs terrasses et leurs toitures, reste fermé aux bouleversements ; il maintient en périphérie les expansions banales. La plaine porte les cultures qui ont imposé un outillage plus moderne et permis une viticulture plus productive ; elle fut d'abord le champ du changement. La bordure côtière du territoire communal, séparée du centre par des domaines et des pièces de forêt, est la région de colonisation où se multiplièrent les quartiers de résidences secondaires. C'est un « monde à part », où se font, le temps des vacances, les rencontres qui montrent une « autre vie ». Les plateaux, les vallonnements boisés et le rocher composent un vaste univers plus secret et assurent la fonction d'un conservatoire. Des chapelles, des oratoires, des endroits sanctifiés ou légendaires en sont les points significatifs ; des usages anciens entretiennent un savoir naturel associant aux sources et aux plantes sauvages des vertus ou des pouvoirs encore utilisés. Il y a peu d'années, un ermite venu s'établir dans une grotte aménagée gouvernait ces puissances du passé.

Villages en mémoire, villages rêvés et villages du petit canton de Provence où je vais me « repayer », tous sont les scènes où se déploie mon ethnologie affective. Les personnages y prennent des figures exemplaires. Les événements perdent leur agression. Les problèmes se présentent à nu, sans l'habit des idéologies. Le travail lent et obstiné façonne les paysages au long des siècles, toujours repris et jamais achevé. Ces lieux ne sont pas ceux où campent mes nostalgies, mais ceux où se réduit à l'essentiel ce que j'ai pu saisir de la turbulence du

monde. Je veux y trouver la preuve que l'homme n'est pas nécessairement la victime dans son débat avec l'histoire, à condition qu'il ne renonce jamais, et qu'il sache que rien n'est acquis. Sa terre espérée sera toujours l'avenir.

Fin du texte